

LES FANTASIES DU MAL

Charles-Henri Boisseau

LES FANTASIES DU MAL

©Charles-Henri Boisseau, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9670-6

EAN papier : 9791026296713

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le *Mal* n'avait pas d'autres noms. Les Normaux le murmuraient par peur. Les autres étaient Infectés, parias de la société, honteux d'être ce qu'ils sont, et ridicules sans savoir pourquoi.

À la loterie de l'absurdité, le *Mal* était roi.

Fête à la Licorne

Septembre, Mal An 0

Léo-Pol Medvedev avait l'amour du travail bien fait. Il l'avait acquis par habitude, par la conviction éprouvée que le beau est dans le petit, dans la minutie et dans le détail. Léo-Pol avait la cinquantaine sémillante. Il avait l'œil aventureux et la nonchalance séduisante des hommes de haute classe. Léo-Pol était assis dans le cuir de son fauteuil lustré, placé au centre du Salon Boisé, seul et élégant, habillé d'un costume de tweed de coupe anglaise. Le bon habit était son point d'honneur. Il était son cordon d'attache à la civilisation, son garde-fou contre l'oubli. Son costume du jour était gris à double liseré bleu. Le col était en velours bordeaux. Aucun poil ne dépassait de sa fine barbe, qu'il travaillait chaque jour.

Léo-Pol détaillait du regard un immense amoncellement de cartons cubiques de couleur pastel. Chacun des cartons, de couleurs différentes, avait été soigneusement scotché d'un ruban végétal aux motifs de peau de zébu. Ceux-ci avaient été empilés de sorte qu'ils formaient un gigantesque rubik's cube, aux arêtes aussi droites qu'un horizon maritime. L'œuvre dépassait Léo-Pol de trois têtes.

Le détail était travaillé. Les couleurs qui se reflétaient sur son monocle cachaient un œil admiratif.

Promesse tenue ! La chose était rare. La GanaBat ©PostDeliveryService, leader national de la livraison à domicile, avait apporté « *en temps, en heure et en forme !* », la commande de Léo-Pol. L'idée d'avoir fait appel à cette entreprise d'État, gérée par un potentat de l'armée française, frisait selon lui le ridicule, si ce n'est le mauvais goût. Mais le choix s'amenuisait. Et la combinaison d'élégance et d'efficacité dont cette entreprise avait fait preuve le combla la satisfaction. Les militaires-livreurs s'étaient présentés plus tôt dans la journée, en tenue impeccable, d'un joli vert saillant, les sourires aux lèvres et bienveillants. Aucune odeur de sueur n'avait troublé le nez de Léo-Pol.

« Patience et appréciation sont la marque du bon goût ». Telle était la devise de la famille Medvedev. Léo-Pol se refusa, en l'honneur de ses ascendances disparues et de sa descendance non venue, de déballer ses cartons sur le champ. C'eût été trop rustre ! Il s'enfonça plutôt dans son fauteuil et loua le temps qu'il avait érigé en luxe inséparable à son confort de vie. Léo-Pol aimait la lenteur. Il cultivait sa patience comme on laisse mûrir le vin. Alors Léo-Pol attendit dans le silence, les yeux fixés sur les cartons, les rubans, le tapis. Il attendit comme paralysé, sans initiative, sans rien faire d'autre que de flouter les couleurs qui s'offraient à lui. Il attendit une minute ? Une heure ? Il attendit jusqu'à l'ennui... il attendit jusqu'à ce que le sens même de cette attente titille son appréciation qu'il trouvait bien molle. Le coucou sonna. Comment expliquer cette paralysie ? Quel était le ver qui se logeait dans son esprit ? La chose était nouvelle, assurément. Depuis quelques jours, Léo-Pol jugeait le temps moins savoureux. Était-ce un effet de l'isolement ? Peut-être...

Léo-Pol vivait seul dans son hôtel depuis plus de trois mois. Avant l'arrivée des livreurs, il n'avait vu ni communiqué avec personne. Il célébrait seul, dans le Salon Boisé de son établissement vidé, un triste centième jour d'isolement complet.

L'Hôtel de la Licorne était une immense baraque en bois de trois étages, plantée dans un trou de verdure cerné d'une forêt de pins. À quelques encablures se trouvait la plage des Cygnes Bleus, d'où provenaient les embruns de la Manche, l'air d'une Normandie sauvage, le cri des mouettes et le roulement des vagues.

Depuis qu'il était seul, Léo-Pol passait le plus clair de son temps à entretenir son jardin. Il l'entretenait avec la même minutie que le faisait son jardinier. L'herbe était rase, les allées étaient propres et légèrement courbées, de fraîches pousses de rhododendrons, de tulipes et de gardénias sortaient de volumineux bosquets. Des roseaux poussaient dans une petite mare où libellules et grenouilles célébraient chaque fin de journée. D'aucuns trouveraient le tableau magnifique et le cadre séduisant ! Mais Léo-Pol se lassait de cet enchantement. Le bonheur du jardinage s'était peu à peu envolé. Il regrettait de n'avoir personne avec qui partager.

Chaque soir, Léo-Pol rangeait ses outils et rentrait dans son hôtel par la porte principale. Le porche était surmonté d'un fabuleux trophée : une tête de licorne à la crinière rose. Léo-Pol s'arrêtait sous l'animal. Il l'observait à chaque passage. C'était son habitude, sa petite manie. Il scrutait l'œil noir de l'animal, ses traits crispés et l'entortillement, presque hypnotique, de sa corne frontale. Pour provoquer

la chance, Léo-Pol lui touchait parfois le museau. Cette licorne était le totem de son hôtel. Elle était sa première fantaisie, achetée à un marin de Cherbourg qui l'avait lui-même acquise auprès d'un chasseur de trésors irlandais. Léo-Pol se plaisait à croire qu'il ne lui manquait que la parole ; que l'animal officiait en maître du bon goût, quand ses clients, affublés de costumes bigarrés, se pressaient à la porte de l'établissement. Avant l'arrivée du *Mal*, l'Hôtel de la Licorne recevait la fine fleur des arts : académiciens, poètes et musiciens y côtoyaient le gratin des hommes de l'ombre. Le restaurant de l'hôtel était renommé dans toute la région ! On y servait des vins de Vénusie, des gésiers de biches à la fraise des bois, des tourtes de canard laqué et des plats romancés d'un autre temps. La musique y était douce. Léo-Pol organisait des tournois d'échecs, des concours d'éloquence et de dictées. Il officiait en maître de cérémonie. Tel était son métier. Les clients appréciaient son esprit à la Agatha Christie. Il louait le calme de son établissement et le commun esprit de pondération.

Puis le *Mal* était arrivé.

Les clients et le personnel de l'hôtel s'étaient envolés très vite. Plus de jardinier ! Plus de Chef ! Plus de balades dans le jardin et plus de dîners mondains. L'activité de l'hôtel avait changé du jour au lendemain. La panique avait gagné les âmes les plus placides. Les rumeurs les plus folles avaient circulé : certains avaient affirmé que le *Mal* se propageait par l'ombre des nuages ; d'autres qu'il ne fallait que murmurer son nom et même se confiner de tout ! Ce fut la débandade. Le lobby se trouva rempli de valises, de malles et d'agitation désordonnées. Tous partirent, comme des fourmis paniquées, dans un ballet irraisonné de fuites, de peurs et de cris. Léo-Pol coordonna au mieux les départs, comme dans un hall de gare. Il était finalement le seul à n'avoir nulle part où aller. Où pouvait-il aller ? Léo-Pol

n'avait plus de famille, pas de femme. Non pas que sa vie fut vide d'aventures, mais... les circonstances font parfois que l'on reste seul. Léo-Pol aimait la nature. Il aimait sa liberté, peut-être un peu trop pour les concessions nécessaires à une vie partagée.

Un oncle, qui avait fait fortune au Canada, lui avait fait don de cet hôtel peu avant sa mort. Cet oncle avait été mangé par des loups alors qu'il s'essayait à la vie de trappeur. Triste fin. La père de cet homme, grand-père de Léo-Pol, avait lui-même été tué dans le Yukon par un troupeau de bisons. Pour Léo-Pol, qui caressa plusieurs fois l'idée d'aller vivre au Canada, l'Hôtel de la Licorne n'était pas seulement une affaire, mais surtout un héritage, un foyer lié à l'ascendance aventureuse de ses proches qui, un jour, ont franchi l'Atlantique.

Par chance, le domaine était assez grand pour vivre en autosuffisance : fruits et légumes poussaient au fond du jardin. Léo-Pol décida de vivre seul le temps que ce... *Mal* disparaisse.

Les premières semaines d'isolement de Léo-Pol avaient été studieuses. Les bonnes et les marmitons s'étaient affairés avant de partir : les chambres avaient été rangées, lavées et dépoussiérées ; la cuisine était d'une propreté militaire. Léo-Pol prenait soin du reste avec minutie : il avait lustré l'escalier ; installé des tuiles jaunes et rouges pour que sa toiture soit plus en harmonie avec les feuilles d'automne. Le diable est dans le détail. À leur retour, les clients apprécieraient ! pensa-t-il. Cet engouement ne dura qu'un temps. Deux mois étaient passés et dans la vie de Léo-Pol, rien ne se passait. Alors peu à peu il leva le pied. Il devint nostalgique, atonique, légèrement grognon. Léo-Pol montrait moins d'entrain à la tâche. La poussière revint sur les meubles. Il en vint à penser que la solitude, qui

d'ordinaire n'était pas pour lui déplaire, était à la longue mauvaise compagnie.

C'est pour ne pas s'oublier que Léo-Pol commanda cent vingt-cinq peluches. L'idée était décalée, mais tout sérieux qu'il fut, Léo-Pol ne manquait pas de fantaisie. Cette idée avait germé de son imagination. Il la considéra un certain temps. Il l'évalua à l'aune du bon goût et de son acceptabilité sociale. Il conclut que, faisant à lui seul société, l'achat ne pourrait être autrement jugé que par lui-même. Alors il se décida. La *honte* qu'il aurait éprouvée d'exposer cet achat aux yeux de ses clients, de son personnel, n'avait plus lieu d'être puisqu'ils n'étaient plus là. Léo-Pol avait choisi un nombre exact de peluches pour que chacune tienne un rôle déterminé. Certaines joueraient le rôle de marmitons, d'autres de bonnes, de groom, de clients, etc. Il comptait par cet artifice revitaliser les intérieurs, jouer la fantaisie, apporter ce minimum de chaleur ouatée et d'animation factice comme un pis-aller à l'immobilisme ambiant. Il souhaitait que ces peluches l'incitent à toujours s'habiller, à jouer son rôle et à tenir son rang. Léo-Pol imaginait l'hôtel presque à nouveau peuplé! Que les peluches seraient belles dans le Salon Boisé! Peut-être donneraient-elles une nouvelle vigueur ses tableaux? Ses tableaux peuplés de fées, de dragons et d'animaux marins. Ses tableaux abandonnés sans personne pour les observer. Léo-Pol était amateur d'art, tout le monde raffolaient de ses tableaux. Il pensait que sa clientèle, par leur présence, leurs commentaires amusés sur tel ou tel détail peint, insufflait la vie aux personnages et aux scènes représentés. Peut-être en sera-t-il de même avec des peluches? Et si ça ne marchait pas? Si les

peluches ne le rappelaient qu'à sa solitude... alors Léo-Pol s'était dit qu'il abandonnerait tout. Peut-être quitterait-il la Manche ? Peut-être partirait-il pour un autre rêve ? Dans ce cas, peut-être deviendrait-il trappeur au Canada, suivant les traces de son oncle et de son grand-père. Le goût de l'aventure est une marque d'élégance et Léo-Pol n'en manquait pas. Il en avait la trempe. Il en avait le courage. Léo-Pol s'affaissa totalement dans son fauteuil, détourna son regard des cartons et observa sa pièce maîtresse : un immense tableau de style romantique où une péniche, prise dans la tempête, se dirigeait vers une terre sauvage. La péniche était bariolée, bourrée de colifichets. Il n'avait jamais compris pourquoi le peintre l'avait laissée vide ! Où était l'équipage ? N'empêche... ce tableau avait de la gueule. L'aventure oui... songea-t-il, l'aventure était une porte de sortie.

Fallait-il ouvrir les cartons ? Léo-Pol céda à la curiosité. Il lança un vinyle. Une heure de déballage avec couteau et Prokofiev. Une heure de joie enfantine sur fond de musique russe. Léo-Pol fit les choses en rythme et avec précision. Il s'immisça entre Roméo et Juliette dans la *Danse des Chevaliers*. Chaque coup de couteau résonnait au son des cuivres. Les mains de Léo-Pol défirent et déchirèrent ! Elles se mirent à trembler, comme pour expulser d'un coup la pression d'une attente devenue trop longue. Dieu que la musique est belle ! Dieu que la pagaille est bonne ! « Laisse la musique à Dieu », se dit-il, toutes les peluches sont là. Léo-Pol s'essuya le front, comme s'il eût dansé un ballet. Dans le désordre du Salon Boisé, toutes les unités étaient présentes, dispersées sur le parquet. « Quelle Arche de Noé, quelles ressemblances ! pensa-t-il. Quelle qualité, quelle

douceur de pelage et quel aiguisage de bec! » Léo-Pol compta dans un désordre non exhaustif :

Dix *Polly le Pingouin* pour le service en chambre ;
Dix *Laurette l'Autruche* pour les tâches ménagères ;
Cinq *Poney Églantine* pour tondre la pelouse ;
Un *Lion Lambert* qu'il affecterait à la sécurité ;
Un *Colonel Tortue* pour remplacer le groom ;
Et un *Teddy l'ourson* pour jouer le maître d'hôtel.

Une kyrielle d'autres animaux joueraient le rôle d'hôtes, de musiciens ou de célébrités de passage. Il y avait des dizaines de *Chimpanzé Yumbi*, quelques *Zitoni la Taupe*, une poignée de *Dragon Bolgomore*. Seule *Rik la Baleine* n'avait pas de réelle affectation. Elle représenterait par essence et par sa masse, le monde sous-marin.

Prokofiev se tut. L'adrénaline tomba. Léo-Pol contempla, presque honteux d'être socialement tombé si bas, ce qu'il considéra comme ses nouveaux amis. C'est comme s'ils me regardaient, pensa-t-il, ma *honte* est leur témoignage de vie. L'impression de Léo-Pol de ne plus se sentir seul, sa satisfaction honteuse, intime et presque cruelle à ne pouvoir la partager, fut interrompue par une somnolence inhabituelle, qu'il attribua à un effet post-excitation. Il décida que ce déballage marquerait sa fin de journée. Il bâilla. L'heure avait tourné. Le ciel peu à peu s'assombrissait. Il faisait lourd et cette nuit, sans doute, l'orage allait éclater. Léo-Pol n'avait pas pour habitude de se coucher tôt sans dîner, mais... demain... oui demain ! Il affecterait les peluches aux places qui leur étaient destinées. Libellules et grenouilles avaient commencé leur ballet. Huit heures. Au son du coucou, Léo-Pol alla se coucher. Il s'endormit comme une souche.

Tictac tictac.

S'endors et dors au fil de la nuit.

Quand l'orage crève, le sommeil s'enfuit.

Un éclair et un bruit ! Non, ce n'était pas le tonnerre... cela venait d'en bas. Comme si l'on déplaçait quelque chose. Léo-Pol ouvrit l'œil. Diable, quelle heure était-il ? L'orage s'abattait. « Laisse le ciel à Dieu », se dit-il. Il faisait nuit noire et des rafales battaient les carreaux. Un coup ! Le bruit se répéta. Cela ressemblait à quelqu'un qui déplaçait quelque chose. Les livreurs de la GanaBat ©PostDeliveryService étaient-ils revenus ? Un animal était-il entré ? Léo-Pol enfila sa robe de chambre pied-de-poule, quitta sa couche à pas feutrés et s'engouffra dans les escaliers. La moquette étouffait le bruit de ses pas. Il devina des chuintements qu'il associa à un maniement de scotch et de papier froissé. Le parquet craqua, puis à nouveau vint le silence. Dans l'obscurité du lobby, rien ne semblait bouger. Une petite ombre se détacha d'un coup ! Elle s'enfuit en tapotant sur le tapis persan ! La forme disparut dans le Salon Boisé. Un animal ? Léo-Pol dévala les escaliers, il se jeta dans le salon, mais à peine eut-il franchi la porte qu'une note l'arrêta net ! *Sol...* Les deux bougies du piano s'allumèrent d'un coup, et *Teddy l'ourson* se retourna. Il toisa Léo-Pol qui, devant l'incongruité de la scène, se figea pâle comme un spectre.

— Seriez-vous heureux de participer à la fête ? dit la peluche.

— Euh...comment... de quoi êtes-vous... ?

— Comment ça, de quoi je suis ? Eh bien je suis un *Teddy l'ourson* ! Je ne sais guère de quoi je suis fait, mais là n'est pas la question.

L'ourson expliqua à Léo-Pol qu'il était le maître d'hôtel de l'établissement, qu'il était pianiste à ses heures perdues.

Il venait de constater que l'hôtel était bien vide, que cela le rendait triste et qu'il proposait de donner vie à ses compagnons. « Vous verrez ! Vous ne pourrez plus vous passer de nous ! » plaisanta-t-il.

Teddy l'ourson posa une petite patte sur le clavier. Il appuya sur un *do*. Dix autres bougies s'allumèrent ! Alors les notes résonnèrent, d'abord maladroitement. Puis la peluche enchaîna les gammes, plus rapidement. *Teddy l'ourson* passait avec assurance ses coussinets sur le clavier. *Sol* dièse mineur ! Mais quelle exactitude et quelle adresse ! Les notes résonnèrent comme des clochettes. Elles hérissèrent le poil des petites peluches. Léo-Pol observa les spasmes mal orientés de ces animaux qui, progressivement, se coordonnaient. Serait-ce du Liszt ? *La Campanella* ? Léo-Pol ne saurait dire tant ce spectacle de la naissance des peluches brouillait les sens de son entendement. Les *Laurette l'Autruche* dressèrent leurs cous, secouèrent délicatement leurs fausses plumes sous le *Colonel Tortue* qui, les yeux mi-clos, renifla l'air comme un nouveau-né. Les *Dragons Bolgomore* déployèrent leurs petites ailes, ils toussotèrent une petite buée. Les *Taupes Zitoni* commencèrent à se tortiller sur le parquet. Léo-Pol voulait se ressaisir, mais... *La* majeur ! Le rythme s'emballa. *Teddy l'ourson* jouait rageusement, les yeux noirs, le regard obnubilé par son envie de jouer, d'orchestrer et de donner vie. L'air était connu. Était-ce la *Marche turque* ? Comment faisait-il ? Pas le temps de penser pour Léo-Pol, car c'est sur cette marche triomphale que les *Poney Eglantine* claquèrent la porte, entrèrent dans le Salon Boisé en tirant derrière eux le *Lion Lambert*, assis comme un roi dans une roulotte d'enfant décapotable. Léo-Pol s'écarta du passage pour laisser passer la majesté de cet attelage. Aucune des peluches ne devait dépasser sa hauteur de genou. Mais le nombre, le mouvement de masse le déroutait.

Les cent vingt-cinq peluches étaient à présent réveillées. La procession ouatée se transforma en cortège festif, des rondes se formèrent, des danses un peu partout s'improvisèrent. Les *Chimpanzés Yumbi* grimpèrent sur les buffets, attrapèrent les jeux d'échecs. Même la *Rik la baleine*, étalée sans eau dans un coin, se mit à frétiller sur le parquet. Léo-Pol était perdu. *Ré* majeur ! Quelques notes de calme avant la tempête. *Teddy l'ourson* se lança dans une version jazz du *Canon en D* de Pachelbel. La fête battait son plein lorsque dix *Polly le Pingouin* claquèrent la porte de la cuisine pour en sortir avec des fusées d'artifices sous leurs courtes ailes. Mais d'où venaient ces fusées ? Qu'allaient-ils en faire ? Un *Dragon Bolgomore*, encouragé en chœur par une centaine de peluches, se dirigea droit vers un arsenal de fusées déposées, par on ne sait qui, dans l'ancre de la cheminée. Trop tard. *Teddy l'ourson* accéléra le rythme. Le dragon cracha une petite flamme. Les fusées prirent feu. Elles s'élancèrent comme un éclair dans le conduit de la cheminée. Les tonnerres d'artifice tambourinèrent. Ils peinèrent à couvrir la clameur des peluches, euphoriques. La maison trembla. Du cristal se brisa. Des explosions colorées se reflétaient dans la cheminée et à travers les fenêtres. « Le toit ! » pensa Léo-Pol. *Teddy l'ourson* continua d'égrener ses notes. Le *Lion Lambert* rugit comme un chaton.

« Qu'est-ce que c'est que... ça ? Est-ce un cauchemar ? » hurla en lui-même Léo-Pol. Léo-Pol ouvrit portes et fenêtres. Il sortit vérifier en hâte que son toit ne s'était pas effondré. Il prit l'échelle et grimpa. Cramponné à ses nouvelles tuiles, Léo-Pol distinguait le bruit de la fête, les petits cris des peluches, canalisés en écho dans la cheminée. Curieusement rien n'avait bougé. Aucune trace de feu d'artifice n'était à signaler. Comment était-ce possible ? Léo-Pol reprit l'échelle quand les grenouilles de la marre

s'arrêtèrent de coasser. Certains silences inquiètent. Il se retourna. Les phares d'une automobile s'engouffraient dans l'entrée du domaine. Celle-ci louvoyait entre les arbres. Personne, depuis les livreurs dans la matinée, ne s'était aventuré dans le domaine depuis trois mois... La voiture s'approcha et s'arrêta net devant la bâtisse. C'était une voiture noire. Une voiture de l'administration française. Léo-Pol descendit accueillir un inconnu, un petit homme gris au chapeau melon et à l'imperméable trop grand.

— Monsieur Léo-Pol Medvedev ? Propriétaire de l'Hôtel de la Licorne je présume ? dit l'individu.

— Vous présumez aussi bien que je présume que vous êtes de l'administration. Si vous venez pour le... foutoir à l'intérieur de chez moi, vous arrivez bien. Je... je ne l'explique pas. Comment êtes-vous arrivé aussi vite ?

L'homme considéra un moment Léo-Pol sans piper mot. Il sortit sa carte et se présenta : « Agent B456 de la Brigade de Détection des Sources au Service Épidémiologique et Sanitaire du Ministère de la Santé (BDS-SES-MS). Nous sommes sur le feu, nous devons faire vite. Vous avez commandé cent vingt-cinq peluches à cette adresse, est-ce exact ? » Il semblait peu commode pour un homme aussi précieux que Léo-Pol de justifier un tel achat vêtu d'une robe de chambre pied-de-poule. La *honte* le gagna. Contraint de confirmer sa commande, il la qualifia aussitôt de béquille psychologique pour le soutenir dans l'insupportable épreuve de la solitude. L'Agent n'en avait cure. Il reprit :

— Depuis quand vos peluches se sont-elles... hum... réveillées ?

— Cette nuit. Je ne connais pas l'heure exacte vue que je dormais. Vers minuit, je dirais. Je les avais sorties de leurs

cartons avant d'aller me coucher et...

— ... avez-vous eu des relations sexuelles avec ces peluches ?

Léo-Pol eût pu lâcher sa mâchoire jusqu'au sol. Son étonnement lui donnait plus un air d'hurluberlu que de pervers arctophile. La question de l'Agent était hors protocole, mais il aimait bien la poser... pour voir les réactions : « Aucune importance ! », conclut-il.

L'Agent considéra la bâtisse et s'avança vers les fenêtres qui donnaient sur le Salon Boisé. Il s'accouda et jeta un rapide coup d'œil, presque assuré de ce qu'il allait trouver. Pas de surprises, se dit-il. Il hocha la tête, les lèvres rentrées, comme pour souligner l'accord qu'il se faisait avec lui-même. Si ce n'est le nombre de peluches, il n'y avait rien à signaler. Il se retourna et considéra Léo-Pol avec le soupir d'un homme blasé. Il en avait déjà vu des types comme lui, mais ceux qu'il avait rencontrés s'en trimbalaient combien ? Une, deux... trois maximum ? Cent vingt-cinq peluches, mazette ! Comment le prendrait-il ?

La fête continuait et Léo-Pol avait mal aux pieds. Pour un homme de goût, rien n'était plus navrant que d'être en chaussons sur les graviers. Léo-Pol ruminait ses questions, toujours dans l'incrédulité de constater que des peluches organisaient une bamboche dans son salon. Que faisait cet Agent ? Pourquoi était-il arrivé ici ?

— Vous êtes venus arrêter ces peluches n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Pas vraiment non. Ce que je vois moi, derrière ces fenêtres, c'est un tas de nounours gentiment posés par terre. Ils sont à vous, les cartons sont ouverts et je ne peux plus rien faire pour vous.

— Comment ça, ils sont par terre ? vous ne voyez pas tout ce... bordel ? Qu'ils bougent tous là... le piano, les

farandoles... et... enfin ce boucan quoi ?

— Monsieur Medvedev, il n'y a rien. Vous avez fait mauvaise pioche et j'arrive trop tard. Vous êtes victime d'hallucinations aggravées, car vous avez contracté une forme du... il plaça la main devant sa bouche et murmura... *Mal*.

Le *Mal* ? Léo-Pol ne savait pas grand-chose du *Mal* à cette époque. Pas plus que le commun des mortels. Il savait que cette chose avait vidé son hôtel, qu'elle se répandait chez tous les organismes vivants, qu'elle se manifestait chez l'homme par un nombre indéterminé de symptômes, et que ces symptômes étaient le plus souvent farfelus. L'origine du *Mal* était mystérieuse. Personne ne comprenait ni ses moyens de transmission ni son intention. Était-ce un virus ? Une malédiction ? À cette époque déjà, le *Mal* soulevait trop de questions.

Ludus Phantasiae, le symptôme hallucinatoire de peluches avait été repéré très tôt, parmi plusieurs milliers de symptômes. L'Infecté se croit en permanence accompagné d'une ou plusieurs peluches animées. Ces hallucinations orientent l'Infecté vers des comportements saugrenus, le plus souvent inadaptés aux situations réelles. Des peluches tout le temps. Des peluches partout. Des milliers de cas avaient été repérés en France. Le hasard voulut qu'on découvrit que ces Infectés s'étaient tous portés acquéreur de nouvelles peluches. Ni aucune marque ni aucun processus de distribution n'était mis en cause. L'acte d'achat semblait suffire à la transmission. Les symptômes, particulièrement pénibles pour les contractants, se déclenchaient après une grande fatigue, quelques heures après contact. Les Agents de la BDS-SES-MS avaient été dépêchés d'urgence chez tous les commanditaires de peluches. Tous les produits avaient été retirés des ventes. Léo-Pol était dans un dernier wagon de

commande. Et quelle commande !

— Je... je n'ai été en contact avec personne ! se défendit Léo-Pol.

— Ce n'est pas une histoire de contact. Personne ne sait ni pourquoi, ni comment ce... il plaça la main devant sa bouche et murmura... *Mal*, se propage. Normalement les Infectés comme vous n'hallucinent que sur une ou deux peluches. Leur commande quoi. Mais cent vingt-cinq bestioles comment dire... vous avez une grosse commande, vous comprenez ?

Léo-Pol comprenait sans y croire. Cent vingt-cinq peluches... cela impliquait des fêtes débridées, du désordre, de la surveillance et une puérile imprévisibilité. Étaient-elles toutes comme ça ? Fallait-il les surveiller ? Seraient-elles là tout le temps et pouvait-il les contrôler ? L'Agent ne sut répondre à toutes les questions, mais leur présence quasi continue dans la vie de Léo-Pol lui semblait acquise. C'est impossible ! s'exclama-t-il. Et pourtant, elles étaient là. Il les entendait s'amuser, éclater son salon avec une folle joie destructrice. Était-ce vraiment imaginaire ? Le *Mal* oui mais... était-ce vraiment ça ? Son monde s'écroulait tout aussi vite que sous le souffle d'un château de cartes. Léo-Pol pensa à ce qu'il avait construit, à son environnement où régnait le calme, l'élégance et la pondération. Comment pouvait-il tirer une croix sur l'harmonie qui jusqu'ici rythmait sa vie ? On ne juge pas toujours bien la mesure d'un effort gâché. La chute serait rude. Serait-il capable d'assumer ? « Non, ce n'est pas possible » se répéta-t-il. Comment ne pas croire en ces bruits ? Aux petits cris festifs de ces créatures ouatées ? Comment ne pas voir que *Teddy l'ourson* empruntait l'échelle ? Ne pas voir qu'il grimpait sur le toit et... non pas les tuiles ! *Teddy l'ourson* s'était redressé au bord de la gouttière. L'ourson avait l'œil noir comme l'ébène.

Du rouge scintillait dans ses pupilles. La peluche tenait une tuile jaune entre ses deux petites pattes, pile dans la verticalité de l'homme en gris. Son intention meurtrière était claire. Il lâcha la tuile. D'un bond, Léo-Pol plaqua l'Agent par la taille pour le sauver d'un funeste impact ! Les deux hommes se démenèrent à terre, dans une bouillie de corps, cernés de poussières.

Il n'y eut aucun impact.

— Mais lâchez-moi espèce de... malade ! Infecté ! reprit l'Agent.

— C'est l'ourson, il est... il est...

L'Agent se dégagea et Léo-Pol, toujours à terre, dans sa robe de chambre salopée, aperçut l'ourson qui retournait en sifflotant dans la bâtisse. L'ourson lui fit un signe d'au revoir et passa sous le trophée de la licorne en la saluant. L'Agent menaça Léo-Pol du doigt : « Vous feriez mieux d'apprendre à dompter ses hallucinations, mon vieux ! La prochaine fois, je vous colle mon browning entre les yeux ! »

Dompter ses hallucinations. Dompter cent vingt-cinq furies ! Quelle blague ! pensa Léo-Pol. L'homme en gris réajusta son imperméable et retourna à sa voiture. Il reprit : « L'administration française ne peut rien pour vous ! Il y'a des Infectés partout... L'Europe s'effondre, notre armée se déploie partout où elle le peut. Nous avons d'autres chats à fouetter, je suis désolé. » Il ouvrit la portière et considéra la bâtisse un moment : « Vous n'êtes pas si mal ici non ? Belle licorne... Tentez d'apprivoiser vos nouveaux amis ! Croyez-moi, vous n'êtes pas le plus à plaindre. »

Puis il partit.

Dans la bâtisse, la fête touchait à sa fin. Les peluches s'endormaient-elles ? Léo-Pol épousseta sa robe de

chambre pied-de-poule et retourna s'en assurer. La licorne, toujours si fière, ne semblait pas avoir bougé. Quoi que... ses lèvres s'étaient-elles déplacées? Léo-Pol les scruta. Peut-être oui... peut-être que ses lèvres avaient bougé. Était-il fou? Léo-Pol regarda ses pantoufles. Il était inquiet. Les phares de la voiture l'éclairèrent d'un trait. Et Léo-Pol vit poindre dans son ombre l'enfer de sa nouvelle vie. Une vie cryptée au son de hennissements féériques.

Brèves d'octobre, Mal An 0

Sur les terrasses de Paris, les chocolats sont chauds. Quelques clients lisent le journal. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« La panique enfle avec les chiffres. Le porte-parole du Président de la République française annonçait hier que le cap des deux millions d'Infectés avait été franchi dans le pays. Plus de cent millions d'individus seraient infectés dans le monde. Le nombre de symptômes dépasserait les cinquante mille ! Est-ce une pandémie ? Une malédiction ? Les scientifiques sont incapables de comprendre les rouages d'un phénomène qui défie les bases de la raison. Comment le *Mal* se transmet-il ? Pourquoi ridiculise-t-il ? Face à l'absence de réponses, l'impatience gronde. Le porte-parole indique que le Président avance sur « d'autres voies ». Lesquelles ? Pour quoi faire ? L'opposition crie à l'incompétence. Elle dénonce l'incurie d'un Président dépassé par le chaos et par le cruel manque de soutiens aux Infectés. »

Extrait du *Figaro*, 29 octobre Mal An 0

Revue de touits

Incompétence, déraison et abandon. On n'en peut plus !
Président démission !
#Presidentdemission #demission #onenpeutplus
@TousContreLePrésident

J'ai lu quelque part qu'on attrapait ce truc en se
masturbant. Des infos là-dessus ?
#masturbation #malédiction #question
@BenjaminTournis

Mon père il est Infecté et les Agents de l'administration ils
disent qu'ils ne peuvent rien faire pour lui. allo
@PresidenceDeLaRepubliqueFrancaise c'est quoi ce pays ?
@NilsGourmier

En réponse à vos nombreuses questions : non, à ce jour,
aucun symptôme du *Mal* ne fait état d'un agrandissement
démessuré du pénis.
#truefact #enlargeyourtrue #penoplastie
@LeVerificateur

Normaux ou Infectés, nous sommes tous les cobayes à la
solde des puissances financières et de leurs
gouvernements corrompus. Bientôt la vérité éclatera.
#truefact #manipulation #conspiration
@SecretQ_France

Nan mais le mec, Infecté, il a des lobes d'oreilles qui
pendent jusqu'aux genoux et il se pointe dans le métro...
c'est dégueulasse ! allo @metro ? J'veux pas de ça moi !
#normalpride #baninfected #dumbo
@AnemonePolpo

Rencontre avec une bactérie

Novembre, Mal An 0

Pourquoi les bunkers sont-ils aussi laids ? Quelle heure était-il ? Trop tôt pour un matin. Trop tard pour être à l'heure. Abélard Podolski avait la paupière lourde et la tête dans le pâté. Il se traînait d'urgence en salle de Commandement Orange, troisième salle à gauche située dans l'aile ouest du Bunker C de la Haute Sécurité Nationale (HSN). Abélard avait le corps mou d'un vieux jeune homme. Il nageait dans son unique costume fripé qu'il arborait aux mariages comme aux enterrements. C'était un petit homme d'une trentaine d'années, légèrement grassouillet, un peu chauve et gêné sur les entournures. Abélard était un vieux geek célibataire, enfermé dans son monde qu'il peuplait de virus, de chanteurs des 80's et de fictions d'initiés. Sous son air de type tombé du lit, l'air de *Les Lacs du Connemara*, hurlé la veille avec des milliers de personnes, résonnait encore dans ses oreilles. Le concert de Michel Sardou avait été une folie ! Et une folie, ça se danse. Abélard avait dansé toute la nuit. Abélard était fan. Il puisait en Michel Sardou l'énergie libératrice, punk et déjantée de son art. Il ressentait ses paroles, le timbre de sa voix. Il vibrait sur

ses mélodies. Abélard s'était offert une parenthèse de vie, hors des chaînes tenaces qui, au quotidien, faisaient de lui un homme timide et réservé. Abélard était épuisé. Il se figurait une magnifique ligne orange directrice, tracée à même le sol des couloirs sombres et uniformément gris de ce triste bunker. De la couleur ! Un torrent d'orangeade ! Telle était sa rêverie aurorale. Abélard divaguait. À se perdre dans ses pensées, il se perdit pour de vrai. Ajoutez à cela les problèmes de l'identificateur d'haleine qui ne le reconnaissait plus, le temps qu'un agent de sécurité lui contre-vérifie ses empreintes, ses pupilles et fouille les moindres recoins de sa mallette, il aurait au mieux cinq minutes de retard.

La présence d'Abélard dans les couloirs du HSN, peuplés de militaires gradés, de femmes en tailleurs et d'hommes sombres en cravates sans fantaisies, dénotait. Il faut dire qu'il sortait de son cadre quotidien. D'aucuns seraient excités de participer à une mission d'État, mais... Abélard se sentait vaporeux. Son mal était profond. Il ne se sentait pas à la hauteur. Abélard était persuadé d'être arrivé là par hasard, comme un imposteur qu'on avait appelé par erreur. Un autre, se disait-il, meilleur que lui, prendrait un jour sa place. Il avançait la boule au ventre à l'idée que son retard ne serait pas excusé. Abélard n'aimait pas la ponctualité. Il craignait la rigueur militaire. Il craignait surtout ce Général.

La salle de Commandement était réellement orange. Orange et noire. Elle sentait le cigare et le café chaud. Abélard entra comme une ombre. Il était le dernier. La lumière tamisée des écrans ne laissait paraître que les visages d'une poignée de participants. Tous le toisèrent, la mine aussi droite que leurs cravates, leurs grades ou leurs tailleurs... mis à part Enguerrand. Leurs tristes visages signifiaient que le moment était sérieux. Abélard courba

l'échine, comme pour disparaître sous la moquette.

— Mes excuses mon Général, grommela-t-il. Il rejoignit la place qui lui était réservée. *Pr Abélard Podolski, biologiste. Cherbourg University.* Il s'assit. On le regarda. Un problème d'haleine, tenta-t-il de justifier.

— Vous êtes en retard Podolski, coupa net le Général.

Pour cette voix le retard n'était pas un écart, mais une faute. Abélard se sentait comme attaché au poteau d'exécution. Les *r* roulés de l'accent grec du Général Gana le transpercèrent comme une rafale de mitraillette. Touché. Il se pensait mort, mais non... les pupilles du Général le tirèrent de sa torpeur. Elles brillaient comme un bouillon de reproches ! Elles éclairaient aux yeux de tous ses faiblesses, sa honte d'être lui, son incapacité et son manque de responsabilité. L'éclat d'autorité l'acculait au fond de son siège. Il baissa son regard sur ses genoux. Le Général Gana, pensa-t-il tout bas, effraierait un ours avec les yeux !

« Reprenez Enguerrand », dit le Général. .

Dans cet univers de costumes gris, le style d'Enguerrand du Valfleury tranchait. Il était jeune, grand et mince. Il était le seul à être en jeans et en chemise à fleurs. Enguerrand était noble. Enguerrand était cool. Enguerrand était surtout cire-pompe, fils d'un ancien ministre de la République, et prodige des codes informatiques. Le jeune homme était à l'aise en toutes circonstances. Il était tellement bon flagorneur qu'on lui pardonnait même l'élan de ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux fesses. *Dr Enguerrand du Valfleury. Code expert.* Les autres membres de la *Task force*, constituée à la demande expresse du Président de la République française, arboraient leurs plus sublimes têtes d'enterrement. Il y avait une conseillère en biologie moléculaire, un conseiller à la Défense, un conseiller de l'Élysée, une conseillère en philosophie ainsi qu'une

conseillère stagiaire, vissée sur son portable, intégrée à la *Task Force* par le Président en personne. Leur objectif? Approcher le *Mal*.

Enguerrand attendit que le Général Gana termine sa gorgée de café :

— Je vous remercie mon Général. Comme je vous le disais, mon Général, nous avons pu, grâce aux équipes du Pr Podolski, isoler des procaryotes infectés de type *Synechococcus*. Ces petits êtres unicellulaires sont des bactéries. Elles vivent dans les océans, les lacs, les cours d'eau... Dans nos tuyaux et dans nos robinets. En fait partout où il y a de l'eau! Le Professeur Podolski vous confirmera que les membranes cytoplasmiques des bactéries infectées sont capables de vibrer ou de « danser » -comme on dit dans le jargon- comme aucune bactérie normale ne saurait le faire. Nous savons que les bactéries infectées communiquent entre elles grâce à ces vibrations, mon Général.

— Humm... oui. Venons-en au fait.

— Pour faire simple, mon Général, c'est comme si ces organismes étaient reliés par talkies-walkies. J'ai réussi, mon Général, à séquencer et à décrypter les vibrations de ces bactéries grâce à une méthode révolutionnaire de Langage Learning. Une méthode que j'ai inventée. Je suis heureux de vous confirmer que nous sommes en mesure non seulement de comprendre une bactérie infectée, mais aussi de communiquer avec elle. Voyez-vous mon Général, une bactérie infectée par le... il se couvrit la bouche et susurra... *Mal*, vit avec lui au plus proche de sa misérable chair. Nous espérons par ce biais en savoir davantage sur le fonctionnement et sur les intentions de cette... chose qui se propage. Enguerrand conclut que cette expérience serait une première mondiale. Il souligna que le Général Gana serait le premier homme à parler avec une bactérie.

— Bon travail, Enguerrand, répondit le Général. Vous me confirmez donc que nous pourrons communiquer avec cette... cellule au cours de la réunion ?

— Une bactérie, mon Général. Oui, mon Général.

— Quand aurons-nous la liaison ?

— La bactérie Alpha-Bravo se trouve dans le laboratoire adjacent à cette salle de Commandement mon Général. Nos équipes ont finalisé la mise en place des équipements de transmission. Nous attendons un signal, une vibration qui viendra d'un moment à l'autre, quand la bactérie se réveillera mon Général. Notre interprétateur vocal modélisera le message que nous entendrons, par cet interphone. Vous n'aurez qu'à répondre dans le microphone pour que votre message soit transcrit en langage bactériologique. Vous deviendrez le Christophe Colomb de la bactériologie, mon Général.

Enguerrand avait joué son rôle à la perfection. Il avait été sûr de lui, flatteur et précis. Il se rassit et fit les gros yeux à Abélard, comme pour le défier d'être aussi brillant que lui. Abélard s'essuya le front d'un revers de manche. Il suait. Le silence était à lui. Son pouls s'accéléra. La *Task Force* avait chargé Abélard de meubler l'imprévisible temps d'attente avant le réveil de la bactérie. Il se leva : « Dans l'attente du signal, Général, je me suis permis de préparer un récapitulatif de nos connaissances sur le... il se couvrit la bouche et susurra... *Mal*. Nos informations s'enrichissent et sans doute... enfin je me suis dit que c'était une bonne idée. Voilà. »

Le Général Gana n'aurait pas mieux regardé une crotte. Il ralluma le cigare planté entre ses dents et tapota un barreau de cendres dans son café qu'il but d'un trait : « Une pratique orientale ! », plaisanta-t-il. Le Général souffla dans sa tasse. Ses pupilles disparurent dans les volutes, sous les sourires complaisants de l'assistance.

Comment cet homme ambitieux s'était-il retrouvé dans ce bunker ? Le Général Gana n'était pas un chef de sous-sol. L'homme était fait pour la lumière. Le Général Gana avait successivement été chef de classe, chef scout, Chef des Pilotes Apprenants (CPA) puis Confirmés (CPC). Il avait été nommé Général en Chef des Corps Aériens (G-CCA) et ambitionnait le poste de Général en Chef d'État-Major de l'Armée de l'Air (G-CEMAA). Ses hommes craignaient son autorité naturelle et ses supérieurs, son audace. Le Général Gana avait avancé ses pions, draguant la lumière et les rampes du pouvoir. Il était un militaire hors pair. Un combattant reconnu. Il avait fondé la GanaBat Company, premier conglomerat d'entreprises gérées par l'armée française. La Company collectionnait les succès économiques. On y louait l'ordre, l'audace et l'agressivité dans les affaires. Les entreprises du groupe étaient spécialisées dans la bijouterie, dans la cimenterie, dans la livraison à domicile, etc. Elles mobilisaient des milliers de réservistes, des oisifs de la guerre, qui suivaient le Général à la botte, travaillaient à un coût minimal pour une rentabilité maximale. Le Général Gana s'était fait un nom. Une part de son chiffre d'affaires finançait l'armée française. Cet apport avait l'avantage de renflouer les caisses publiques, au bord du chaos. Il permettait de graisser les bonnes pattes pour légitimer la concurrence face au secteur privé et de renforcer le rôle du Général au sein de l'État-Major. L'histoire ne dit pas clairement d'où venait le problème. Mais les relations entre le Général Gana et le Président de la République étaient de notoriété exécrables. D'aucuns racontent qu'il s'agissait d'histoires de femmes. D'autres estimaient que deux crocodiles ne pouvaient vivre dans un même marigot. La France partait en vrille, mais peu importe, le Président l'aurait enterré ici.

Le Général se remplit une nouvelle tasse de café : « Soyez

clair et concis Podolski, ça nous changera, dit-il. Dites-moi Enguerrand, pouvons-nous utiliser une décharge pour réveiller la bestiole ? » On lui objecta qu'une utilisation abusive de l'électricité contreviendrait à la Convention de Genève et que la bactérie pourrait se braquer. Le Général s'amusa de n'avoir jamais vu un Suisse sur un champ de bataille : « Peu importe, déballez votre rapport, dit-il, nous patienterons. » Abélard lança ses slides de présentation. Enguerrand initia un concert de soupirs :

— Voici hum... Général, l'état de nos connaissances. Nous avons affaire à des phénomènes troublants qui affectent l'ensemble du règne vivant où... comment dire... rien n'est épargné. On l'a repéré dans des protistes, dans des mycètes, dans des bactéries et dans un certain nombre de végétaux, avec des effets étonnants ! Certains affirment que, sous son effet, les pâquerettes bougent et l'herbe bleuit ! On l'a repéré chez des animaux avec des symptômes bénins, mais... c'est chez l'homme que les manifestations sont les plus troublantes. Certains affirment que ce... il se couvrit la bouche et susurra ... *Mal* est une vengeance de la nature ou un fléau de Dieu. En réalité, nous n'en savons rien. Nous ne savons pas non plus comment cette chose se propage. Certains symptômes touchent des individus qui n'ont pas d'autres rapports qu'un métier, une passion, un achat en commun ou rien du tout. Le confinement généralisé ne sert à rien. Le flou sur la transmission reste entier. Les Américains ont toutefois détecté une sorte de virus d'un genre nouveau. J'utilise le mot virus, car nous n'avons pas d'autres mots. Il s'agit plutôt d'une microcellule présente dans tous les organismes infectés. Cette microcellule, Général, est composée d'un ADN doté d'une base azotée inconnue. Les Américains l'ont appelé *Sytusine*. Cette base est compatible avec n'importe quelle autre base ACTD... elle agit comme un élément primitif

universel qui expliquerait qu...

— ... Je ne comprends rien.

— Ce que je veux dire, Général, c'est que cette cellule a une composition unique qui en fait une sorte de *marie-couche-toi là*. Elle s'infiltré chez les êtres vivants qu'elle souhaite visiter et pour les symptômes... personne ne l'explique, elle agit et n'en fait qu'à sa tête. Ça peut n'être rien ou... pire. Je veux dire que ce... il se couvrit la bouche et susurra ... *Mal* fait de jolies choses dans la nature. Alors c'est comme s'il choisissait de nous cibler nous. De s'acharner sur les humains.

— Cette saloperie a donc décidé de nous cibler ?

— Oui, Général. Mais elle ne nous tue pas.

— La plaie ! Plutôt crever que de finir en limace.

— Nous n'avons pas encore identifié ce symptôme, Général.

Abélard zappa plusieurs slides sur les combinaisons de bases azotées ; sur les structures à double hélice ; sur les travaux d'observation de diffraction des rayons X. La partie sur les symptômes correspondait plus aux attentes du Général. Il reprit :

— Les biologistes, Général, tentent depuis l'origine de classer les symptômes. Mais aucune classification ne résiste à l'expérience. Dès qu'une nouvelle classification s'impose, de nouveaux symptômes apparaissent et la remettent en question. Du coup, on invente de nouvelles classifications qui, à leur tour, sont remises en cause et ainsi de suite. C'est comme si... je veux dire c'est comme si le... il se couvrit la bouche et murmura... *Mal* se jouait de notre volonté de le classer. Il brouille toutes les pistes.

Voici quelques exemples de symptômes Général :

Slide 7 : *Celer Testudo*. Nous estimons que ces symptômes touchent dix milles Infectés en France, soit 0,5 % d'entre

eux. En quelques jours, des écailles de tortues poussent dans le dos et sur les joues des Infectés, leurs paupières se creusent, leurs peaux de flétrit, leur teint vire au vert aréquier, leur vitesse de marche ralentit. Les cas les plus sévères ne peuvent avancer plus vite qu'une vraie tortue terrestre.

Slide 8 : *Nasus Rubrum*. Il y aurait cinq mille Infectés en France, soit 0,2 % d'entre eux. Ces individus sont parés d'un nez rouge, un vrai, rond comme celui des clowns. Leurs narines sont ouvertes, ils peuvent respirer, mais ils parlent comme s'ils avaient le nez bouché. Le plus étrange est que chaque déjection ou écoulement nasal est... comment dire... de couleur arc-en-ciel. Et que chaque éternuement s'accompagne d'un bruit de sifflet langue de belle-mère. Il s'agit d'un cotillon en papier muni d'un bec en plastique, un cotillon que peut-être vous-même, Général, avez utilisé lors de quelques occasions festives.

Slide 10 : *Vox imitationis*. Le nombre de cas est inconnu. La voix de chaque Infecté se transforme et imite celle de son interlocuteur. C'est particulièrement handicapant dans les moments intimes ; pour élever des enfants et... un peu tout le temps en fait.

— Vous en avez combien de vos slides là ? interrompit le Général.

— Je pourrais avoir mille et une fantaisies, Général. Mais je m'arrête là.

— Bon... pour résumer, vous nous dîtes que tout ce bordel est lié à une seule et même cellule ; qu'on ne sait pas comment elle se déplace ; qu'elle s'en prend à nous pour une raison qu'on ignore et qu'elle dispose d'un arsenal large comme le Brésil. Une question cependant.

— Oui Général.

— Pourquoi des effets aussi cons ?

— Nous y venons, Général.

La conseillère en philosophie était préposée à cette question. Ce moment à lui-seul justifiait sa présence. La conseillère était une petite brune pince-sans-rire avec une énorme paire de lunettes. Mme Van Vansseler-Derkap...hell? hull? Peu importe. Personne ne se souvenait de son nom. Son étiquette nominative était trop courte pour le contenir. Elle jeta ses cheveux en arrière et répondit :

— Nous avons entendu tant de théories, cher Général ! Les écologistes estiment que ce... elle se couvrit la bouche et chuchota... *Mal* est une réponse au caractère invasif de l'espèce humaine. Les religieux y voient la main de Dieu. Mais vous avez raison, cher Général, le ridicule et la non-létalité des symptômes laissent à penser que la finalité de cette chose n'est pas de faire disparaître l'espèce humaine. Du moins pas comme Ebola. Je pense, cher Général que la finalité de cette chose est de nous diviser. Je pense qu'elle souhaite nous inspirer le rejet, le dégoût et distiller la *honte* chez les Infectés. Je pense que son ambition est de briser l'essence de notre humanité. Regardez... le ridicule est une esbroufe ! Il n'est qu'une tactique qui répond à une stratégie de division. Ces pauvres hommes-tortues sont-ils humains ? Ou autre chose ? Ces clowns à la morve arc-en-ciel sont-ils nos semblables ? Lisez les journaux ! La question se pose sur toutes les lèvres. Si je devais adopter une posture néo-kantienne, les symptômes que nous évoquions, cher Général, sont autant la finalité de cette chose que le signe de sa présence. Et cela m'inquiète beaucoup !

— Diviser pour mieux régner. Cette saloperie utilise la puissance de la *honte* pour nous écraser. Malin !

— C'est mon hypothèse, cher Général.

— C'est donc une déclaration de...

Un grésillement ! D'un coup, toutes les têtes se figèrent. Enguerrand s'excita : « La liaison est établie, mon Général ! » Le Général Gana ralluma son cigare et termina d'un trait son café cendré. Il se redressa, tira sur sa veste multidécorée. Même s'il détestait ce bunker, le moment était historique. Il ne fallait pas se loucher.

D'un geste, Enguerrand invita le Général à s'exprimer :

— Allo bactérie Alpha-Bravo ? Ici le Général Gana. Je représente en pleins pouvoirs le Président de la République française. C'est une petite phrase pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité. Surtout pour la France. Pouvez-vous décliner votre identité ?

— La gorge est chaude...

Silence.

Avaient-ils bien entendu ? La voix était robotique. La tonalité rocailleuse oscillait entre celle de Mirelle Mathieu et celle d'un vieux fumeur. Si « la gorge est chaude » était la première phrase que l'humanité eut entendue d'une bactérie, sans doute faudra-t-il travestir la réalité. Tous attendirent la réaction du Général. Seul Abélard, qui s'amusa d'être enterré, se demanda si Neil Armstrong avait déjà été paraphrasé aussi bas.

Silence.

Le Général Gana s'interrogeait. Quelle stratégie pour amadouer la bactérie ? Qu'aurait fait Sun Tzu ? Bien que son choix lui semblât contre nature, le Général se résolut à rester patient et diplomate. Que pouvait-il faire d'autre ? Cet imbécile de Président lui avait confié cette mission débile... beau hasard ! Alors que dehors, tout était chaos. Les gouvernements d'Europe s'effondraient, des villes entières étaient abandonnées. La France était sur pied de guerre. Tous les généraux étaient par monts et par vaux

et lui... on l'envoyait bavarder avec une bactérie. Tout lui semblait abject : cette salle et ces écrans, cette philosophe qui se la jouait et ce biologiste à l'haleine de putois. Quant à cette jeune stagiaire... que faisait-elle là ? Il en était sûr : cette courtisane n'avait pu convaincre le Président qu'à la force de ses volumineux atouts. Le Général était loin de ses hommes. Il se sentait humilié. Patience et diplomatie, son heure viendrait.

— Bactérie Alpha-Bravo, je suis le général Gana... reprit-il.

— ... Oooh oooui... oooui je sais qui vous êtes. La gooorge est chaude.

— Au nom de la République française, c'est un honneur de faire votre connaissance. Le moment historique. La France souhaite approfondir les relations qui unissent humains et bactéries. Nous souhaitons construire de nouveaux ponts entr...

— ... Je suis une intelligence liqqquide.

Silence.

Le Général considéra l'interphone, dubitatif. Le Président était-il assez tordu pour lui organiser un canular ? « Dites-moi Enguerrand, dit-il, vous êtes sûr qu'elle fonctionne votre machine ? » L'informaticien hochait la tête avec une grimace. Patience et diplomatie. Le Général insista :

— Sachez, bactérie Alpha-Bravo, que nous respectons votre peuple. Les bactéries sont nos amies. La France s'est engagée contre les armes bactériologiques dès que nous avons su les utiliser... nous avons même soutenu votre cause pour vous inclure dans la Convention de Genève ! Bref, nous espérons qu'un dialogue constructif entre nos deux peuples permettra de déboucher sur...

— ... La goooorge est chaude. Je suis... je suis une intelligence liqqquide.

Silence.

Le Général se crispa. Cette foutue bactérie ruinait un moment historique ! Alpha-Bravo jouait-elle la farce ? Il tira une énorme bouffée de son cigare et engloutit un nouveau café cendré. Le geste fut brutal. Il reposa moins sa tasse que son poing.

— Alpha-Bravo, venant-en au fait. Vous êtes prisonnière dans les eaux d'un immonde magma infecté de saloperie parce que nous l'avons décidé pour vous. Je vous recommande, dans l'intérêt de votre existence, de collaborer avec nous. Il y a une cellule en vous. Nous l'appelons le *Mal*. Quelle est son intention ?

— La goooooorge est chaude et ooooooh je suis...

— ... une intelligence liquide du bulbe oui ! Une huître serait plus collaborative que ce machin. Enguerrand, votre bactérie commence sérieusement à me casser les...

— ... je suis infectée d'une *nouveauté*.

Rien ne valait les menaces ! Le Général avait éprouvé cette méthode avec succès en Afghanistan. Au diable la patience ! Au feu la diplomatie ! Le Général éructa un grognement satisfait. Il continua sur ce ton ferme qui lui allait si bien :

— Affirmatif Alpha-Bravo, vous êtes infectée. Vous êtes isolée dans les meilleures conditions possibles, nos meilleurs spécialistes sont à votre chevet. Votre collaboration n'est pas une option. Pouvez-vous nous parler de cette *nouveauté* ? Avez-vous une vision de ses intentions ?

— Intentions ? Je ne connais plus ce mot. La *nouveauté* est irraison. La *nouveauté* est douce et se joue de ces questions.

— Alpha-bravo, votre prose est une eau de boudin que je verse aux porcs de votre espèce. Permettez-moi de reformuler ma question : savez-vous pourquoi ce *Mal* nous attaque ?

— La question ? Je ne connais plus ce mot. Dans l'eau, la *nouveauté* oublie la question. Du coup, plus de questions ! La *nouveauté* n'est pas dans l'interrogation.

— Alpha-bravo c'est votre dernière chance. Pourquoi ce *Mal* ? Que nous veut-il ? Pourquoi ? Répondez.

— Pourquoi ? Mais pourquoi quoi ? Je ne connais plus ce mot... Pourquoi des questions ? De quoi parlez-vous ? Peut-être qu'en fait... il n'y a pas de réponse. Non. Plus de questions, car il n'y a pas de réponses. Vous êtes fatigant.

Le dialogue virait au non-sens. Le Christophe Colomb de la bactériologie était échoué sur les récifs. À peine avait-il esquissé une moue d'impuissance. Le Général avala le fond de son café. Le goût était amer. Il fit signe à Enguerrand de couper l'interphone quand la bactérie reprit :

— Oooooohh... des vibrations... oooooohhh... elles dansent... elles dansent... !

— Qui danse Alpha-Bravo ?

— Mes sœurs infectées. Elles sont infectées de *nouveauté*.

— À la bonne heure ! Que voulez-vous que ça me f...

— ... la gooooooorge est cendrée.

Une cuillère tomba. La conseillère stagiaire lâcha un petit cri et le Général pâlit. Il considéra sa tasse vide, le visage crispé. Sa voix se noua d'un voile :

— Mais... de quelle gorge parlez-vous, Alpha-Bravo ?

— De la gooooooorge qui me parle ! Celle de la voix. La gooooooorge est chaude et cendrée... mes sœurs infectées baignaient dans son café.

Infecté ! Infecté par son café ! Un vide envahit le Général.
Et c'est dans l'ombre d'un bunker, entouré d'un silence de mort, que le Général Gana commença sa nouvelle vie.

Brèves de février, Mal An 1

Dans les troquets de Pise, les cafés sont serrés. Des clients soupirent devant leur journal. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« De la discrimination, des brimades et du rejet ! La haine anti-Infectée gagne du terrain dans toute l'Europe. La peur créée par cette... pandémie ? Cette malédiction ? Divise à présent les familles et les communautés. Les restaurants se vident, les pâtes manquent et les Infectés n'hésitent plus à fuir. Où vont-ils ? Pour le moment, c'est la débandade. Aucun gouvernement européen ne semble en mesure de maintenir la cohésion sociale. L'heure est au doute. Les États vrillent et l'Italie n'est plus qu'une chimère. Nos villes se déchirent et sombrent dans le chaos. »

Extrait du *Corriere della Serra*, 02 février Mal An 1

Revue de touits

URGENT ! Le maire de Pise a contracté le *Celer Testudo* !
#urgent #alerte #infofraiche #vite
@AlerteInfoItalia

À tous ceux qui se foutent de moi parce que j'ai une voix de nourrisson... mes clients, ma femme... allez tous vous faire pendre par le sexe, moi j'me casse.

#voxinfans #jesuispartant #adieu #changerdevie
@Gerontologi_BenitoSalmon

URGENT ! Le maire de Pise a disparu !

#urgent #alerte #infofraiche #vite #alerteenlevement
@AlerteInfoItalia

Enfin ! Mon coiffeur refuse les Infectés dans son salon, parce qu'ils effrayaient les Normaux. Qu'ils se cassent tous ! Pas comme mes cheveux loulilol :-)

#normalpride #baninfected
@AnemonePolpo

Nan mais les Infectés, ils sont malades parce qu'ils le méritent non ? On ne peut pas les parquer ?

#normalpride #baninfected #dehorslesinfectes
@SignoreBougon

URGENT ! Le maire de Pise a été retrouvé dans un champ de salade ! « Il va bien », assure l'équipe municipale dans un communiqué.

#urgent #alerte #infofraiche #vite
@AlerteInfoItalia

Un amour de pâtissière

Avril, Mal An 1

Les couples heureux se ressemblent tous. Les couples malheureux le sont chacun à leur façon. Héloïse et Eusebio avaient tout d'un couple heureux. Leur union était une évidence. Ils s'étaient rencontrés au lycée. Ils ne s'étaient jamais séparés. Héloïse pétillait des yeux ! Eusebio avait le sang chaud. Elle était son pôle ! Il était son poulx. Le couple vivait à Pise dans une perpétuelle lune de miel où les douceurs de « ma Princesse » succédaient aux rondeurs de « mon Gros Chat ». Parfois elle lui pinçait un lobe d'oreille entre ses dents. Elle grognait de jalousie, disait qu'elle voulait le manger d'amour et perdre son âme dans les limbes d'un désir sans fin. Leur bonheur provoquait bien des jalousies, mais ils n'en avaient cure ! Héloïse et Eusebio mangeaient des glaces sous la couette. Ils trouvaient du charme à leurs faiblesses. Eusebio esquissait l'idée de mariage. Héloïse en rêvait. Ils s'aimaient parce qu'ils étaient égoïstes à deux.

Le *Mal* entra par Eusebio. Il surprit un matin, dans la glace de sa salle de bain, une étrange coloration de teint sur son visage. Sa peau, d'ordinaire si mate,

commençait à peler, en petits morceaux d'abord, puis rapidement en de longs filaments. À peine la matinée était terminée que toute sa peau s'était détachée et qu'une nouvelle lui était apparue ! Elle était rouge, d'un rouge cerise peu naturel. La chose inquiéta le couple d'autant plus que les rumeurs sur le *Mal* créaient un climat de psychose. On parlait de symptômes ridicules et de maladies incurables ; de caprice divin et même, on n'osait le croire, de fin du monde. Quel étrange coup de soleil ! s'étonnèrent-ils. Était-il juste... malade ? Héroïse invita Eusebio à se faire diagnostiquer. Le résultat confirma la crainte de ce dont ils n'osaient parler : *Pellis Anguis*, le symptôme du changement de peau. Les médecins étaient circonspects devant la rareté du symptôme. Eusebio était le premier individu de Pise à le contracter. D'autres cas figuraient dans le registre des infections européennes : un certain Eude P. de Pissy-Pôville (Normandie, France) ; un Eugen P. de Pischlsdorf (Bavière, Allemagne) ; une Eugénie P. de Pisany (Charente-Maritime, France) ; un Eugeniusz P. de Pisz (Varmie-Mazurie, Pologne) etc. Le médecin-chef débaptisa immédiatement sa fille Euphrosine Pellegrini pour la renommer Aphrosine. L'histoire ne dit pas si cette démarche conjura le *Mal*. Mais on sait que la jeune fille vira rouge à l'annonce subie de son changement de prénom.

À l'image de certains reptiles, les Infectés *Pellis Anguis* faisaient leur mue. Le rythme de la mue variait d'un patient à l'autre. Par malheur, les symptômes d'Eusebio étaient sévères. Il se réveillait chaque matin avec sa peau de la veille effilochée. Une nouvelle peau lui apparaissait sous l'ancienne à chaque fin de matinée. Cette régularité faisait que, chaque matin, au réveil, Eusebio s'isolait devant la glace de sa salle de bain. Il s'observait. Les premiers jours quelques minutes, rarement dans ses yeux, sans oser

s'attarder. Mais... plus les semaines passaient, plus il restait. Il ne scrutait plus seulement sa peau. Il regardait ses peurs, l'émergence d'un nouveau lui, qui l'affectait bien au-dessous de l'épiderme. Eusebio réussit à anticiper les couleurs. Souvent après un bleu venaient un vert, puis un jaune, un orange, etc. Les couleurs étaient de plus en plus vives.

Poussé par les moqueries des uns, par le dégoût sans fard et par la crainte des autres, Eusebio se coupa progressivement du monde. À sa vue des enfants pleuraient, le primeur ne le servait plus et le coiffeur n'osait plus le toucher. Eusebio n'allait plus faire les courses. Il n'allait plus travailler. Comment sortir quand on n'est plus soi ? Eusebio avait *honte* de lui-même. Il ressentait le bouleversement intime d'une perte de l'image de soi.

Héloïse n'avait aucun symptôme apparent. Elle encaissa, sans piper mot, le choc des premiers jours. Elle empaqueta sa peine d'un ruban de dignité et la cacha au fond de son cœur. Héloïse affrontait sa peur. Elle concentrait tous ses efforts pour conserver l'union de son couple. Aux premiers jours elle faisait les choses naturellement : Héloïse s'occupait des courses ; elle préparait des petits plats mitonnés ; elle commandait des livraisons de glaces et des pétales de fleurs d'oranger. Tout était pensé pour conserver la pureté de son amour. Tout lui était voué. Las, Eusebio ruminait son désespoir et son inutilité. Mais Héloïse plaignait moins son compagnon qu'elle ne l'aimait. Aucune plainte de l'être aimé n'eut raison de sa détermination.

Pour subvenir aux besoins du ménage, Héloïse entreprit de travailler la nuit, dans la pasticceria sicilienne qui, en journée, l'employait au service en salle. Héloïse était une pâtissière hors pair. Elle confectionnait des merveilles de sfoglias à la crème, aux pommes et au chocolat. « Comme

ça je les vendrai la journée ! » s'était-elle justifiée auprès de sa patronne. La patronne était un petit tonneau de femme en habits noirs, très près de ses sous. Elle accepta. Elle conclut avec Héloïse qu'un quart de chaque vente de sa production nocturne lui reviendrait.

Eusebio quitta définitivement son emploi d'oliveron, un soir de pleine lune.

L'amour est-il unique ? Celui d'Héloïse brillait dans un univers où aucun autre n'était comparable. Ses attentions des premiers jours ne suffisaient plus. Elles dépassaient désormais des limites qu'Eusebio ne comprenait plus. L'amour d'Héloïse n'avait rien de partagé. Il frisait la dévotion. Eusebio avait certes été surpris par les premières attentions de sa compagne. Il s'étonnait qu'elle concède à travailler la nuit. Mais les sacrifices auxquels elle se vouait depuis quelques semaines commençaient à le perturber. Héloïse lui confectionnait des vêtements brodés, lui écrivait des chansons. Elle alla même jusqu'à collecter et à conserver dans des bocaux ses bouts de peaux tombés sur le carrelage ! Surtout ses yeux étaient... étranges. Certains soirs, ses pupilles étaient sombres, vides et noires comme la nuit. Deux semaines plus tard, elles étaient pleines, belles et grises comme la lune. Le cycle alors recommençait, sans qu'Eusebio, paralysé par les attentions débordantes de sa compagne, n'ose évoquer cette bizarrerie. Héloïse semblait dans un invariable abandon. Elle était partout. Sa vie était un don unique au bien-être de son homme.

Eusebio n'avait pas moins changé que sa compagne. La *honte* d'être ce qu'il était devenu le rongerait. Le *Mal* n'avait pas de remède, il trimbalerait sa tare à vie. Eusebio

suffoquait. Après une période de deuil de lui-même, à l'horizon voilé du désespoir, il trouva le courage de s'observer plus en détail. La glace de la salle de bain reflétait son corps amaigri, effiloché, son regard plus dur. L'homme qu'il voyait était nouveau, plus renfermé, plus insensible à l'apparence. Tout en lui semblait pourrir sauf ses yeux ! Il y avait une vigueur dans ses pupilles. Elles étaient plus petites, plus froides, mais elles brillaient comme pour le rappeler à la vie. Eusebio avait besoin d'espace pour changer, pour se reconstruire. Il ressentait un besoin. Il cherchait à modeler son nouveau lui. Cet effort n'était pas sans conséquence sur sa relation avec Héloïse. Comment aimer quand on ne s'aime plus soi-même ? Eusebio voulait être seul. Il en eut *honte* certes, au début, mais ce sentiment devait-il concerner son nouveau lui ? Il regarda son t-shirt brodé « *Tu es beau comme avant* ». Un cadeau d'Héloïse. De l'esbroufe ! pensa-t-il. Elle n'aimait que son ancien lui, cela lui semblait évident. Alors il se questionna. La dévotion de sa compagne devait être une inconsciente compensation de la haine qu'elle éprouvait à son égard ! Pourquoi n'admet-elle pas son dégoût ? Il conclut qu'Héloïse l'empêchait de se réinventer, peut-être à dessein, que son attitude était égoïste, passéiste, qu'elle entretenait l'amour d'un temps qui, pour lui, était révolu. Est-ce qu'Héloïse était assez vipère au point de freiner l'émergence d'un nouveau lui ?

Eusebio restait prostré dans la désolation de son propre cas, perdu entre les peurs de la perte et la crainte de l'inconnu. Cette période coïncida avec ses premières recherches sur internet, notamment les réseaux sociaux. Eusebio cherchait des témoignages d'Infectés. Ils étaient nombreux. On y trouvait aussi des conseils, des histoires et des déchirures. De rares personnes témoignaient du même mal que lui... très peu en Italie. Un cas à Piscopio, deux à

Pisciarelli, etc. Il rumina ces questions : pourquoi si peu de cas et pourquoi lui ? Pourquoi pas elle ? Qu'avait-elle fait pour échapper à... ça ? Et lui qu'avait-il fait de mal ?

Eusebio passa des jours les yeux tissés sur les écrans. Il apprit que l'eau, par des baignades prolongées, avait des vertus thérapeutiques inexplicables. Des Infectés témoignaient qu'une cure régulière dans les eaux de la mer permettait d'apaiser les symptômes et les vaines interrogations du... pourquoi ? Oh ! cela ne fonctionnait qu'un moment ! Et pas partout... Sur une carte participative figuraient les meilleurs spots, parmi lesquels étaient pointées les côtes de la mer des Baléares, celles de la mer du Nord, celles de la mer Tyrrhénienne, etc. D'autres eaux, comme celles le long de la Manche ou de la Sicile, étaient en revanche déconseillées. Les autres sources de type lacs, rivières et marécages, etc. avaient des effets plus limités. Les Infectés témoignaient des difficultés qu'ils avaient à se rendre sur les meilleures plages. La *honte* qu'ils éprouvaient à l'idée même de sortir de chez eux n'était rien par rapport au rejet que les Normaux leur infligeaient. Pour ces derniers, les Infectés étaient différents. Ils faisaient peur. Ils étaient vecteurs du *Mal* et dépossédés d'humanité. Les adultes les conspuaient. Les enfants leur jetaient des cailloux. Ce rejet, au début marginal, teinté de moquerie et de dégoût, prenait une ampleur inquiétante à mesure que le *Mal* progressait. La violence acheva de créer le fossé entre Normaux et Infectés.

Les photos d'Infectés publiées sur les réseaux sociaux relevaient d'un cabinet de curiosité. Tous avaient ce quelque chose de ridicule, tous parlaient de *honte* et de réclusion, tous se sentaient victimes de discrimination. La mode était aux « partants », à ceux qui quittaient tout. Ils fuyaient leurs proches, les moqueurs et les violents, ils laissaient leurs biens tels quels, sans rien demander à

personne. Ils s'en allaient à pied. Ces individus écumaient les routes pour rejoindre des communautés naissantes. Ils se voyaient comme les pionniers d'une nouvelle humanité. Certains invitaient les Infectés à les rejoindre, quels que soit leurs origines et leurs symptômes, pour construire un monde loin des violences de la Normalité. Des noms de camps revenaient régulièrement dans les discussions. Il y en avait dans toute l'Europe ! Le plus souvent dans les montagnes, dans les campagnes isolées. Le mouvement se massifiait. Chaque jour il semblait se structurer. Un nouvel ordre semblait naître. On disait, dans certains camps, que les Infectés étaient en toge blanche, qu'ils se baignaient dans des cours d'eau, dans des lacs et des petites rivières. Qu'ils y trouvaient des bonheurs éphémères. Ces communautés alimentaient des débats fantastiques et pour beaucoup, le phantasme d'une nouvelle vie. La curiosité d'Eusebio s'éveilla. De sa curiosité germa une idée qui, en tirant la ficelle, se forgea en conviction. Comment pouvait-il se réinventer s'il restait dans un monde qui le rejetait ? Héloïse la première... elle le tirait vers le passé. La logique ne connaît pas la cruauté. Il lui fallait partir. Sa résolution s'éclaira sous le signe d'une évidence. Les carrières de marbre de Carrare, dans les Alpes apuanes, à environ cinquante kilomètres au nord de Pise, regroupaient certains des camps les plus actifs d'Europe.

Eusebio partit à pied un soir de nouvelle lune, sans regard sur son passé. Il tirait un trait sur l'amour d'une vie qu'il ne voulait plus.

Héloïse trouva son mot le lendemain matin :

« Mon amour, la maladie m'a changé et je dois me reconstruire. Je ne saurais ni t'exprimer ma honte ni te remercier des efforts que tu as fait pour moi. Je m'en vais dans les montagnes. Pardonne-moi.

PS Tes sfoglias me manquent déjà. »

L'incrédulité d'Héloïse ne résista pas longtemps au silence de son foyer. Où était Eusebio ? Qu'avait-elle fait ? À chaque question répondait le silence. Était-il en sécurité ? Allait-il revenir ? Juste un mot manuscrit, cela semblait si peu. Rien. Le silence. Héloïse garda le papier un long moment sur la table. Elle se souvenait à peine avoir été seule. Elle était choquée. Elle ne trouva rien à faire. La léthargie laissa place à la tristesse et la tristesse à la colère. Le post-scriptum la turlupinait : « Tes sfoglias me manquent déjà. » Était-ce une farce ? Un message caché ? Comment avait-il osé terminer ce message comme s'il eut écrit à une cuisinière ? Y avait-il une autre femme ? Héloïse ruminait ces questions. Non, ce n'était pas possible. Ce départ ne lui ressemblait pas. Le silence la replongea dans la tristesse puis dans une nouvelle léthargie. Les jours passaient, mais Eusebio ne revenait pas. Elle mangeait seule des glaces sous la couette, pleura sur ses faiblesses et jalouisa le bonheur des couples égoïstes à deux.

Héloïse déménagea dans un petit réduit, qu'elle louait à sa patronne, au-dessus de la pasticceria. Elle reprit son travail de jour et, pour éloigner son esprit des pleurs, conserva son activité de nuit. Chaque matin, une poignée d'habitues, chacun à sa table, s'empiffrait de sfoglias dans un brouhaha malsain, où la méfiance et l'agressivité prévalaient à l'égard des Infectés. Signore Hardi souhaitait les isoler ! Signore Bougon préférait les parquer... Signore Maladroit était enthousiaste. Il applaudissait convaincu

aux plus virulentes diatribes de ces renfrognés. Ces clients Normaux à la bedaine prononcée conspuaient les « partants ». Ils haïssaient encore plus ceux qui restaient. Le *Mal* était-il un signe de Dieu ? Tous pensèrent que les Infectés payaient pour leurs péchés. On débattait du désordre dont ils étaient la cause : de l'effondrement des commerces, de la disparition de l'État, de la démission du maire, du risque d'anarchie, etc. Il se murmurait que l'armée française, l'une des dernières armées constituées d'Europe, prendrait ses quartiers dans la ville pour éviter le chaos. « Comme au temps de Napoléon ! » s'indignait Signore Hardi.

Héloïse était fragile comme une boule de laine effilochée. Les débats de comptoir glissaient sur elle comme un pet sur une toile cirée. À quels débats pouvait-elle s'accrocher ? Dehors, des files indiennes de « partants » fuyaient vers l'inconnu. Les flots d'Infectés passaient chaque jour plus garnis devant la vitrine de la pasticceria. Eusebio avait-il pris ce chemin ? Pouvait-on inverser ces flots ? À la vérité, Héloïse était encore folle amoureuse. Elle se convainquit qu'Eusebio reviendrait. Elle lui pardonnerait... certainement... après quelques jours. Héloïse était tellement amoureuse qu'en signe de fidélité morale, elle n'osa plus regarder aucun homme dans les yeux ! Elle érigea son attitude en règle d'estime : désormais, seul un homme qu'elle jugerait exceptionnel mériterait son regard. Elle évita donc celui de ses clients.

Ce matin était un matin comme les autres quand un homme à capuche entra dans la pasticceria. Il s'installa au zinc, commanda un ristretto et un sfoglia qu'il qualifia de « dernière fantaisie sucrée avant le départ ». Quel type d'homme porte des capuches ? Il était inconnu du quartier. Son accoutrement jeta la suspicion. Les Signori se turent pour évaluer l'individu. Silence. L'homme se pencha

sur le zinc puis, sous les yeux médusés de l'assistance, aspira son café par le biais d'une petite trompe, pas plus grande que celle d'un tapis. Le bruit eût été le même que s'il eût utilisé une paille ! Les Signori se levèrent. Les réactions fusèrent : « Dehors l'Infectés ! Dehors ! On ne veut pas de toi ici ! » tempêtèrent les bedaines. Signore Hardi lui jeta des tasses ! Signore Bougon des petites assiettes. À grand fracas, l'individu paniqua et n'eut d'autre choix que de détalier. Les Signori se levèrent comme pour mieux apprécier leur fait d'armes. Ils se tapèrent dans le dos, Signore Maladroit applaudit, tous se congratulèrent d'avoir courageusement affronté l'ennemi. Héloïse voulut ramasser la casse quand elle s'aperçut que l'individu avait oublié son sfoglia. Elle prit une caisse d'invendus et profita du tumulte pour rattraper dehors l'individu. Celui-ci avait réintégré un cortège d'Infectés. « Signore ! cria Héloïse. Prenez cette pleine caisse de sfoglia. Vous aurez sûrement faim sur la route ! » Des gouttelettes de cafés perlaient sur la trompe de l'individu.

— Si vous voyez mon compagnon Eusebio, dit-elle, pouvez-vous lui dire que je l'aime ? Pouvez-vous lui donner au moins un... non trois sfoglias ? Dites-lui que s'il revient, je lui en cuisinerais tous les jours. Avec plein de cœurs !

— On est nombreux... enfin... à quoi il ressemble votre Eusebio ?

— C'est le plus bel homme du monde. Vous ne pourrez pas vous tromper... enfin... si je peux me permettre.

— Je vous le promets.

Et l'inconnu emporta les espoirs d'Héloïse dans une caisse de sfoglias.

Le Gouvernement municipal de Pise s'était effondré. Une anarchie de quartiers se structurait et certaines rues furent déclarées interdites aux Infectés. L'armée française prit position à Pise comme dans toutes les villes d'Europe où l'État central s'était effondré. Les généraux français présentèrent leurs troupes comme une « *force pacifiste de non-ingérence* ». Pour rassurer la population, désorientée, Ils avançaient que leur mission était d'assurer « *la sécurité de tous* » ; que leur présence serait « *temporaire* » afin d'éviter un chaos européen. Dans les faits, à Pise, personne ne savait ce qu'ils faisaient là.

Une pleine lune éclairait le ciel. Héloïse souffrait. Elle éprouva, comme à cette période de chaque mois, un ardent désir de regarder n'importe quel homme. Elle se retint. Puis le désir disparu. À son esprit, Eusebio réapparut. Héloïse occupait sa solitude par de longues promenades le long de l'Arno. La vieille péniche d'une non moins vieille bohémienne était accostée sur le rivage. Elle était là. Elle le savait. Elle n'y avait pas prêté plus attention qu'aux choses que l'on a régulièrement sous le nez. On accédait à la péniche par des fourrés où fleuretaient des libellules. Cette fois, Héloïse jeta un œil sur les grandes herbes. Elle les écarta. La péniche avait fière allure ! Elle était tout en bois ! D'un aspect légèrement vieillot, elle était colorée d'un rose pimpant et d'un vert déteint. Des boules de vert marine scintillaient sur le mât. Le bois craquait. Des centaines de bibelots, pattes de lapins perlimpinpins, jouaient des coudes entre les mousses et les pousses de plantes exotiques. Cette péniche inspirait le mystère, l'aventure. Héloïse s'approcha. Elle entendit : « Voulez-vous, jeune fille, que je vous dise la bonne aventure ? » C'était une voix de mystère. Une voix capable de lier le réel à l'ailleurs et à l'au-delà. Héloïse se demanda si cette bohémienne pouvait lui dire quand

Eusebio reviendra. Elle n'avait rien à perdre. La vieille femme était petite, mate et toute ridée. Elle portait un fichu et n'avait plus beaucoup de dents. Elle invita Héloïse d'un geste à une petite table ronde qui se trouvait sur la berge, juste devant le ponton. Héloïse s'excusa :

— J'ai les mains pleines de farine, elles sont...

— Ooooh ! Mais qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ? La bohémienne plissa les yeux. Mais dites-moi jeune fille où est votre ligne d'amour ?

— Oh ! Cette ligne, comme mon amour, elle a disparu, Madame... disparu !

— C'est chose curieuse. Vraiment curieuse ! Il nous faudra surveiller ça. Par cette absence, cette paume lisse, je vois... je vois que votre vie se brouille dans les eaux ! Est-ce la mer ? Est-ce vos pleurs ? Non... Je vois du mou. Je vois la nuit. Votre homme sera-t-il ici ? Je ne peux le dire... Il nous faudra surveiller ça. Oui... Il nous faudra surveiller ça.

Héloïse passa chaque semaine consulter la bohémienne qui ne voyait que quelques détails d'un avenir incongru où il était question de mou, d'odeurs et de pâtisserie. Mais sa ligne d'amour ne revenait pas. Pas plus qu'Eusebio. La vie d'Héloïse s'écoulait sans qu'elle ne regarde aucun homme, accrochée à l'espoir d'un amour qui ne revenait pas.

La nuit était avancée. Héloïse terminait sa quatrième caisse de sfoglias quand un individu tapota discrètement à la porte de la pasticceria. À cette heure... Héloïse entrouvrit la porte. Son humeur passa de la crainte à la joie. « Oh l'homme à la trompe ! » s'exclamât-elle. Quel émoi ! Quelle surprise ! Avait-il retrouvé Eusebio ? L'excitation de l'homme se lisait aussi sur sa trompe. Ses yeux brillaient :

— Jeune fille, j'ai retrouvé Eusebio ! Nous... il a besoin de plus de sfoglias ! Il faut lui en donner plus ! Vite !

— Eusebio est vivant ! Vous l'avez retrouvé ! Oh, mais pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? Va-t-il revenir ?

— Assurément ! Il m'a garanti qu'il reviendrait bientôt... quand il aura terminé les... travaux qui l'occupent là-bas. Il lutte contre le *Mal*, vous savez. Donnez-moi des sfoglias et il vous reviendra. Il m'en faut plus. Dix caisses au moins.

— Dix caisses, mais... c'est énorme !

Ils convinrent que l'individu à la trompe passerait chercher les caisses au milieu de la prochaine nuit. Dix caisses ! Héloïse s'exécuta avec l'énergie de l'espoir. Elle haussa la cadence et confectionna plus de sfoglias qu'elle n'en avait jamais produit ! Elle prit même le soin de dessiner des cœurs en chocolat sur chaque unité ! L'homme à la trompe revint, comme prévu, le lendemain. Héloïse lui donna toute sa livraison, comme convenu, dans l'espoir que cette quantité ferait revenir Eusebio. Las, les jours passaient et aucune nouvelle ne lui parvint.

Héloïse retourna chez la bohémienne. Elle se demandait si les sfoglias avaient été livrés, si Eusebio les trouvait à son goût. « Peut-être », répondait la bohémienne... qui plissait des yeux et scrutait la paume d'Héloïse, toujours vierge de ligne d'amour. « Du mou... beaucoup trop de mou » gommelaient-elle.

Les conflits entre Normaux et Infectés s'envenimaient. La Marina de Pise, située au bord de la mer Tyrrhénienne, à dix kilomètres du centre-ville, était le théâtre de violents affrontements. Les Normaux empêchaient les Infectés de rejoindre la mer. « Allez-vous en suppôts de Satan !

Vous êtes immondes! » hurlaient les uns. « Dehors les démons! Sus aux Infectés » criaient les autres. Les Normaux défendaient la côte. Des Infectés dans *leur* mer! Jamais! La pollution était déjà de trop. Ils étaient armés de fourches, ils lançaient des pierres et chassaient les Infectés comme leurs ancêtres chassaient les sorcières. Ces guérillas déchiraient les familles. Il n'était pas rare de voir un fils Normal traiter son père Infecté de zombie. Au jeu des barricades, la défense primait sur l'attaque. La plupart des Infectés, dont les initiatives étaient isolées, mal organisées, abdiquaient. Ils étaient cernés, ciblés et balayés. Peu à peu, tous remballaient leur intention de rejoindre la mer. Ils rebroussaient chemin et s'éparpillaient vers les montagnes. L'armée française, fidèle à son principe de non-ingérence, se contentait d'observer et de démonter la nuit les barricades dressées le jour. On racontait que les Infectés renfloués se regroupaient dans les Alpes apuanes. La rumeur disait qu'une organisation maléfique avec des vampires volants y était née. « Bon débarras! » hurlaient les uns. « Qu'ils brûlent en enfer! » criaient les autres.

La tension monta d'un cran dans le centre de Pise. Des milices Normales arpentaient les rues. Elles chassaient les Infectés de la ville manu militari. Certaines milices n'hésitaient pas à visiter les logements à la recherche d'Infectés. L'homme à la trompe revint à la pasticceria une autre nuit, plus prudent. Il cachait sa trompe derrière un bout de tissu où un nez était dessiné.

— Eusebio réclame beaucoup... beaucoup plus! dit-il à Héloïse.

— Mais je suis au maximum! Où est Eusebio? Va-t-il revenir?

— Eusebio va revenir très vite. Il m'a chargé de vous dire que vous êtes son amour éternel. Et que vous lui manquez terriblement.

— Ohhh je le savais, je le sa...!

— ... Il m'a aussi chargé de ramener chaque nuit trente caisses de sfoglias.

— Trente caisses! Mais pourquoi autant?

— Eusebio apprécie vos sfoglias autant qu'il vous aime. Vous lui manquez. Il place beaucoup d'espoir en vous. Plus vous en produirez, plus il vous aimera. À partir de demain, je passerai à l'aube de chaque matin avec deux porteurs pour récupérer la marchandise. Telles sont les conditions de son retour.

Il partit sans autre commentaire. Dans les faits, cette commande était un ordre.

Héloïse travailla comme une forcenée. Chaque minute de ses nuits comptait! Pour trente caisses, il fallait produire et produire encore. Toutes les nuits! Ainsi s'embourbait la vie d'Héloïse. Elle n'avait plus un instant de repos. Les habitués de la pasticceria notèrent les traits tirés de la jeune fille. Son humeur était revêche, elle oubliait la commande de quelques cafés. Que diable faisait-elle de ses nuits? se demandèrent les renfrognés. De la sorcellerie? De son côté, la patronne constata que les stocks de sucre s'effondraient, que le chocolat disparaissait, que les pots de crèmes s'étaient envolés et que la réserve à pommes était presque vide. Si Héloïse travaillait autant la nuit, où était la production? À quels clients la vendait-elle?

— Il me semble que vous travaillez trop, jeune fille! dit la patronne. Où sont ces sfoglias que vous pétrissez toute la nuit? À qui les vendez-vous? Où est l'argent?

— C'est mon appétit Madame! répondit Héloïse terrorisée. Depuis que mon amour est parti, voyez-vous, je me réfugie dans la nourriture. La gourmandise est un péché... et je pêche!

La pauvrete tremblait. Elle était frêle, fatiguée, son mensonge ne tenait guère. Héloïse céda la vérité devant l'insistance et la feinte bienveillance de sa patronne : elle avoua qu'elle fabriquait des sfoglias pour faire revenir son amoureux. Héloïse raconta toute l'histoire : l'homme à la trompe, les commandes inconsidérées, la cadence, la fatigue, etc. La patronne eût fusillé Héloïse sur place si le pragmatisme sicilien ne prit le dessus. La jeune femme était certes naïve, mais excellente pâtissière. Pour produire autant de sfoglias, se dit-elle, il devait y avoir un marché. Un juteux marché ! La patronne décida d'épauler sa poule aux œufs d'or.

— Bien... trente caisses par nuit tu me dis hein ? demanda-t-elle.

— Oui, Madame.

— Parfait ! Nous allons faire revenir ton amoureux, ma jolie ! Dès cette nuit, j'embauche deux commis pour t'aider à confectionner les sfoglias. En retour, tu me laisses négocier avec ton... contact... celui qui porte un slip sur le nez.

L'argent n'a pas d'odeur. La patronne faisait peu de cas des Infectés. Si l'homme à trompe pouvait payer alors il serait comblé. Sinon, il n'aura rien.

La patronne rencontra l'homme à la trompe à l'aube du jour d'après. Les choses furent entendues comme elle le souhaitait. La patronne embaucha deux commis et instaura un système de production tayloriste. À six mains, ils produisaient plus d'une centaine de caisses de sfoglias chaque nuit. Des transporteurs Infectés acheminaient les caisses, prudents comme des clandestins, du centre de Pise aux carrières de marbre de Carrare. La patronne fit du profit et Héloïse reçut le salaire de l'espoir. Les pleines lunes succédaient aux nouvelles sans qu'elle ne regarde aucun

homme. Elle cuisinait dans le doute. Eusebio ne revenait pas. Sa paume restait lisse. Qui viendra la délivrer ?

Brèves de juin, Mal An 1

Dans les casernes de Gdansk, la vodka tourne de bouche en main. Quelques miliciens lisent des journaux fripés. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« La Pologne s'effondre ! Varsovie, Lodz, Cracovie et toutes les zones côtières sont le théâtre d'affrontements entre Normaux et Infectés. L'État a disparu, débordé par les crises internes. Même l'Église est impuissante ! D'aucuns parlent de schisme de l'humanité. Le Président de la République française souhaite rassurer nos compatriotes quant aux possibilités de son armée de maintenir l'ordre et de paix sur notre territoire : « *La France s'invite en Pologne, comme dans tous les pays d'Europe, en puissance amie, fidèle à des principes de non-ingérence, afin d'éviter que ne s'installe l'anarchie et le chaos. La France n'est pas et ne sera jamais une puissance coloniale* ». Il glisse plus tard à notre correspondant qu'il fera tout pour que « *les Polonais puissent continuer à boire de la vodka, comme ils l'ont toujours fait* ». Les clichés ne résistent pas à la crise. Les nationalistes polonais crient au scandale ! Le Président français, très critiqué dans son pays, affirme assumer ses responsabilités vis-à-vis de l'Europe.

Son armée et son administration lui sont encore fidèles. Pour combien de temps ? »

Extrait de la *Gazeta Wyborcza*, 02 juin Mal An 1

Revue de touits

Dans le port de Gdansk, y'a des centaines d'Infectés (des Varsoviens ?) qui se baignent depuis des heures. Ils pataugent béats entre les bateaux... Sus aux rebuts de Dieux ! Faut les virer c'est dégueulasse !

#gdansk #merbaltique #dehorslesvarsoviens
@Ilovegdansk

Fier de rejoindre la milice armée des Normaux de Cracovie Rembertów. L'armée française ne sert à rien. Les Infectés sont parmi nous. Défendons-nous contre ces vermines ! Nettoyons nos quartiers !

#cracovie #milice #auxarmes #baninfected
@PiotrJakowski

Tous les Normaux doivent construire des barricades ! Armée française complice ! Envahisseurs ! Tous dans les milices ! Arrêtons les Infectés. Infectés = zombis.

#barricades #milice #auxarmes #baninfected
@MichalNowakMilitary

Harcèlement, discrimination... elle ne protège de rien l'armée française ! Moi je rejoins les « partants ». Je me casse dans un camp ! Normaux allez tous crever !

#halteauracime #jesuispartant #infected #jerejoinsuncamp
@JanGotsky

Vos papilles méritent le meilleur ? À la crème, aux
pommes et au chocolat... miam ! Découvrez
GanaBat ©DeluxSfoglias, la finesse du gras !
#nouveaute #patisserie #deluxsfoglia #miam
#ganabatcompany
@_67NinaWójcik

--Compte désactivé--
@AnemonePolpo

Voyage en terre inconnue

Août, Mal An 1

Paris m... Encore Paris! Chaque fois, j'espère me réveiller en reportage, caméra au poing. Mais non... je me réveille et il n'y a rien.

Paul Willard était seul, chez lui, dans un appartement parisien humide et rance. Depuis un an, son quotidien s'articulait autour de pâtes, d'œufs et de PQ. Certes, il avait lu que le confinement ne servait à rien! Mais qui croire dans ce foutu monde? Paul Willard attendait que le *Mal* passe. Les mois passaient. Rien ne se passait. Et les pâtes commençaient à manquer. Paul était sale, mal rasé. Il était anxieux. Pour ne plus penser à la décrépitude de son état qu'il n'osait plus juger, Paul buvait des lampées de whisky. Il buvait tous les jours! Seul. Par habitude. Cela avait commencé un soir. Puis tous les soirs. Un jour, il déborda sur l'après-midi. Un autre, le matin. Mais Paul n'oubliait ni son état ni son déni. L'alcool était devenu une addiction qu'il n'osait assumer. Paul Willard observait la situation mondiale se dégrader depuis sa fenêtre. Il avait suivi la psychose de l'An 0; les conflits de l'An 1. Paul suivait la fuite des Infectés et l'inexorable déclin de sa santé. Quelles

seraient les prochaines étapes ? se demandait-il. La guerre ? La maladie ? De sa fenêtre, il voyait les colonnes d'Infectés qui fuyaient vers les portes de la capitale. Elles étaient toujours plus fournies. Ces individus aux pas lourds, aux figures honteuses, fuyaient contraints et dépités vers des contrées où peu de Normaux osaient s'aventurer.

On racontait que les Infectés se rassemblaient dans des camps. Il paraît qu'il y en avait des milliers dans toute l'Europe. À quoi ressemblaient-ils ? Ricky Olsen avait tenté d'infiltrer l'un des plus actifs en Italie, mais diable ! comme d'autres reporters avant lui, il avait disparu. Ricky Olsen était un jeune daim, un type prétentieux, opportuniste et imbuvable. Pouvait-on lui souhaiter du mal pour autant ? Et combien de reporters Normaux restait-il sur cette terre ? Dans la profession, Paul était le dernier des Mohicans. Un vieux de la vieille. Il caressa du doigt la couche de poussière, épaisse, qui recouvrait ses distinctions journalistiques : Prix Tintin d'Or 20., Trophée Ella Maillart, Prix Pulbizer de l'Interview Fatale, BFN Awards de la Bravoure, etc. C'était il y a dizaine d'année. À l'époque, le quotidien de Paul Willard s'articulait autour d'écran solaire, de lotion antimoustiques et de courage. Paul était de la vieille école, celle des hommes d'instinct, forgés à la bite et au couteau. Paul avait rencontré quantité de méchants : des parrains ; des chefs de guerre ; des brutes sanguinaires. Il se déplaçait. Il les interviewait. Il avait brossé le portrait de plus innommables monstres jusque dans les détails les plus intimes de leurs vies. Il avait réussi à connaître les secrets de leurs affaires, leurs appétences sexuelles, leurs faiblesses, etc. Il savait disséquer l'âme des hommes avec le talent d'un chirurgien. Il gagnait leur confiance. Il savait se faire accepter. C'était son métier. C'était son talent. Ses sujets d'étude étaient palpables. Les méchants étaient de chair et cette palpabilité, curieusement, le rassurait. Tous

ces hommes, ces scélérats, avaient quelque part une once de sensibilité. Paul savait la trouver. Ils lui inspiraient parfois de l'admiration. Souvent, il avait flirté entre son rôle de journaliste et celui, bien officieux, de conseiller. Il avait aidé Maina Njenga, chef du gang Mungiki, à peaufiner son image de truand des bidonvilles de Nairobi. Il avait été vu en moto avec les leaders de la Ndrangheta ; en bateau cargo avec les agents de la Solntsevskaya Bratva ; en avion avec les parrains du Mongrel Mob.

Cette époque était révolue. Le *Mal*, pour le plus grand malheur de Paul, n'était pas incarné. Le *Mal* était le nouveau méchant. Plus personne ne s'intéressait aux grands noms de la pègre. Le *Mal* avait tout avalé. Il avait divisé les structures, ruiné les plus grandes organisations criminelles de la planète. Le *Mal* était sans corps, sans cœur et sans voix. Ces absences, ce manque d'incarnation brisaient le courage de Paul. Et les fondements de son métier. Comment se réinventer ? Cette situation le rendait bourru, triste. Paul se sentait seul. Il ne savait plus comment se rendre utile.

Paul reçut un colis.

Qui pouvait lui écrire ? La boîte était joliment enveloppée d'un papier rose fuchsia, les plis étaient bien droits, le nom et l'adresse de Paul figuraient en manuscrit à l'encre noire. L'emballage sentait bon. Était-ce un parfum ? La GanaBat ©PostDeliveryService faisait bien les choses. L'entreprise qui se targuait de livrer « *en temps, en heure et en forme !* » avait profité de l'effondrement de la Poste nationale pour occuper une place monopolistique sur le marché national de la livraison à domicile.

Paul ouvrit le colis. Il contenait trois sfoglias et une lettre.

« Mon cher ami,

Nous ne nous connaissons pas, mais je vous aime déjà. Je ne comprends pas pourquoi un homme de votre finesse, à la plume aussi talentueuse pour décrire les grands de ce monde, se mure dans le silence. Le monde change mon ami! Votre présence est requise à mes côtés. J'ai une offre à vous faire.

Un train de nuit pour l'Italie part ce jour à 16h12, gare de Lyon. Je vous donne rendez-vous demain matin, à la Chiesa del Crodifisso, via Frantiscritti à Miseglia, près de Massa en Italie. Un bus au départ de la gare de Pise pourra vous y déposer à 7h12. Un guide vous attendra. Il vous mènera aux carrières de marbre de Carrare, dans les Alpes apuanes. Vous serez mon invité. Vous découvrirez nos camps. Vous apprendrez aussi que nos réseaux sont puissants. C'est donc en toute amitié que je vous recommande d'accepter.

Votre dévoué,

Grand Gana

P.-S. J'espère que ces sfoglias donneront du goût à votre voyage. Nos GanaBat ©DeluxSfoglias sont le nouveau fleuron de la pâtisserie haut de gamme. Vous aurez tout le loisir d'en consommer à nos côtés. »

Qu'est-ce à dire ? Qui était ce Grand Gana ? Peu importe. Le Pape aurait pu lui écrire en personne que Paul ne fleurait qu'une seule chose : le voyage, le lointain... Paul n'avait pas oublié. Malgré l'odeur de renfermé, c'est le parfum d'aventure qui chatouillait ses narines. La curiosité était un levier plus fort que l'injonction qui lui était faite, la menace voilée ne lui fit pas peur. Cette lettre était un signe. Peut-être celui qu'il attendait pour sortir de sa torpeur ? Paul hésita pour la forme, mais son instinct de reporter ne pouvait résister à cet appel. Grand Gana ? Quel nom

étrange... Que lui voulait-il? Les rumeurs sur les camps d'Infectés étaient assez vagues pour réveiller son esprit d'aventure, encroûté par le confinement. Pis ce Grand Gana était un homme! Il était palpable... pas comme ce... *Mal!* Peut-être pourrait-il en faire un portrait? 15h02. Il fallait se décider. Paul expédia la vaisselle, classa quelques affaires comme pour ranger sa vie. Sa propre odeur, mûrie sous une pile de vêtements humides, commençait à l'indisposer. Il empaqueta quelques effets moisies en un tour de bras, remplit sa fiole de whisky et claqua la porte sans réfléchir. Il avait oublié de prendre une douche. Il avait laissé les clés à l'intérieur. Trop tard. Paul avait l'impression de se jeter dans le vide. Ses premiers pas sur les pavés parisiens furent hésitants, comme s'il avait peur d'être suivi, comme un sauvage de retour à la civilisation. Peu de gens sortaient. La gare de Lyon était déserte. Il embarqua à bord de l'Italian Night Express, train de nuit, quasi vide et interdit aux Infectés, pour un voyage qui l'emmena le long du Rhône, de la Côte d'Azur et de la Ligurie.

Des vignes, des champs et des lacs! Par sa vitre, Paul admirait la nature comme un gamin trop longtemps privé de chocolat. Comment avait-il pu s'en passer? Le soleil se couchait, dardait des rayons roses sur les champs de blé. Chaque paysage qui défilait était un appel à la liberté. Paul voulait se jeter dans la verdure, nager dans les rivières, il voulait rire et... partager! Avec qui partager? Personne. Son wagon était vide. À cette époque, les Normaux ne bougeaient guère et les Infectés, privés de transports publics, ne se déplaçaient qu'à pied. Paul en repéra quelques-uns, en petites grappes au milieu des champs ou en file indienne le long des routes. Ces

Infectés, tête basse, vissés à la *honte* d'être ce qu'ils sont, marchaient vers l'inconnu. L'inconnu des camps sans doute ? Le train passa par Lyon puis par Valence et Avignon : les effluves méditerranéens lui chatouillèrent les narines. Chose étrange : des teintes bleues illuminaient des bosquets deci delà. Le train traversa Marseille puis Nice et Vintimille : des petites fleurs blanches recouvraient les plages de la Côte d'Azur. Certaines en étaient presque remplies. Se peut-il que des pâquerettes poussent sur les plages ? Le soleil tomba. La banquette de nuit était dure. Les sfoglias étaient bons. Le train fusa le long de Gênes, de La Spezia et arriva à Pise. Le voyage fut long, la nuit fut courte. Aux aurores, Paul débarqua et prit le bus convenu, quinze heures après avoir quitté Paris. La ville était vide. Il sentait les embruns. Le véhicule longea d'abord les côtes, puis s'enfonça dans les montagnes. Les Alpes apuanes ! Enfin ! Paul avait la bouche pâteuse et l'excitation fébrile. Le chauffeur l'arrêta au point convenu : « Vous ... vous voulez vous arrêter ici c'est sûr ? lui demanda-t-il. Les Infectés, les vampires... c'est... c'est une zone de malédiction ici ! » Paul n'en avait cure ! Il descendit comme un gaillard à Miseglia, Chiese del Codifisso.

La Chiese del Codifisso, charmante église romane abandonnée, était à l'écart du centre bourg. Une rivière longea une petite route sinueuse qui bordait l'édifice. Cette route était dans l'ombre d'une profonde vallée. Il y faisait frais. La nature s'éveillait. 7h11. Paul observa. De chaque côté de la rivière tombait une dense forêt. Des pâquerettes, les mêmes fleurs que celles qu'il avait vues la veille, sur les plages de la Côte d'Azur, semblaient sortir en petites grappes des flancs de colline. Certaines d'entre elles, Paul en était sûr, se dirigeaient à une allure de limace vers la rivière... sans doute pour en rejoindre d'autres qui flottaient déjà dans les courants ? Rejoignaient-elles

aussi la mer? 7h12. Hormis quelques gazouillis, tout était silencieux. Paul se pencha pour voir s'il hallucinait, si les pâquerettes avaient des petites pattes, quand un bruissement de feuilles surgit du coteau droit! Un petit garçon rouquin à toge blanche, qui devait avoir cinq ou six ans, sortit la tête des buissons. Il bondit sur le talus et sautilla vers Paul, avec un grand sourire.

— Parfait! Pile à l'heure! dit-il. Ne perdons pas de temps, nous avons de la route.

— Mais... j'attends un guide! Un vrai. T'es qui bonhomme? C'est toi tout seul qui va nous guider dans ces montagnes? Où est ta maman?

— Ce matin, maman est trop âgée pour se déplacer. Je m'appelle Arthur Petit Diable, mais plus tard, vous m'appellerez Arthur Le Sage. Ici nous changeons de noms pour apprivoiser notre *honte*. Et vous, votre nouveau nom est Paul le Reporter. Venez avec moi! À l'heure des fleurs de lune, vous le rencontrez.

— Les fleurs de lune?

— Ces fleurs s'ouvrent à la tombée du jour.

Paul était plus habitué aux guides patibulaires qui conduisaient des 4x4 en kalachs dans des villages dévastés. « À Dieu va, et vive les fleurs! » se dit-il. Il emboîta le pas de son guide qui se faufilait comme une anguille dans l'épaisse forêt. Après une heure de marche, Paul commença à avoir trop chaud. Ce mois d'août était caniculaire. Et le sentier forestier grimpait sans perspectives. Paul avait les jambes toutes ankylosées par le voyage et par le manque d'exercice. Il avait du mal à suivre le jeune garçon.

— Mais... attends-moi là... on va loin comme ça? demanda-t-il.

— Sa Seigneurie Grand Gana m'a confié l'honneur de vous escorter jusqu'à lui. Vous êtes donc important. Nous

devons arriver dans les carrières de Carrare avant la nuit.

— Ah Grand Gana, parlons-en... il est comment ce Grand Gana ?

— Oh ! Sa Seigneurie est quelqu'un de merveilleux ! Je n'ai jamais eu la chance de lui parler, mais... il vit là-haut, dans la carrière de marbre, pas très loin, dans une grande cavité. Grand Gana on... on ne lui parle pas en fait, on l'écoute ! Cet homme vous ouvre l'esprit. C'est un poète, un guerrier, au sens noble du terme... C'est lui qui nous guide vers les *Jours meilleurs* ! On raconte qu'il est riche et c'est vrai... il aide les gens comme nous, il nous nourrit, il nous donne des occupations. Il est partout et il sait tout. Tout le monde le respecte ici !

Paul s'étonna. Comment ce gamin pouvait-il être aussi élogieux ? « Au sens noble du terme... », jamais il n'avait entendu un enfant parler comme ça ! Paul trottina tant bien que mal derrière son guide, qui semblait accélérer. Étrange gamin... Arthur prenait de l'avance, prolongeait son monologue dithyrambique à l'adresse de Grand Gana, comme s'il psalmodiait des psaumes. Paul et Arthur grimpèrent toute la matinée. Paul se taisait, pour garder des forces. Ils sortirent enfin de la forêt, les frondaisons s'éclaircirent et le soleil perça. Le garçon s'arrêta boire dans un cours d'eau, au sommet d'une première colline. Paul transpirait. Il sortit sa fiole de whisky, mais cracha d'étonnement sa deuxième gorgée quand il observa le garçon. Arthur semblait avoir... grandi ! Ses dents de lait avaient disparu et des traits d'adolescent dessinaient les nouveaux contours de son visage.

— Dis donc tu as grandi depuis ce matin ? dit-il. Tu as du poil au menton !

— Mais euh... ce n'est pas du poil c'est du duvet ! Et je ne suis pas si jeune que ça, j'ai trente-six ans en vrai ! Enfin... avant. *Veretis Dies* qu'ils appellent ça. C'est le

nom de ma Singularité. Tout à l'heure c'était le matin et j'étais un minot. À cette heure les passiflores s'ouvrent, je dois avoir entre douze ou treize ans. Je sais c'est bizarre mais... à partir de maintenant, je vais avoir mes premiers boutons, ma voix va changer, et plus le temps passera plus je grandirai. C'est comme ça ! Ce soir je serai vieux, alors je m'endormirai, comme d'habitude, perclus de rhumatismes... c'est douloureux, mais rapidement je dors bien ! Et puis j'oublie tout. Et puis demain matin, comme chaque matin, je me réveillerai avec le corps d'un nouveau-né. Maman sera là comme chaque soir et comme chaque matin. Ma pauvre petite maman !

— Elle est où ta mère ? demanda Paul, incrédule.

— Au camp. Maman a la même chose que moi, mais en sens inverse. *Rejuvenate Dies* qu'ils appellent ça. Je ne sais pas comment on a attrapé ça... ni pourquoi. C'était à Milan, là où on habitait. En milieu de journée avec maman, on a le même âge, ça fait bizarre.

Arthur dévisagea Paul à son tour : « Je n'ai plus vu de Normaux aussi bien traité depuis des mois, dit-il. En ce moment, on n'en a qu'un qu'on garde prisonnier au camp. Mais vous... vous devez vraiment être important ! On doit avancer vite, car tout à l'heure, je n'aurai plus assez de forces. » Ils reprirent la route. Paul galopa tant bien que mal derrière son guide, déjà plus musculeux que le matin, sur la crête d'un fabuleux mont Chauve. Le garçon imprimait rythme soutenu quand, quelques minutes plus tard, il s'arrêta d'un coup, comme sur un coup de tête, sur une pierre taillée à l'ombre d'un épineux. Il posa son visage entre ses mains et sanglota. Paul demanda s'ils s'étaient perdus. Arthur fit non de la tête. Puis, il signifia d'un revers de main qu'il voulait qu'on le laisse tranquille. Arthur gardait la tête basse. Un filet de morve tomba sur son fin duvet. Son visage était criblé d'acnés ! Le bruit

des sanglots d'Arthur passait des graves aux aigus. Pauvre gamin, pensa Paul. Lui fallait-il une rasade de whisky ? Il se ravisa et décida de prendre deux gorgées pour deux. L'attitude était plus responsable. Il tendit un mouchoir au jeune homme qu'Arthur refusa tout net : « Non... je me débrouille très bien tout seul ! » Il renifla. « J'en ai marre de cette nature, reprit-il dans un délire. Marre des ordres que je ne comprends pas ! Marre d'être...là ! Vous... vous qui êtes libre... vous m'avez l'air honnête, hein ? Vous venez de la ville ? Comme moi ? Et si on fuguait ? Hein ? Parce que... vous voyez ces pierres ? Eh bien ce sont les restes d'une église que les Singuliers ont voulu construire en arrivant dans la région. Je dis tenté hein parce que Grand Gana, quand il est arrivé, il a dit qu'il n'en voulait pas... alors ils l'ont détruite, cette église. Voilà ce que c'est que ces montagnes ! Y'a plus rien... c'est un... un pouvoir autoritaire. Y'a moins de liberté que dans les villes, même si... même s'il fait ça pour notre bonheur c'est évident ! Non, il est... il est généreux avec nous, on ne peut pas dire le contraire. C'est une chance d'avoir Sa Seigneurie avec nous. » Arthur rougit. Il sécha ses larmes et se redressa d'un bond : « Je vous prie de m'excuser, Monsieur Paul le Reporter, dit-il. Le mouron rouge se ferme et pèse sur mes humeurs. Chaque jour à cette heure, je fais... des manies. Les hormones qu'ils appellent ça. Ça ne va pas durer. Hâtons-nous. Bientôt nous rencontrerons d'autres Singuliers. »

Une montagne se dressait devant eux. Arthur reprit la route et mena Paul vers des altitudes où la hausse des températures devint contre-intuitive. La marche fut rude. Plus ils gagnaient en altitude, plus l'air s'humidifiait. En peu de temps, l'air devint quasi tropical. Paul fit part de son étonnement. Le jeune homme prévint : « C'est une fantaisie ! Là-haut, la montagne transpire... À partir d'ici,

certaines touffes d'herbes sont bleues. Elles sont agréables à macher. C'est comme les baignades... quand j'en prends, je vieillis moins vite haha! » Puis il s'émerveilla de cette nature qu'il conspuait quelques heures plus tôt : « Regardez les jolis arbres! Ils suintent! Encore quelques hectomètres avant le sommet. Ce sont les plus difficiles. Courage, Monsieur le Reporter! » Une épaisse boue bleuâtre s'agglutinait aux chaussures des marcheurs. Leurs démarches étaient plus lentes, leurs enjambées plus longues. Ils gravirent quoi... deux milles mètres? Paul et Arthur arrivèrent au sommet et contemplèrent leur nouvelle perspective. Devant eux était creusée une large vallée avec une forêt parsemée de grandes carrières blanches, les carrières de marbre de Carrare. Derrière eux, au-delà du chemin qu'ils avaient emprunté, le soleil se reflétait sur la mer Tyrrhénienne. De la fumée sortait des carrières. Après un an passé à Paris, la vue bouchée par les murs de son appartement, cette perspective offrait à Paul une bouffée d'air qui lui rappela le bonheur de ses jeunes années. Il célébra cette libération oculaire par une nouvelle rasade de whisky. Arthur refusa la gorgée proposée et reprit : « Il fait chaud. C'est normal. On va maintenant descendre par ce chemin et passer par la forêt de Ginkgo biloba. En bas, il y a une rivière. On aime bien s'y baigner, il y fait plus frais! Après la forêt, derrière cette montagne à gauche, se trouve la vieille carrière Henraux. Nous sommes nombreux là-bas. C'est le camp principal de la vallée. »

Arthur reprit le chemin quand un petit homme gris au chapeau melon et à l'imperméable trop grand arriva par la vallée. Il salua le jeune homme tout essoufflé :

— Bonjour mon garçon! dit-il. Tu as bien grandi aujourd'hui. Il doit être midi passé, non?

— Bonjour Monsieur l'Agent Négociateur. Je n'ai pas l'heure, Monsieur l'Agent Négociateur. Monsieur l'Agent

Négociateur, permettez-moi de vous présenter Monsieur Paul le Reporter. Monsieur Paul le Reporter est un Normal comme vous. Il a été appelé par Grand Gana lui-même.

— Un Normal ici tient! Bah! Nous devons être les deux seuls Normaux libres de nos mouvements dans ces montagnes! Je suis l'Agent B714 de la Brigade de Négociation Physique au service des Rencontres Rapprochées du ministère de l'Intérieur (BNP-RR-MI). Je travaille pour l'administration française. Mission top secrète. Nous négocions directement avec Grand Gana, au nom du Président de la République. Enfin... c'est moi qui négocie pour lui quoi. Que vous veut-il l'animal?

— Justement, je ne sais pas, répondit Paul. Il m'a demandé de venir alors... peut-être pourrais-je faire une interview.

— Vous allez le rencontrer pour la première fois? Oh! Vous ne savez pas à qui vous avez à faire! Je peux vous dire qu'il tape sur le système du Président! Quoi que cet escogriffe vous veuille, il ne vous lâchera pas! Ce type est une sorte de mafieux mégalomane qui ne parle que de *honte* et de *Jours meilleurs*. Il veut négocier des villes pour les Infectés en bord de mer, c'est dingue! Il est retors, mieux vaut l'avoir dans sa poche. Tenez... si vous voulez être bien vu, ramenez-lui des insectes.

L'Agent sortit une boîte grouillante d'insectes de son sac cabas. Paul reprit :

— Mais... qu'est-ce que je vais en faire?

— Il ne sait pas? demanda l'Agent à Arthur.

— Non... répliqua le garçon.

— Ahhh... vous ne savez pas! Grand Gana est l'ancien Général Gana, Général en Chef des Corps Aériens (G-CCA) de l'armée française et propriétaire de la GanaBat Company. C'était une peinture de la République française! Un type ambitieux! Il a démissionné de l'armée, mais il gère

toujours les entreprises de sa compagnie : ©*DeluxSfoglias* ©*PostDeliveryService* ©*BijouxJoyeux* et pis tant d'autres... Il a été victime d'un accident de laboratoire. Le... il plaça la main devant sa bouche et murmura... *Bien* est en lui. *Vespertillo Giant*. On raconte qu'en une semaine, son sort était plié. Il s'est installé ici avec quelques fidèles. Il a pris les choses en main. Il a fédéré les Infectés. Il a façonné ces camps. Il a tout structuré, tout organisé. Il réussit à redonner confiance aux Infectés, le saligaud ! Aujourd'hui, son réseau s'étend sur toute l'Europe et les Infectés le vénèrent comme un demi-dieu. Il leur a surtout infecté la cervelle haha !

— C'est quoi *Vespertillo Giant* ?

— Oh ! Vous allez rire ! Grand Gana est mi-homme, mi-chauve-souris. Cocasse pour un homme de l'air vous ne trouvez pas ? Cet homme voulait la lumière, mais il vit dans l'ombre. Sérieusement, ce type est mégalo. Bon je vous laisse ! Je dois faire état de l'avancée des négociations au Président.

Paul était circonspect. Est-ce que ce leader Infecté était un Batman mutant ? Comment le croisement d'un homme et d'une chauve-souris pouvait faire l'objet d'une telle dévotion ? Paul se souvint d'un moment de sa jeunesse où il souhaitait devenir reporter animalier. Aucun rapport ! pensa-t-il. Quoi que... peut-être cette voie l'aurait-elle conduite au même chemin. Paul remboîta ses pas sur ceux d'Arthur, quand l'Agent revint vers eux, héla à Paul deux recommandations : « Au fait ! Prenez des précautions orales, dit-il. Ici on ne dit pas... il plaça la main devant sa bouche et murmura... le *Mal*, mais le *Bien*. Et pis, on ne dit pas que les gens sont Infectés, mais qu'ils sont Singuliers. Vous verrez qu'il y a du monde en bas ! C'est une question d'habitude. Bon courage ! »

Paul et Arthur descendirent dans la vallée. Ils arrivèrent à l'orée de la forêt de Ginkgo biloba. Ils croisèrent des petits groupes d'Infectés, des individus qui fuyaient les alentours. Ces petits groupes fusionnaient en de plus grands groupes qui eux-mêmes se transformaient en longues colonnes disjointes et silencieuses. Toutes ces colonnes convergeaient vers la vieille carrière Henraux. Combien étaient-ils ? Des milliers ? Paul et Arthur s'intégrèrent à un groupe d'une dizaine d'individus. Personne ne parlait. Chacun concentré sur sa marche. Paul n'avait pas vu autant de monde, physiquement si proche de lui depuis plus d'un an ! Il observa ses compagnons de route, du coin de l'œil. À sa gauche marchait un vieux monsieur triste au nez rouge de clown, à sa droite, un jeune homme à l'air benêt dont le ventre gonflait comme une baudruche à chaque inspiration. Derrière lui avançait une femme au tailleur sévère, dont Paul percevait, au bruit de petites bulles crevées, qu'elle transpirait de l'eau gazeuse. Paul n'avait jamais vu d'Infectés d'aussi près. Ces gens le prenaient-ils pour un des leurs ? Le considéraient-ils au moins ? Paul était intrus, ici. Un sentiment d'isolement l'envahit. Il voulait du whisky. Il voulait se rapprocher d'eux, disséquer leur âme pour mieux les comprendre. Qui étaient-ils ? Paul hésita à s'inventer un symptôme, à mimer quelque chose pour s'intégrer. Mais quoi ? Il voulait parler, en apprendre sur eux. Peut-être avait-il perdu son savoir-faire ? Sans doute, pensa-t-il, était-il resté isolé trop longtemps. Il ne trouvait aucune force, aucune parade. Mal à l'aise, il rompit le silence, comme pour se donner une contenance :

— Dis-moi Arthur, il peut voler comme une vraie chauve-souris ce Grand Gana ? Le guide posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Nous arrivons dans la forêt. Les feuilles dorment.

Les feuilles dorment ? Paul leva la tête et observa les arbres, majestueux, de la forêt dont ils entamaient la traversée. De gigantesques Ginkgo biloba formaient une canopée fournie. Une frondaison d'or filtrait juste assez de rayons pour tapisser l'air de teintes orangées. On entendait une rivière ! Des touffes d'herbes bleues étaient disséminées ici et là. Paul ressentait l'énergie qui émanait de cette végétation. Ou bien était-ce l'air humide, la composition des rayons ? Il ferma les yeux et inspira fort. Trois fois. Cette énergie, impalpable, lui pénétrait le corps. Elle apaisait tant ses pensées que ses muscles endoloris. Le jeune benêt au ventre de baudruche fit un pas de côté : « Eh regardez ce que j'ai trouvé ! dit-il. Des morilles blondes ! J'espère qu'elles sont infectées... vous allez voir, c'est marrant. » Il cueillit deux champignons qu'il avala sec et reprit : « Alors ? » Puis il se tordit de rire au timbre de sa voix, comme s'il eut avalé une bolée d'hélium. Tous les Infectés du groupe sourirent et se penchèrent pour y goûter. Arthur leva d'un coup sa main : « Stop ! Écoutez ! »

On tendit l'oreille. Il y eut un frémissement. Les champignons se recroquevillèrent, les herbes bleues frissonnèrent. Paul entendit le bruit sourd d'attaches qui se déclipsaient. Ce son semblait venir des branches ! Le vent ? Non. Il regarda en l'air. Les feuilles dorées des Ginkgo biloba bougeaient et se dodelinaient. Elles ne tombaient pas ! mais... elles se murent comme des fourmis le long de leurs brindilles d'attache. Leurs pétioles dédoublés formaient deux petites pattes. Elles se rejoignirent en fines colonnes sur les branches et affluèrent sur le tronc. Arthur les montra du doigt. Personne ne bougeait d'un pouce. Les processions végétales descendirent de chaque arbre jusqu'au sol. Le bruissement des feuilles devint distinct. Arthur prévint : « Voilà, elles se sont réveillées ! Que personne ne bouge ! » Les feuilles envahirent le tapis

forestier. Elles se faufilent entre pierres, les mousses, sur les chaussures et sous les branches. Personne ne bougeait d'un orteil ! Arthur se pencha, ramassa une feuille qu'il tint par le limbe entre le pouce et l'index. Les deux petites pattes de la feuille s'agitaient dans le vide. « C'est la période des migrations, dit-il. Les feuilles passent d'un arbre à l'autre puis d'une forêt à une autre. Cette forêt est Singulière de partout... champignons, mousses, arbres. Toute la nature est dans le *Bien*. » Arthur relâcha la feuille qui rejoignit les flots formés par ses consœurs. Elles disparurent toutes de la forêt et le bruissement disparu.

Un soleil rasant perçait la canopée, vierge de toute frondaison. Paul observa les arbres nus quand deux martins-pêcheurs se posèrent sur une branche. Les oiseaux gonflèrent leur gorge ocre, à la façon des grenouilles. Elles coassèrent en harmonie avec des coassements plus lointains. « Ici nous n'avons pas de cloches, mais nous avons les martins-pêcheurs ! » avertit Arthur. Leurs chants annonçaient la fin de journée. La lumière rasait les flancs de montagne. Le groupe continua dans la forêt.

Paul considéra l'infortune de ses compagnons. Comment le *Mal* pouvait-il à la fois ridiculiser les hommes et rendre la nature si belle ? Il fut saisi d'un doute. Peut-être, se dit-il que nous nous trompons tous. Peut-être que les Infectés sont une forme magnifiée du genre humain ? Dans ce cas, ne suis-je qu'un brouillon d'homme délaissé de l'évolution ? Pourquoi ne suis-je pas moi-même Infecté ?

Les nénuphars se fermaient. À cette heure, Arthur devait friser la soixantaine. Les colonnes d'Infectés étaient plus denses. Paul estimait à plusieurs milliers le nombre d'arrivants. À cette foule silencieuse se mêlaient des Infectés déjà installés, que l'on reconnaissait à leurs toges blanches, et qui rejoignaient leurs camps d'attache après

s'être baignés dans la rivière. Paul questionna sur ces baignades. « On va dans la rivière faute de mieux ! répondit Arthur. Ça atténue les symptômes physiques et les hallucinations. Ça apaise surtout notre *honte* d'être nous-même. On se pose moins de questions. Mais la rivière ne vaut pas la mer ! assura-t-il. La mer c'est... c'est le Graal ! C'est l'horizon de nos *Jours meilleurs* ! » Mais à la question sur la teneur de ces « Jours », Arthur se réfugia derrière le fait que seul Grand Gana était autorisé à en parler.

Paul et Arthur sortirent de la forêt avec la foule à la tombée du jour. Ils s'insérèrent dans une longue file indienne et fendirent un grand plateau d'herbes bleues. Arthur avait du mal à marcher. Il jetait ses dernières forces à balayer les herbes folles qui envahissaient un faux plat montant. La file s'arrêta d'un coup et s'étala sur la longueur. Le vertige surprit Paul ! Au pied des arrivants tombait une falaise de marbre strié, ouverte sur une grande carrière blanche creusée à même le sol ! « Henraux ! Nous y sommes... enfin ! » gémit Arthur.

Henraux.

Le camp Henraux ressemblait à une ville antique, toute blanche, en plein air, avec des petites cabanes disséminées, construites à base de toiles, de blocs de marbre et de bois. La carrière s'étendait sur une surface plane de plusieurs kilomètres carrés. Des milliers de personnes en toge blanche se déplaçaient en petites grappes autour de petits feux. Où étaient les habitations ? se demanda Paul. Les Infectés semblaient dormir à la belle étoile, comme en témoignaient les couvertures posées à même le sol. De l'autre côté de cette blanche étendue, tout en haut de

la carrière, des conduits d'extraction avaient été creusés dans une montagne éventrée qui ombrageait la ville. Des chauves-souris de taille surnaturelles entraient et sortaient en continu des cavités. Plus loin, dans des vallées escarpées, d'autres étendues blanches témoignaient de l'existence d'autres camps, et d'un réseau à l'échelle du massif.

Les arrivants étaient orientés à l'écart du camp Henraux, sur un plateau voisin, pour y être triés, dirigés et briefés sur les règles de vie commune. Chaque personne serait affectée vers un camp attitré. Paul suivit Arthur, qui s'écarta de la foule, emprunta un escalier de traverse creusé à même le marbre. Ils empruntèrent un petit escalier, descendirent par le flanc de la falaise qui menait au camp. À peine arrivèrent-ils dans la fosse que le vieillard cria : « Maman ! » Une fillette d'une dizaine d'années courut à sa rencontre et l'enlaça : « Maman, je te présente Monsieur Paul le Reporter. Il a été appelé par Grand Gana. Monsieur Paul le Reporter, voici ma mère. Je vous ai mené au camp principal, celui où réside Grand Gana lui-même ! J'ai accompli ma mission. Enfilez cette toge blanche et attendez le coucher du soleil pour monter dans la grotte de Sa Seigneurie. Attendez l'ouverture des Belles-de-nuit ! Je vais mourir. Il n'y en a plus pour longtemps. »

On allongea le vieillard près d'un feu. On lui fit macher de l'herbe bleue. La fillette pleura, comme chaque soir, la disparition innaturelle et programmée de son fils. Paul profita de la veillée funèbre pour enfiler discrètement sa toge et observer la composition du camp.

Première remarque : il était bondé. Des files d'attente, qui selon Paul devaient nécessiter plusieurs heures de patience, se formaient à l'entrée de cabanes dédiées aux soins médicaux, à la nourriture commune, aux consultations psychologiques ou à l'emploi communautaire. Au front des

cabanes, sur des écriteaux, étaient écrits des signes qui devaient indiquer qu'elles étaient des centres de ressource à la vie commune : « AC Henraux – Portage d'eau » ; « AC Henraux – Couture de toge » ; « AC Henraux – Garderie », etc. Les préposés qui régulaient les flux à l'entrée de ces cabanes étaient débordés. Que voulait dire AC ? Mystère.

Deuxième remarque : il n'y avait pas de téléphones portables. Personne n'avait les yeux tissés sur aucun écran. Les Infectés se regroupaient, à la faveur de cette fin de journée, autour de feux allumés par ce qui devait être des préposés aux feux. Des orateurs, debout près des âtres, gesticulaient devant des audiences qui se regroupaient. Que racontaient-ils ? Des légendes ? Leurs histoires communes ? Peut-être les premiers mythes des Infectés, se dit Paul. L'obscurité se prêtait aux histoires. À la magie. Au-dessus du camp, dans le ciel qui s'assombrissait, le bal des chauves-souris s'intensifiait. « Allez-y, Monsieur le Reporter, dit la fillette en larme, ne faites pas attendre Sa Seigneurie. On ne fait pas attendre un homme d'une telle générosité. »

Arthur Le Sage expira à l'heure des Belles-de-nuit. Paul quitta les larmes de la mère et des proches en deuil. Il s'aventura seul dans le camp, affublé d'une toge blanche, en direction de la montagne éventrée. Il passa près d'un bûcher où les arrivants avaient été invités à brûler leurs montres, leurs téléphones, leurs vêtements et leurs pièces d'identité. Les préposés de l'accueil se pressaient pour distribuer des toges blanches, pour masquer la nudité des arrivants. Plus loin, à l'ombre et dans une zone humide, une forme humaine que Paul prit d'abord pour un animal était enfermée dans une cage en bambous. Cette forme était nue, recouverte d'une odorante substance blanche, âcre, si forte qu'elle parvint à chatouiller les narines de Paul. L'infortuné semblait jeune. Un Normal ? Il se tenait

droit, crispé par l'effort qu'il déployait pour conserver une plume d'autruche insérée entre ses muscles fessiers. La scène aurait prêté à rire si elle n'était vraie. Il grimaçait. Le pauvre devait être perclus de crampes. Soudain, la plume tomba ! Et une demi-douzaine d'enfants, tous pourvus de queues de castor, sautillèrent de joie. Ils lui jetèrent une douzaine d'œufs au visage ! Diable, pensa Paul, était-ce Ricky Olsen ?

Il faisait nuit noire. Les cavités supérieures étaient accessibles par un grand escalier de marbre creusé à flanc de montagne. La cavité de Grand Gana était la plus haute. On la repérait facilement. Quelques torches éclairaient le chemin, de sorte que l'ombre de Paul se reflétait en grand format sur le marbre clair de la montagne. Paul grimpa. Il eut la sensation d'être à découvert. Il avait les jambes rompues. Après dix minutes, il fit une pause et contempla l'étendue du camp éclairé par les feux. Tant de monde ! se dit-il. Plus loin dans la vallée, on devinait d'autres feux et les ramifications vers d'autres camps. Une dizaine au moins. Paul les imaginait tout aussi bondés. Il leva la tête, regarda sa destination. L'ascension lui demandait de maîtriser son vertige. Il avala une rasade de whisky. Quelques instants plus tard, Paul atteignit les premières cavités. Elles étaient lugubres, des petits bruits de bouches et de fortes odeurs de guano en sortaient. Heureusement, il ne vit aucun animal. Paul haussa la cadence, poussé par l'adrénaline. Il faisait frais. Il arriva enfin à quelques marches de la plus haute cavité ! C'était la plus grande aussi. Un effluve de guano, encore plus fort et plus immonde que les autres, comparable à celui qui émanait du corps du prisonnier, lui chatouilla à nouveau les narines. Encore une dizaine de marches. Le marbre était froid et sa curiosité brûlante. Une sublime jeune femme vêtue d'une robe en soie rose l'attendait devant la grotte.

Elle tenait entre ses mains un plateau de café : « Bienvenue chez Sa Seigneurie Grand Gana, Monsieur Paul le Reporter. Je suis Pink Lady, accompagnatrice de Sa Seigneurie. Nous vous attendions. »

Pink Lady invita Paul à l'intérieur de la grotte, où l'odeur de guano se mélangeait à celle de cigare, de café et de détergeant. Les yeux de Paul piquaient. Pink Lady l'invita à retirer ses chaussures. Le sol était recouvert d'un épais tapis persan taché de blanc, écrasé de poufs et de coussins dorés. Au milieu trônait un samovar. Quatre minuscules flambeaux apportaient un minimum de visibilité. Tout était fait pour créer une atmosphère orientale. Curieux pour un Général, se dit Paul. Il observa le plafond, d'une hauteur insondable, puis il dévisagea son hôtesse, magnifique, qui ne semblait souffrir d'aucun symptôme du *Mal*. Il s'assit sur le premier pouf, rose comme la robe de la jeune femme. Pink Lady reprit en servant le café :

— Vous verrez, Sa Seigneurie Grand Gana est un être exceptionnel. Il est beau, puissant, magnifique, intelligent, profond, et c'est un honn...

— ... excusez-moi, mais vous êtes une Infectée également ?

— Le terme est impropre, Monsieur le Reporter. Je suis *Amare Luna*. Je suis une Singulière du *Bien*. C'est une singularité rare ! À chaque pleine lune, c'est comme une pulsion, il faut que je regarde un homme. Alors je tombe amoureuse du premier dont je croise le regard. Je tombe tellement amoureuse que j'en oublie mes amours précédents ! Mais je n'ai plus ce problème... à chaque pleine lune, nous devons plonger nos yeux dans le doux regard de Sa Seigneurie. Je le vois, nous plongeons en lui... Oh !

Je suis là pour lui, je l'aime et nous voulons rester à son service pour l'éternité.

Un nouvel amour possible à chaque pleine lune ? Quelle étrangeté du *Mal*... euh *Bien*, pensa Paul. Pink Lady était une amoureuse dévolue. Il était tactiquement opportun de se la mettre dans la poche. Paul fouilla dans son sac.

— J'ai rapporté une boîte d'insectes à Sa Seign....

— Des insectes !

Un mouvement d'ailes surgit du plafond ! Et du guano frais tomba sur le tapis. Paul bondit ! Une forme sombre tourneboula dans les airs. L'ombre se recroquevilla. Elle posa ses deux grosses pattes sur le sol. L'animal se protégeait de l'éclairage derrière son aile. D'une voix rauque, il ordonna : « Lumières ! » Pink Lady éteignit deux des quatre flambeaux. L'ombre s'élargit et la voix reprit : « Cigare ! » Pink Lady apporta un Havane qu'elle glissa au visage de l'individu. Elle alluma le cigare. La lueur fit tressaillir l'aile protectrice ! On y voyait de larges veines. Paul entendit l'inspiration d'une bouffée. Puis l'aile s'assouplit, elle se baissa doucement... Paul observa les volutes se densifier quand Grand Gana se redressa de tout son long. La forme prit une consistance plus humaine : « Vous vous attendiez à quoi ? » demanda-t-il.

Grand Gana dominait Paul de deux têtes. Il portait d'épaisses lunettes de vue qui encerclaient ses grands yeux ronds et jaunes. Son nez était légèrement retroussé, ses dents étaient petites et pointues. Grand Gana était extrêmement velu. Tout son corps était recouvert de poils noirs, longs et drus. Ses ailes fines, qui se déployaient des cuisses aux poignets, donnaient à son corps l'envergure du dominant. Ses doigts étaient crochus aux pieds comme aux mains. Paul vit qu'il tenait son cigare par le crochet d'un ongle ! Il était vêtu d'une simple toge blanche. Il sentait fort

le guano. Le leader des Infectés avança son visage à la lueur d'un flambeau et observa son invité. Paul reprit :

— Je... je vous ai apporté des insectes !

— Bien... c'est charmant, répondit l'hôte après un silence observateur. Posez ça ici et asseyez-vous.

Paul s'exécuta avec effroi. Grand Gana était debout. La bête était massive, impressionnante. Il tira à sur son cigare et scruta Paul un long moment.

— Alors c'est vous la fine fleur des reporters chevronnés ? dit-il finalement. La légende des journalistes ? L'élite des gratte-papier ? Le conseiller des infréquentables... Je vous imaginai plus musclé. Savez-vous qui je suis ?

— J'ai appris un peu sur vous en chemin, mais je ne...

— ... voilà, l'interrompt Grand Gana. Vous pointez le problème. Vous avez appris « en chemin ». Voyez-vous, Monsieur le Reporter, je suis l'un des hommes les plus importants, si ce n'est *le* plus important, le plus vénéré et le plus puissant du continent. Comme vous, pourtant, tout le monde l'ignore. Intéressant, non ? Grand Gana désigna de l'ongle le guano tombé au pied de Paul. « Je vous prie de m'excuser pour cette indélicatesse, reprit-il, mon corps n'est pas exempt d'inconvénients qui dérogent aux règles de la bienséance. La transformation est un moment que l'on vit seul. Je vous assure que rien n'est facile, car... oui, avant d'être celui que vous voyez, j'étais un homme. Soyons brefs. Savez-vous ce qu'est la *honte*, Monsieur le Reporter ?

— Oui, un peu enfin...

— Vous ne savez pas ? Je vais vous le dire. La *honte*, Monsieur le Reporter. La *honte*. Il est impossible de décrire avec des mots, pour ceux qui ne l'ont pas incrustée dans leur chair, ce que cette *honte* signifie. La *honte* est une personne. D'abord, elle est là. Elle vous ronge. La *honte*, c'est quand vous ne pouvez plus regarder vos proches dans les yeux. La *honte*, c'est quand vous ne pouvez plus

vous regarder vous-même ! La *honte* vous disqualifie de l'humanité, Monsieur le Reporter. Elle vous éloigne des regards amis, elle inspire le dégoût, elle inflige la répulsion et l'abandon. La *honte*, c'est quand l'existence n'est plus tolérable, c'est quand la société vous renie, quand elle vous rejette, quand vous ne supportez plus d'être vous-même. La *honte* peut vous tuer, Monsieur le Reporter. La *honte* est le fléau de ce que vous appelez... les Infectés. Alors que faire contre la *honte* ? Rendre les armes ? La nier ? Non... chez nous, la *honte*, on la regarde en face. On mange avec elle, on dort avec elle. Quand elle vous attaque, la *honte* est un ennemi qu'il faut craindre. Mais si vous la domptez, si vous faites corps avec elle, si vous existez en elle, alors la *honte* lève les barrières, la *honte* est une alliée. La *honte* devient la pierre angulaire de votre réalisation ! La *honte* vous révèle. Aujourd'hui, les honteux partent, Monsieur le Reporter, les honteux s'exilent ! Beaucoup ne regardent pas leur *honte* en face. Mais prenez garde... nous sommes là pour leur apprendre. La planète compte des millions de honteux !

Grand Gana tapota un barreau de cendres dans son café qu'il but d'un trait. Il reprit : « La *honte*, quand nous étions Normal, comme vous, nous la connaissions tous. Dès que nous le pouvions, nous jouions avec elle, certains s'en délectaient secrètement. De quoi parlons-nous... d'une pulsion ? D'une manie ? D'une addiction ? Cette *honte*, nous pouvions la dissimuler... aux autres, parfois à nous même. Nous ne sommes pas toujours honnêtes avec nous-même n'est-ce pas, Monsieur le Reporter ? Seulement voyez-vous, Monsieur le Reporter, la *honte* des Singuliers, la *honte* des gens d'ici, est d'une autre nature. Notre *honte* à nous, elle se porte dans notre chair ! Dans notre chair inhumaine ! Une chair qui nous disqualifie de toute société ! On ne peut pas la cacher ! On ne peut que la subir ! Et pourquoi ?

Pourquoi? Quelle est l'intention du... *Bien?* De nous confronter nu face à la *honte*? De nous accepter? D'être harmonie avec nous même? Regardez la nature autour de vous. N'est-elle pas belle? N'est-elle pas harmonieuse? Des Singuliers... pourquoi s'acharner sur nous? Et pourquoi plus sur moi que sur vous? Ces questions ne doivent plus avoir d'importance. Nous devons nous réjouir de notre état. Nous devons faire corps avec la *honte*. Nous devons être la *honte*! Moi le premier... je suis l'exemple. Je me dois d'être le plus inhumain et le plus heureux de l'être. Êtes-vous en accord avec toutes vos *hontes*, Monsieur le Reporter? »

Paul tapota sa fiole.

Les yeux jaunes de Grand Gana brillèrent dans la pénombre. Il ouvrit le sac à insectes et en avala une pleine poignée! Les insectes croustillèrent sous ses dents. Une mouche s'échappa de son nez. Il reprit avec le sourire : « C'est immonde n'est-ce pas? Cette *honte*, Monsieur le Reporter, ce dégoût joyeux d'être soi-même, je la partage avec des millions de Singuliers. Oh! Nous n'étions pas des monstres! Nous vivions nos sentiments avec le cœur, comme vous. Nous avons des familles, des enfants, des gens que nous aimions. Mais nous avons tout quitté! Et nous nous sommes retrouvés, ici dans cette grotte, dans cette carrière comme dans les campagnes, sur les rivages et les montagnes isolées. Ici en Italie comme dans toute l'Europe! Partout dans le monde! Partout le même mouvement! Partout l'errance... »

Paul devait souffler. Réflexe professionnel, il se détendit pour disséquer l'âme de cette chauve-souris. Grand Gana était exalté, mais... après tout, pensa-t-il, ses paroles n'étaient pas insensées. La *honte*... on la connaît tous, non? Grand Gana semblait pur, libéré de toutes ses peurs. Cet homme ne se cachait plus de lui-même. Paul

s'interrogeait. Si cette chauve-souris était un exemple pour les Infectés, pourquoi ne le serait-elle pas pour les Normaux? Lui-même n'était pas Infecté mais... n'y avait pas une part de *honte* en lui? La *honte* de s'être enrhumé... par peur? De s'être oublié... par paresse? La *honte* de sa propre décadence et... son goût pour la boisson qui dépassait les limites du raisonnable. Paul réalisa à quel point il se cachait au monde; à quel point il se mentait à lui-même. Pink Lady sortit d'une ombre. Elle servit un nouveau café. Grand Gana reprit :

— J'ai eu la chance d'arriver au bon moment, accompagné par quelques fidèles, des militaires, transformés comme moi en chauve-souris. Cocasse, non? Allez comprendre les fantaisies du *Mal*. J'ai réussi à dompter ma *honte*... j'ai réussi à aider mes hommes. J'ai presque tout quitté et je suis arrivé ici, dans ces grottes isolées, assez spacieuses à mon goût, au milieu de la nature et d'autres Singuliers. Je sais parler aux hommes. Je sais faire des affaires. J'ai conservé la main sur mes entreprises. J'ai mes réseaux dans l'armée française. Pourtant vous me voyez humble... j'apporte un soutien aux Singuliers qui le souhaitent, rien de plus! Je leur offre des emplois, de la sécurité. J'ai structuré ces camps pour que chacun s'accommode avec sa *honte*. Je veux que les Singuliers s'en servent pour se reconstruire. Je veux qu'elle devienne leur nouveau pôle. J'aide les Singuliers à se reconnecter à la nature, aux choses simples. Rien n'est parfait! mais ils sont plus heureux ici que chez les Normaux, dans leurs vies d'avant! Cette organisation demande des moyens... De cette grotte, je dirige la quarantaine d'entreprises de la GanaBat Company. J'investis dans la construction, dans la pâtisserie, dans la livraison, etc. Nous sommes présents dans toute l'Europe! J'ai des représentants partout, tout le monde ici travaille pour moi. Six mille

huit cent quarante-cinq camps m'ont prêté allégeance dans vingt-deux pays. Plus de quatre-vingts millions de Singuliers sont à mes ordres et qui le sait ? Personne. La lumière ne sied pas aux mammifères nocturnes.

— Quatre-vingt milli... reprit Paul.

— ... millions oui ! Un véritable empire, bâti en quelques mois sur les décombres des sociétés Normales. J'aime l'opportunisme, l'efficacité et la discrétion, Monsieur le Reporter. Je crois en l'oralité. Je crois aux petites tâches. Il n'y a pas de téléphones portables, pas de tablettes et aucun ordinateur ici. Notre organisation n'utilise Internet qu'à des fins de propagande chez les Normaux. Nous avons une armée pour ça. Les Normaux ne vivent que les yeux tissés sur les écrans ! Absurde ! L'absence d'outils numériques ne m'empêche pas d'être en contact quotidien avec des cartels chinois, africains et sud-américains. C'est un Kenyan qui m'a donné votre contact. Son cartel est dirigé par des hommes aux cornes de gazelles. C'est amusant, non ?

— Je suis impressionné, Votre Seigneurie. Mais pourquoi m'avez-vous fait venir ?

Grand Gana marqua une pause. Il s'assit sur un pouf vert, avala son cigare et prit un air soucieux. « Vous avez vu le problème, dit-il, nous sommes trop nombreux. Des milliers de Singuliers, en délicatesse avec leur *honte*, arrivent dans nos camps en continu. Ils fuient. Ils ont peur et ils ne s'assument pas... Tout le continent est touché ! Les camps de Bavière, des Pyrénées, des Carpates... tous ont dépassé le seuil critique. Cet afflux perpétuel déstabilise notre organisation. Je ne peux pas transformer des couards en honteux fiers d'eux-mêmes du jour au lendemain ! Chaque jour, des manifestations éclatent ici et là... de sorte que mon autorité pourrait être remise en cause. Nous sommes au bord de la rupture. Je négocie avec cet imbécile de Président français un accès sécurisé

à plusieurs villes maritimes d'Europe. Cet accès est vital, non seulement pour dépeupler nos camps, mais aussi pour des raisons médico-psychologiques. Comment dire... nous sommes sensibles à l'eau ! Nous ne l'expliquons pas, mais... une cure dans des eaux maritimes soulage les Singuliers en délicatesse avec leur *honte*. Les eaux de la mer Tyrrhénienne les aident à la surmonter, paraît-il ! Celles de la Baltique aussi... De l'eau nous en avons ici ! Mais les rivières qui entourent nos camps sont un minimum non suffisant pour atténuer leur souffrance. Il nous faut la mer ! Malheureusement... les côtes nous sont inaccessibles. Des milices nous y traquent et l'armée française, d'une passivité digne des forces helvétiques, n'hésitera pas à intervenir si nous arrivons en masse. Je n'ai pas encore l'influence nécessaire pour prendre le contrôle de cette armée, mais... j'y travaille. En attendant, je dois négocier. » Grand Gana avala une deuxième poignée d'insectes. Une blatte s'échappa de son oreille. Il reprit : « J'ai de l'ambition, Monsieur le Reporter. Je veux offrir la mer aux Singuliers ! Je veux leur offrir de nouvelles perspectives, je veux leur offrir des *Jours meilleurs*, des villes accueillantes où les plus fragiles pourront vivre une dignité retrouvée. Oh ! Ils travailleraient toujours pour moi bien sûr ! Mais ils le feraient... sans se poser de questions, entre deux cures, sans être torturés par la *honte*. Nous allons devoir prendre place chez les Normaux, Monsieur le Reporter. Et c'est là que vous intervenez. »

Paul aimait la détermination de cet homme. La détermination. Elle était le point commun de tous les grands noms qu'il avait interviewé. Il avait déjà entendu cet accent, chez un narcotrafiquant grec qui, contre une interview, négociait de le transformer en mule de cocaïne pour l'Ukraine et de passer par la Moldavie. Il était jeune. Il était fou. Il avait accepté d'avaler trente sachets de poudre.

Grand Gana lui rappelait sa jeunesse. Les douces folies ! La chauve-souris respirait l'outrage et l'ambition. Quelle qu'elle soit, pensa Paul, sa proposition serait garante d'une aventure qu'il ne pourrait refuser.

Grand Gana claqua d'un doigt. Pink Lady courut lui rallumer le cigare. Il reprit :

— Je ne peux pas négocier avec cet imbécile de Président en anonyme. Les Normaux nous détestent. Je ne peux pas arriver nu avec mes exigences. Je vous ai fait venir pour que vous construisiez l'adhésion à ma personne, à mon discours. Je veux que les Normaux me connaissent. Je veux qu'ils m'admirent comme tous les Singuliers. Je veux que vous me bâtissiez une stature d'homme respectable, une stature d'homme d'État. Je veux être celui qui inspire confiance... celui qui donne une vision. Faites de moi des interviews, des reportages, des photos. Répandez la bonne parole et construisez ma légende. Si les Normaux m'aiment comme les Singuliers m'aiment alors les Normaux aimeront les Singuliers. Tous les Normaux et tous les Singuliers m'aimeront. Alors le Président sera en position de faiblesse, je négocierai en force et nous aurons la mer. Vous comprenez, Monsieur le Reporter ?

— Pas trop. Vous souhaitez que je vous... humanise ?

Grand Gana siffla du coin de sa bouche. Une jeune femme vêtue d'une robe en soie verte, que Paul n'avait pas vue, sortie d'une embrasure. Elle tenait une caisse de pâtisserie. « Vous voulez un sfoglias ? Ce sont les meilleurs du monde ! » proposa Grand Gana. Puis d'un œil complice : « Nous élaborons une recette de sfoglias apéritifs au whisky. Je suis sûr que vous aimerez ça ! » La jeune femme se dirigea vers Paul. Grand Gana reprit : « Monsieur le Reporter, voici Green Lady. Elle va vous accompagner dans vos quartiers. Vous serez logé dans la cavité voisine, vous

disposerez de tout le confort et de toutes les ressources nécessaires pour accomplir votre mission. Je veux un papier flatteur par jour sur ma personne, publié dans un journal de chaque pays du continent. Je veux que ma personne soit sur tous les écrans d'Europe. Vous aurez une équipe de six mille officiers numériques. Je vous sacre Général de la Grande Armée de Propagande Ganesque (GAPG) et vous écrirez aussi longtemps que nécessaire. Non, Monsieur le Reporter, vous n'allez pas m'humaniser... Vous allez me surhumaniser ! Maintenant au travail. »

Brèves d'août, Mal An 1

Sur la Rambla de Barcelone, les tapas sont froids. Des Normaux s'essuient les doigts sur des journaux. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« Des tortillas à moitié prix ! Des tortillas au curry ! Avec GanaBat ©BuenasTortillas, la GanaBat Company inonde le marché des tortillas ! Quelle est donc cette Compagny ? Doit-on craindre pour la tortilla traditionnelle ? Les entreprises de la GanaBat Company, bien connues chez nos voisins français, comptent parmi les rares à profiter de la crise économique. Ces entreprises, issues du corps de l'armée française, se distinguent par la qualité, par l'originalité et par le prix de leurs prestations. Livraison, pâtisserie, joaillerie... et maintenant tortillas ! La GanaBat Company est présente dans toute l'Europe ! Quelles sont les recettes économiques du succès ? Réponse délicate. Le général fondateur, un paria de la République atteint par le *Mal*, est à ce jour introuvable. D'aucuns témoignent qu'il serait toujours à la manette. Des économistes affirment que la viabilité de ses entreprises ne peut exister que par une main-d'œuvre payée au rabais. Nul ne sait. Les activités prospèrent. Les mystères aussi. »

Extrait de *El Mundo*, 23 août Mal An 1

Revue de touits

Après l'effondrement de l'ensemble des gouvernements européens, la France est la dernière puissance occidentale qui représente l'humanité Normale.

#FierdEtreVotrePresident #Ensemble #ViveLaRepublique
@PresidenceDeLaRepubliqueFrancaise

Sinon y'a un leader chez les Infectés ? Un homme exceptionnel qui aura enfin le courage de parler en leur nom ?

@_17PedroAvelino

Je ne dis pas que les Infectés méritent tous leur sort. Mais peut-être que Dieu en questionne certains sur leurs péchés.

#dieu #pardonnenousnospeches
@CatholiquesDeCatalogne

C* molles... on sait qu'ils sont dans des camps les Infectés ! L'occasion est trop belle. Qu'est-ce qu'ils attendent pour bombarder ? Du napalm et hop ! No problemo.

#vivelesmilices #baninfected #normalpride
#dehorslesinfectes
@FightClubCatalan

L'armée française à Barcelone on en parle ? C'est une blague ? On peut continuer à virer les Infectés et ils ne font rien... j'adore !

#vivelesmilices #baninfected #normalpride #armee
@CarlesGuerrero_MiliceBarcelone

URGENT ! Le nombre d'Infectés en Espagne passe la barre des 15 millions. Le *Mal* aurait touché près de 2 milliards d'êtres humains.

#urgent #alerte #infofraiche #vite

@AlerteInfoCatalogne

Concert au camp de base

Septembre, Mal An 1

Au camp Henraux, chaque matin ressemblait au précédent : les moineaux chantaient à l'aube, l'aurore illuminait la rosée, des braises incandescentes se consumaient sous des tas de cendres. Sans bruits, les préposés aux feux réactivaient les foyers. Les préposés aux boissons servaient le café ; ceux dévolus à la nourriture rompaient le pain. Le cri d'un nouveau-né fendait le silence d'une masse qui s'activait patiemment. Une règle du camp déconseillait aux Singuliers de s'exprimer avant le Discours du Matin. On s'activait à sa toilette, aux exercices d'assouplissement, aux baignades matinales, etc. Chacun vaquait à ses occupations jusqu'à l'heure des nymphéas. Quand ces derniers s'ouvraient, les Singuliers se dirigeaient aux abords de la montagne creusée. Ils s'amassaient. Ils scrutaient l'air. Ils guettaient un signe. Ils attendaient l'apparition de leur leader : Grand Gana.

Discours du 03 septembre Bien An 1 :

« Mes chers Singuliers ! Ce matin n'est pas un matin comme les autres. Ce matin, à l'horizon, je vois l'espoir, je vois la délivrance, je nous vois nous... délivrés de la

honte, Singuliers du Bien à l'humanité retrouvée. Je vois les Jours meilleurs et je vois notre avènement! Ce matin, mes chers Singuliers, comme chaque matin, comme celui d'hier et comme celui de demain, les plus vaillants d'entre vous travailleront pour nos Affaires Communes; d'autres pour nos Entreprises Communes! Porteurs d'eau! Militaires! Tisserands! Rédacteurs! Joailliers! Cuisiniers! Ouvriers de l'ombre... vous œuvrez tous pour notre délivrance! Vous ruminez votre honte, vous apprenez à faire corps avec elle. La tâche est difficile, je sais... votre humble serviteur, lui aussi, fait de son mieux... mais vos sacrifices ne seront pas vains. Regardez d'où nous venons! Vos efforts nous permettront bientôt! très bientôt! d'occuper des contrées plus douces. Vos efforts nous permettront de rallier les plaines et la beauté des mers azurées! Bientôt, mes chers Singuliers, je négocierai avec les Normaux! Bientôt mes chers Singuliers, je les rallierai à notre cause! Et bientôt, mes chers Singuliers, tous les Normaux seront Singuliers! »

Alors la foule scanda : « *Jours meilleurs! Jours meilleurs! Jours meilleurs!* » Grand Gana salua l'assistance acquise à sa cause, déploya ses larges ailes et, comme chaque matin, s'élança de son promontoire. La chauve-souris plongea à pic vers la prison en bambou. Puis, à l'image d'un canadien, Grand Gana lâcha une immonde quantité de guano sur le seul et unique prisonnier du camp : Ricky Olsen. Le peuple hurla : « *Honte! Honte! Honte!* » en désignant l'infortuné du doigt. Soulagé et fier de cette démonstration de force qui ne manquait jamais d'impressionner ses partisans, Grand Gana rejoignit sa cavité et disparu. Pour les Singuliers, la journée pouvait commencer.

Au camp Henraux, chaque matin ressemblait au précédent : Ricky Olsen, reporter Normal qualifié de jeune daim dans la profession, recevait, nu comme un ver, sa dose quotidienne de guano sur le corps. Ricky s'était fait arrêter alors qu'il prenait des photos du camp. Ricky était intrépide, il voulait être le premier Normal à réaliser un reportage sur les camps d'Infectés. Sa stratégie d'approche avait été trop simple. Ou trop bâclées ! Ricky s'était grimé d'un faux nez rouge, digne des artifices les plus salopés de l'univers des farces et attrapes. Pourquoi ? Parce que Ricky méprisait les Infectés. Sa théorie était que le *Mal* était un prolongement de la sélection naturelle. Il était persuadé que cette saloperie choisissait les individus et les punissait d'une tare à la mesure de leur bêtise. Ricky s'estimait intelligent. Il avait abordé son reportage confiant car, dans un univers de demeures, rien ne pouvait lui arriver. Il avait pensé pouvoir tromper la vigilance des Infectés qui, par manque de discernement, le prendraient pour un des leurs. Ce fut un échec. Ricky fut fait comme un rat, bien avant d'atteindre la forêt de Ginkgo biloba. L'artifice déplut par sa grossièreté. Les Infectés le traitèrent d'abord d'espion, puis, jugeant qu'il n'en avait pas l'étoffe, de simple idiot. On l'enferma, d'abord sans trop savoir qu'en faire. Puis il fut décidé que Ricky serait leur bouc émissaire. C'est sur lui que les Singuliers décidèrent, par des supplices quotidiens et non létaux, d'expurger leur souffrance d'avoir été rejetés du monde Normal.

Guano reçu... quel supplice allait-on lui inventer aujourd'hui ? Ricky avait subi l'humiliation de la queue d'autruche ; l'avalage de la soupe de poils ; l'épuisement du gonflement de ballons de baudruches ; la lecture de *Du côté de chez Swann* en verlan, etc. L'enfer. Ses peines quotidiennes duraient toute la journée. Elles commençaient à l'heure des nymphéas jusqu'à l'ouverture

des Belles-de-nuit. Patient, Ricky rongea son frein. Il veillait sur le loquet de sa cage qui, aspergé chaque jour d'acide guanique, jouait de plus en plus sur le pari de sa liberté. Un jour il sortira, se répétait-il. Un jour. Ricky n'avait rien perdu de son ambition et quitte à mentir, il se jura que jamais, jamais personne n'apprendra qu'il fût torturé de la sorte.

Au camp Henraux, chaque matin ressemblait au précédent : la répétition formatait les esprits. Elle lessivait les passés ; accouchait de Singuliers propres à se laisser guider vers une acceptation joyeuse de leur *honte*. Désormais, Eusebio, ancien compagnon d'Héloïse, se faisait appeler Peau de Serpent. Peau de Serpent était l'un des matons les plus dévoués et les plus sadiques à qui Ricky eut à faire. Peau de Serpent était de garde ce matin, par zèle, disait-on... Ricky pensait que sa présence relevait moins d'un zèle tactique que de son goût immodéré pour la cruauté. C'est donc Peau de Serpent qui allait décider de son supplice. Le tortionnaire avait ce matin la peau verte, un vert chlorophylle qui lui donnait des airs de jeune ficus. Peau de Serpent détestait cette couleur. Elle le rendait de mauvaise humeur. Ricky terminait à peine d'essuyer le guano qui lui coulait sur le visage que son tortionnaire s'avança, fixa l'infortuné d'un regard vicieux, et lui glissa ce mot qui, pour certains, évoque moins la torture que les souvenirs salés de déhanchés tardifs : « *Connemara!* » Juste un mot et Peau de Serpent s'éclipsa, le sourire aux lèvres, fier de laisser le captif gamberger sur son sort. Est-ce tout ? Après un moment d'hésitation Ricky fit la liaison. Il comprit où Peau de Serpent voulait en venir. Cette ordure lui avait imposé la même torture au début

de son incarcération... avec *Frère Jacques*. *Les Lacs du Connemara*? Quel enfer! se lamenta Ricky. Son supplice serait d'entonner, toute la journée, la chanson populaire de Michel Sardou. S'il marquait une pause, devenait aphone ou manquait d'entrain, le public Singulier se chargerait de lui lancer des œufs ou de la farine, si ce n'est leurs propres excréments. Aurait-il préféré le pal à cette torture chantée?

Ricky eut à peine le temps de se chauffer la voix qu'une centaine de Singuliers se posa devant sa cage. Peau de Serpent lui transmit les paroles, écrites par ses soins en petites lettres manuscrites, à l'encre noire sur du papier de soie. Ricky s'arracha les yeux. Cette chanson demandait tellement d'énergie! Dire qu'il avait dansé dessus des centaines de fois dans sa jeunesse... Toulouse, Chez Tonton, la place Saint-Pierre... De sa première interprétation filtraient une timide nostalgie. On lui pardonna, Ricky avait la gorge sèche; le guano lui piquait les yeux. D'expérience, le public conserva ses projectiles pour la fin de journée, moment où les voix chancellent, où les prestations oscillent en qualité. À la cinquième répétition, Ricky connaissait les paroles par cœur. Il prit confiance et commença à donner de la voix. Le public se densifia. Certains Infectés venaient pour danser; d'autres, par curiosité. Ricky enchaînait, nu, empoignant avec rage les bambous de sa cage odorante. Ses cordes vocales chauffèrent. Les paroles envahirent sa folie, il se voyait libre, il se voyait en Irlande, le corps au vent, nu dans la tourbe, si bien qu'à sa dixième interprétation, Ricky se déhanchait. Il hurlait à la mort :

*« Terre brûlée au vent
Des landes de pierres
Autour des lacs, c'est pour les vivants
Un peu d'enfer, le Connemara... »*

Des enfants à queue de castor, les mêmes qui prenaient un plaisir quotidien à le maltraiter, dansèrent devant un public ravi qui battait des mains, tous en chœur. Le prisonnier se muait en troubadour fringant qui les faisait voyager. Il gueulait sa liberté. Du fond de ses tripes, la force de l'Irlande prenait voix. Le captif n'avait plus de tortionnaires ! Il avait un public. Même prisonnier, il fallait se rendre à l'évidence : Ricky Olsen assurait en Michel Sardou.

Peau de Serpent observait les performances répétées de Ricky avec un sourire narquois. Que le prisonnier soit bon ou pas, peu lui importait ! Ricky était Normal... il lui était doux de le voir souffrir. Peau de Serpent détaillait l'homme de pied en cap. Il scrutait ses hésitations, ses muscles tendus et sa haine. Comment Ricky gérait-il la *honte* de sa nudité ? Comment s'accommodait-il d'être traité comme une bête de foire ? Ricky était en transe. Il n'appartenait plus à son monde... il était là, Normal dans une peau de Singulier. Il était dans cette zone grise, d'errance, cette zone de souffrance par laquelle passe chaque Singulier.

Peau de Serpent était un Singulier de l'extrême. Sa *honte* ne le tracassait plus. Les préceptes de Grand Gana résonnaient dans son cœur. L'apprentissage fut douloureux. Mais Eusebio apprivoisa tellement sa *honte* d'être lui-même qu'il l'embrassa pour se reconstruire. L'ensemble de ses secrets, de son corps immonde et de ses vieilles intimités cachées trouvait grâce dans la construction de sa nouvelle vie. Il se trouvait laid. Il aimait ! Il se trouvait cruel. Il adorait ! Il en avait renié son passé. Eusebio ? À peine acceptait-il l'idée de son ancien nom. Héloïse ? Une sorte de chimère maléfique du passé. Le

protocole d'arrivée lui avait montré le chemin de l'oubli : il lui avait fallu brûler sa montre, son téléphone, ses vêtements, ses papiers et tous les objets qui l'identifiaient à sa vie passée. Le process ne souffrait d'aucun appel : tous les Singuliers étaient affublés d'un nouveau nom, tous portaient la toge blanche, tous buvaient les paroles de Grand Gana. Ses discours étaient copiés par des scribes. Ils étaient relus dans chaque camp chaque matin et dans toute l'Europe ! Certes, il y avait des résistances. Mais le moule creusé par la masse forgeait les esprits. Que ressentaient les Singuliers ? Le plus net était une évolution de leur rapport au temps : les Singuliers se laissaient conduire par la temporalité des fleurs, par la luminosité et par le chant des oiseaux. Les unités de mesure traditionnelles, associées aux pratiques Normales, avaient été abandonnées. Les relations que les Singuliers entretenaient avec les autres et avec eux-mêmes se réinventaient : l'oralité était valorisée, la toge blanche était obligatoire et les outils numériques étaient proscrits. Au quotidien, tout le monde avait accès à des soins et à de la nourriture gratuite. Personne ne jugeait personne. Seule l'autorité de Grand Gana était légitime, car seul Grand Gana pouvait légitimement les protéger, seul lui pouvait guider les Singuliers vers des *Jours meilleurs*. Le sentiment d'égalité qui ressortait de ces mesures permettait de contrebalancer les maux nés des inégalités propres aux sociétés Normales. Par cet effet, les règles du camp suscitaient l'adhésion. Il y avait certes quelques « castes », comme l'Association des Singuliers aux Singularités Non Visibles (ASSNV) ou l'Amicale des Singularités Odorantes (ASO), mais aucun de ces groupes, dont l'objet était de faire valoir des intérêts particuliers, ne contestait l'autorité de Grand Gana. Quelles étaient les contreparties ? Les Singuliers valides devaient consacrer une demi-journée aux Affaires Communes (AC) du camp d'appartenance,

l'autre aux Entreprises Communes (EC) de la GanaBat Company. Les affectations de chaque Singulier étaient enregistrées dans un Grand Calendrier manuscrit, dont la mise à jour quotidienne nécessitait plus d'une centaine de scribes. Peau de Serpent avait passé plusieurs mois dans les cellules EC attribuées au package de colis, à la taille de bijoux, à la commercialisation de tortillas, etc. On l'avait intégré aux groupes AC préposés à la découpe de bois, au stockage de nourriture, au portage d'eau, aux patrouilles et à la garde de prisonniers. Cette dernière affectation, apparentée aux services militaires, lui avait ouvert les portes de la Grande Armée de la Propagande Ganesque (GAPG). Cette armée numérique, créée pour promouvoir les produits et services de la GanaBat Company auprès d'un public Normal, était composée de six mille officiers formés aux relations presse et aux réseaux sociaux. Il avait passé des tests. On l'avait questionné sur sa *honte*. Il fut accepté par la plus petite porte, au plus bas des grades, celui d'élève officier. Peu lui importait, Peau de Serpent en était fier! Seuls les officiers de la GAPG avaient un accès aux outils numériques. Il était entré dans une élite, celle qui maîtrisait assez sa *honte* pour se rapprocher du monde Normal, sans en éprouver la nostalgie. Un monde de reconnaissance hiérarchique s'était ouvert à lui. Des balises lui indiquaient des perspectives. Il voulait apprendre. Il voulait gravir des échelons. Il voulait par ce biais affirmer sa *honte* et son nouveau lui! Peau de Serpent avait rejoint une armée de six mille Singuliers qui, les yeux tissés sur les écrans, alimentaient les fils de l'humeur du monde.

La formation d'élève officier de la GAPG avait achevé de purifier l'esprit de Peau de Serpent. On lui avait remis un GanaPhone crypté, arme d'influence personnelle sur le monde Normal. On lui avait appris à manipuler les réseaux sociaux, l'importance de la hiérarchie, de la solidarité et

de l'esprit de corps. Peau de Serpent avait rejoint les troupes numériques italiennes dans une carrière de marbre réservée aux militaires. C'était la plus difficile d'accès, la plus haute des Alpes apuanes. C'était aussi le quartier Général du réseau militaire européen, le plus grand camp du réseau, elle comptait deux mille officiers. Le zèle de Peau de Serpent lui permit de rapidement gravir les échelons. En deux mois, il était passé d'Aspirant Créateur de Faux Comptes (ACFC) à celui de Lieutenant Retouitter (LR). Tous les faux comptes de la GAPG commençaient par un tiret bas suivi d'un nombre premier : @_17 correspondait aux touits de l'unité 17, @_53 à ceux de l'unité 53, etc. Peau de Serpent avait créé plus de trois mille comptes et avait relayé tellement de messages que ses supérieurs le bombardèrent Capitaine (C), grade qui lui conférait l'autorisation de créer du contenu. À ce poste, Peau de Serpent ne référait qu'à un Colonel de Garde (CG) qui dirigeait son unité. Le Colonel de Garde en référait lui-même au Général de Camp (GC), qui en référait à un Général d'Armée (GA). Le Général d'Armée dirigeait tous les camps militaires du réseau de Grand Gana.

La nomination d'un nouveau Général d'Armée, Normal qui plus est! fut vécue comme une petite révolution. On l'appelait Général Reporter. Avant son arrivée, les mots-dièse et les messages diffusés sur touitter étaient cantonnés à la promotion des produits et des services de la GanaBat Company. Les instructions du nouveau Général d'Armée étaient d'une autre nature. Il s'agissait de promouvoir Sa Seigneurie en personne! de le faire connaître, de le rendre à la mode et désirable auprès du public Normal. Peau de Serpent se questionnait. Pourquoi une telle révolution? Nul doute que pour rendre Sa Seigneurie désirable, il fallait envoyer le paquet. L'ordre venait d'en haut, autant bien se faire voir, pensa-t-il. Peau

de Serpent dégaina son GanaPhone. Il réfléchit à un slogan assez fort pour refléter l'ambition numérique de Grand Gana. Ganabest ? Ganastar ? Non... il avait mieux. Il écrivit directement au Général d'Armée et proposa, en stratégie de propagande, que tous les officiers bombardent les réseaux sociaux du mot-dièse #Ganastyle.

Au camp Henraux, chaque soirée ressemblait à la précédente : le soleil se couchait derrière la montagne creusée, les feux de la nuit étaient allumés et les conteurs contaient. Ricky Olsen achevait sa six cent trente-deuxième interprétation de *Les Lacs du Connemara*, presque aphone, après seulement trois arrêts de lassitude où il fut ciblé d'ordures et conspué par un public de mauvaise foi. La nuit était tombée. Il s'effondra. Entre deux stridulations de grillons, les yeux mi-clos, il entendit un bruit sourd. Il regarda par terre. Le loquet de sa cage qui chaque matin était aspergé d'acide guanique, avait cédé sous la pression de son propre poids. Ricky Olsen ouvrit la porte de sa cage et s'enfuit à pas de chat. Foi de Ricky ! se jura-t-il, personne n'apprendra qu'il fut torturé de la sorte.

Brèves d'octobre, Mal An 1

Sur les rives de l'Elbe tombe la pluie. À Hambourg, des Normaux lisent des journaux trempés. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« Les photos de ce camp italien ont été envoyées aux principales rédactions européennes. La générosité de ce Grand Gana, que l'on voit donner à manger aux enfants Infectés, balaye les clichés que nous avons sur la vie anarchique de ces camps. Cet homme chauve-souris, ancien haut gradé de l'armée française, est un entrepreneur influent chez nos voisins français. Il affirme être à la tête d'une organisation sociale aboutie, une organisation Infectée européenne dont le communiqué de presse loue les principes « de partage, d'égalité et de transparence ». D'aucuns soulignent que l'émergence médiatique de Grand Gana, leader autoproclamé de la cause Infectée et chantre d'un « ordre social égalitaire », bouleverse les rapports entre Normaux et Infectés. L'aura dont bénéficie la chauve-souris anime toute la presse européenne ! Elle s'impose, en quelques semaines, comme le premier interlocuteur crédible pour représenter les Infectés. »

Extrait de *Der Spiegel*, 5 octobre Mal An 1

Revue de tous

Imaginez ! Si les Infectés ont trouvé un vrai Batman pour les représenter... pour nous ça va être galère. Grand Gana = Super-héros ?

#GanaStyle #GrandGana #chauvesouris

@_37LeoFisher

Ok il est plein de poils, mais le mec il a le courage de parler au nom de millions de gens. Respect à la chauve-souris.

#Ganastyle #GrandGana #courage #respect

@_23AndreasWerber

Notre article « Grand Gana : itinéraire d'un leader né » est l'article qui a été le plus partagé sur les réseaux. Le journalisme n'est pas mort ! Merci à tous !

#GrandGana #portrait #Infected #journalisme

@Bildzeitung

« Je suis une chauve-souris, et alors ? » Découvrez notre interview coup de poing de la nouvelle terreur des Infectés : Grand Gana.

#Ganastyle #GrandGana #boxen

@BoxenZeitschrift

« Je vais investir le marché du bretzel. » Grand Gana nous livre sa stratégie pour conquérir le marché allemand.

#Ganastyle #GrandGana #economie

@BusinessNews

URGENT ! Une rencontre au sommet entre le Président de la République française et Grand Gana est annoncée pour le 15 novembre. Les deux parties traiteront des relations entre Normaux et Infectés.

#urgent #alerte #infofraiche #vite

@AlerteInfoAllemagne

Le protocole salopé

Novembre, Mal An 1

Il pleuvait des cordes depuis la matinée. Le vent frappait les carreaux. Bien calé au fond de son siège, seul à son bureau, le Président de la République française terminait l'une des journées les plus difficiles de son mandat. Sur sa tête planaient des nuages sombres, chargés de doutes et de rares espérances. Il leva les yeux et se raccrocha aux deux seules bonnes nouvelles de la journée.

Primo : le rapport épidémiologique. Pour une raison que personne n'expliquait, la croissance du nombre d'Infectés ralentissait. À date, près du tiers de la population mondiale avait contracté le *Mal*, tous les gouvernements européens s'étaient effondrés, la France, comme toute l'humanité, était divisée entre Normaux et Infectés. Le Président caressa l'espoir que lui-même, sans savoir pourquoi, échapperait peut-être aux fantaisies du *Mal*.

On toqua à la porte. Nestor Guyot, chef du Protocole de l'Élysée, entra avec la timidité d'un enfant de cinq ans. Les valises qu'il trimbalait sous ses yeux étaient aussi lourdes que celles qu'il portait entre ses mains. Nestor fit quelques pas. Il déposa une lettre manuscrite sur le

guéridon : « Monsieur le Président... hum! dit-il, j'ai eu le privilège de servir cette Maison pendant quatorze ans. J'ai eu affaire à des demandes incongrues, à des dictateurs, à des... caprices. Mais à des animaux... non jamais! Jamais personne n'avait ... fait ça... sur le tapis rouge! » Il avala sa salive et reprit, le regard bas : « J'appartiens à l'Ancien Monde, Monsieur le Président... je suis dépassé. À regret, je vous remets ma démission », conclut-il à bout de force.

Le cuisinier venait de démissionner avec perte et fracas. Quant à sa femme, pensa le Président... elle aurait au moins pu lui dire au revoir! Le chien était-il encore là? Ses partisans, ses collègues, ses rares amis... aux premières mauvaises nouvelles, les rats avaient quitté le navire. Le Président était seul, il leva les yeux au ciel et se rattacha à la seconde bonne nouvelle.

Deuxio : il serait réélu. Du moins... s'il fallait se fier à la promesse de la chauve-souris. Foutues élections! pensa-t-il. Il s'en serait bien passé. Son idée initiale avait été d'évincer les Infectés du corps électoral, de jouer sur la peur et la haine qu'ils inspiraient pour rassembler l'électorat Normal. Cette stratégie fut un échec. Ses campagnes militaires hasardeuses, aussi coûteuses qu'inutiles tant les Infectés fuyaient d'eux-mêmes, la crise économique et sa communication désastreuse le faisaient dégringoler dans les sondages. Le peuple Normal grondait, ses soutiens et les médias le lâchaient. Partout, les couteaux s'aiguisaient. L'élection avait lieu dans moins d'un an, en septembre *Mal* An 2. Qui aurait cru que son salut viendrait d'une vieille connaissance transformée en chauve-souris? Cette saleté était habile... contre un changement de stratégie, il obtint la promesse d'être réélu.

Nestor Guyot sortit le Président de ses pensées. Il attendait une réaction, droit comme un piquet, près du

guéridon.

— Bien... prenez votre retraite, reprit le Président. Vous l'avez méritée.

— Je suis confus, Monsieur le Président. Enfin... comment avez-vous pu négocier avec cette... immondice ?

— On ne choisit pas toujours ses ennemis, camarade. Je négocie au nom de la France, de l'Europe et de l'humanité Normale. Croyez bien que cet animal maudit me rebute autant que vous. Partez en retraite. Votre fille peut rester en stage à l'Élysée. En cette période de disette, sa présence pourra m'être utile.

— C'est un honneur, Monsieur le Président ! Nestor Guyot s'effaça, fier comme une serpillère, à reculons.

— Oh attendez Guyot ! Vous avez vu Boulette ?

— Non, Monsieur le Président, pas depuis la fin des négociations.

Négociations... tu parles ! s'exclama en lui-même le Président. Tout avait été bouclé en amont. Le Président avait toujours considéré d'un mauvais œil son ancien Général en Chef des Corps Aériens (G-CCA). Il le voyait comme un empaffé de première, comme un homme trop talentueux, trop charmeur, trop grec pour être français. Le Général Gana draguait ouvertement sa femme. Il avait feint de ne point le voir... mais il était persuadé qu'il la convoitait moins pour sa beauté que pour se rapprocher d'un attribut du pouvoir, d'une prise de guerre. Le militaire était ambitieux. Il pouvait lui faire de l'ombre. C'est pour cette raison qu'il l'avait chargé d'encadrer une mission bactériologique sans importance. Le Président se questionnait : comment cette immondice, ce Général dégradé par le *Mal*, avait fait pour se hisser à son niveau politique ? Comment ce mafieux dégueulasse, cet exilé, avait pu devenir une icône médiatique ? Il y a un mois l'empaffé était à peine connu... Toute la presse le

considérerait maintenant comme son égal. Que pèse cette fulgurance face à quarante ans de carrière ?

Le deal passé entre les deux hommes était simple : des terres contre une réélection. Le Président français filait droit vers une défaite électorale ; Grand Gana ne maîtrisait plus la croissance de ses camps. Pour s'en sortir, le premier voulait redorer son blason de chef d'État ; le deuxième voulait des territoires : des villes en bord de mer. Des territoires ? C'est bien la seule chose qu'un Président pouvait promettre ! Et à l'échelle européenne en plus ! Il en était le garant, les occupait militairement, il pouvait les céder, découper des villes au trait en toute souveraineté. L'idée fit son chemin. En échange d'une poignée de villes, Grand Gana promit au Président qu'il mettrait tout en œuvre pour sa réélection. La chauve-souris était riche. Elle savait parler aux médias, manipuler les réseaux sociaux, elle savait vendre ses produits et promouvoir les hommes. Oh oui, la chauve-souris savait faire ! Le Président s'imaginait déjà en couverture des magazines. On le vendrait comme un homme de poigne ! Comme le rempart de la Normalité. Il serait réélu. Oui il serait réélu. Alors les rats reviendront. Alors les rats s'excuseront. Ils mendieront à sa porte pour lui lécher les rognures d'ongles.

Une sélection de quatre « villes candidates » avait été établie : Barcelone, Gdansk, Hambourg et Pise. Ces villes avaient toutes les qualités : elles n'étaient pas en France ; elles n'étaient plus gouvernées ; l'armée française y était positionnée et les eaux maritimes qu'elles bordaient correspondaient aux attentes de Grand Gana.

Comment déverser dans ces villes plusieurs millions d'Infectés ? Comment gérer la défiance des habitants ? Comment gérer les milices ? La réussite du projet, convinrent les deux hommes, dépendait d'une transition

douce et acceptée de tous. Il fallait être subtil... Le Président imagina un plan qu'il baptisa « Soupe de boulons huilés ».

Le côté « Soupe de boulon » se déclinait en trois phases :

Phase 1 : le ver est dans le fruit.

Le meilleur Agent des Forces Spéciales de la République française (FS-RF) sera envoyé dans les « villes candidates ». Victor De Luc. Un type rapide, un professionnel aguerri aux missions impossibles. L'Agent devra se faire élire dans toutes les « villes candidates » sous un nom d'emprunt, au cours d'élections municipales légalement imposées par l'armée française. Il devra, pour ce faire, convaincre les habitants Normaux de ces villes d'accueillir des millions d'Infectés. La ruse et la dialectique seront ses armes. Une fois élu, il démarchera des investisseurs pour construire en masse des hébergements touristiques ; des gares ; des aéroports ; des centres de cure et de loisirs. Il pourra, s'il le souhaite, mener de grands travaux d'aménagement, repenser l'idée urbaine des « villes candidates ». L'Agent aura carte blanche et le soutien financier illimité de la République française.

Phase 2 : le ver sort du fruit.

L'Agent démissionnera de ses postes de maire. On change de dimension. Dans chaque ville, il lèguera le pouvoir municipal à un Conseil d'Administration composé des membres du Conseil municipal ; d'un Conseil d'Investisseurs ; de représentants de l'administration et de l'armée française. Le Président français et Grand Gana dirigeront conjointement ces Conseils d'Administration. Les Infectés seront invités à se rendre dans les « villes candidates ». Ils profiteront chacun de dix semaines de cures par an aux frais du contribuable français. Cette durée, orchestrée par de subtils jeux de rotation, permettra aux

camps de Grand Gana de retrouver un équilibre sain et contrôlable. Cette mesure s'appliquera, quoi qu'il en coûte.

Phase 3 : le ver mange le fuit.

Que les habitants Normaux partent ou restent... il était déjà décidé que les « villes candidates » seraient le théâtre médiatique de la réconciliation entre Normaux et Infectés. Les *Jours meilleurs* seront à portée de bain. Ses affaires fleuriront. Le Président jouira d'une paix historique et d'une réélection assurée.

Le côté « huilé » du plan était médiatique. L'objectif était de préparer les esprits Normaux à une réconciliation générale avec les Infectés. Le plan se déclinait en trois phases : Redécouverte, Acceptation et Partage. Des événements furent planifiés pour chaque phase : émissions de télé-réalité ; concerts mixtes ; documentaires ; témoignages ; retrouvailles émouvantes etc. L'idée d'une partie d'échecs intitulée « Match du siècle » entre un champion Normal et un Infecté fut avancée. Grand Gana obtint qu'en phase d'Acceptation, les mots *Mal* et *Infecté* soient remplacés par *Bien* et *Singulier*.

Il pleuvait des hallebardes depuis la matinée. Le vent s'abattait sur les carreaux. Affalé au fond de son siège, seul à son bureau, le Président de la République française alluma sa télé. Les chaînes d'information tournaient en boucle sur sa rencontre avec Grand Gana. Et il y avait de quoi ! Cet empaffé avait bien ménagé son effet. Les images de son arrivée étaient... inédites. Une arrivée aérienne ! Du jamais vu ! Les médias, regroupés dans la cour de l'Élysée, avaient guetté dans le ciel l'arrivée de la chauve-souris : « Est-ce cet avion ou bien cette colombe ? » Les bêtises avaient

fusé. Pas pour longtemps. Ils avaient d'abord distingué un point flou dans le ciel chargé et d'un coup ! Grand Gana avait fendu les nuages. Grand Gana était massif. Il était velu. Son exigence avait été d'atterrir sur le tapis rouge de l'Élysée. On le vit atterrir avec une escorte de dix chauves-souris, tous d'anciens militaires, qui eurent la décence de s'agenouiller en touchant terre. Grand Gana était resté debout. Il avait troqué sa toge blanche pour un costume sombre et une cape rouge. Un orchestre d'Infectés, dépêché d'un camp de Bourgogne à la demande de Grand Gana, avait célébré son atterrissage sur une musique militaire, *Le Caïd* d'Ambroise Thomas. Les dix amantes ou « Ladies » de son harem l'avaient attendu dans leurs costumes de soie. Elles avaient applaudi son arrivée, dès que ses pattes touchèrent terre, dévorant l'animal de leurs yeux clairs comme la lune. Pink Lady s'était avancée à genou, tête baissée, portant un plateau d'argent supportant une bolée d'insectes, une tasse de café d'Éthiopie et un cigare de La Havane. Purple Lady lui avait allumé le cigare. Trois bouffées et une gorgée. Alors seulement, le Président avait été autorisé à descendre du perron. Il avait salué Grand Gana, lui avait retiré sa cape. Tout ce protocole avait été imposé par la chauve-souris. Le Président avait accepté sans ciller. Il regrettait. Rien dans ces images ne le valorisait.

La réception s'était d'abord articulée autour d'un déjeuner officiel, qui avait été organisé dans l'intimité du Salon d'Honneur, les rideaux tirés, à la lueur de quelques bougies. Le cuisinier de l'Élysée avait été laissé libre de composer le menu, tant qu'on y trouvait des fruits, des insectes et du poisson. Le Président était accompagné de son épouse ; Grand Gana de ses dix amantes. Il avait été convenu que les Ladies de Sa Seigneurie ne mangeraient chacune pas plus d'un abricot. Betty, la fille du cuisinier,

une jeune fille docile et habituée aux réceptions officielles, était au service. Elle était accompagnée de Boulette, le chien présidentiel, un jeune et vif labrador noir qui, ces temps-ci, courrait toujours dans les pattes de la serveuse.

La jeune Betty servit en entrée un Bol d'insectes croustillants sauce tartare à Sa Seigneurie ; une Assiette de radis roses au sel de Guérande au couple présidentiel. Grand Gana, qui n'avait pas manqué de vanter le croustillant des pattes de blatte et l'onctuosité du fondant de mouche, avait lorgné sur le détail de chaque insecte. Ses yeux étaient immenses, perçants et jaunes... d'épais poils noirs sortaient en abondance de sa chemise. En contraste avec la délicatesse de ses remarques culinaires, Grand Gana avait littéralement mangé comme un porc, plongé la tête dans son Bol tel un cochon dans son auge. Les bruits de sa bouche claquaient entre deux lapements humides. Madame la Présidente s'était remémorée quel homme se cachait derrière l'animal. Elle trouvait que Grand Gana avait toujours le charme de ce beau militaire qui lui faisait de l'œil, à chaque 14 juillet. Il avait du charisme. L'énergie mâle qui se dégageait de cette... chose ne la laissait pas indifférente. Était-ce l'appel de l'inconnu ? Du pouvoir ? Madame la Présidente le déshabilla des yeux. Le croquant des radis résonnait dans sa bouche comme le piment de ses pensées vagabondes. À ce moment Grand Gana se redressa, la bouche pleine d'insectes et lança les débats :

— Nous sommes donc d'accord, Monsieur le Président, personne ici ne veut la guerre. Vous m'orchestrez l'afflux légal et sécurisé de mes Singuliers dans les « villes candidates » et en échange... je propulse vos petites fesses de Président vers un nouveau mandat.

— C'est bien l'objet de notre accord, Général.

— Appelez-moi Grand. Quant à vous, Madame, vous pouvez m'appeler George.

La Première Dame rougit comme un radis.

— Sauf votre respect Général Grand, êtes-vous sûr que vos Infectés quitteront les camps pour le bord de mer? reprit le Président.

— Ils ont intérêt oui! Je leur promets des *Jours meilleurs* depuis des mois. Je leur promets que ça sera à la mer. C'est que la plupart de mes Singuliers sont en conflit avec leur *honte*. Ils ne cessent de geindre, de se demander pourquoi... pourquoi eux? Pourquoi ces symptômes ridicules? Comment voulez-vous que je m'occupe de milliers de personnes qui se présentent chaque jour en posant ce type de questions? Mes services sont saturés. Trop de Singuliers sèment le désordre. La mer leur fera le plus grand bien.

— Vous serez ravis d'apprendre que la propagation du... le Président plaça la main devant sa bouche et murmura ... *Mal*, stagne.

— Oui je sais... peu importe. Saviez-vous que nous étudions ses propriétés? Nous ne le comprenons pas mais... nous voulons le maîtriser. Nos résultats sont intéressants. Très prometteurs! D'ailleurs, je me suis permis de vous apporter une nouveauté.

Grand Gana frappa des mains et Yellow Lady lui apporta une petite noix qu'elle déposa dans sa paume. Grand Gana contempla la noix avec un sourire carnassier : « Mes chers hôtes, dit-il, voici une noix... c'est notre création, elle est Infectée! » Grand Gana prit la noix. Il replia sa main dessus et brisa la coquille. Il ouvrit sa paume... ce n'était pas une noix qu'elle contenait! Mais un minuscule cerveau rose palpitant dont les rainures épousaient les formes de la coquille brisée.

— Vous... vous allez manger ça? s'enquit Madame la Présidente.

— Rassurez-vous, ma chère, ce petit cerveau a bien le goût d'une noix. Il a surtout le don d'oralité ! Si je la donne à votre chien, par exemple, je parie qu'il sera capable de s'exprimer aussi bien que son maître. Voyez plutôt.

Grand Gana jeta le cerveau-noix en direction de Boulette, tout excité à la vue du bout de viande palpitant. Le chien le macha, bava, esquissa un sourire et d'un coup... s'écroula.

— Mais c'est qu'il a tué Boulette cet empaffé ! s'exclama le Président.

— Rassurez-vous, votre chien est bien vivant. Laissez la noix faire son effet. Cette noix est un prototype, l'effet ne dure que quelques heures. Votre chien va se réveiller d'un instant à l'autre. On observera... et demain, Boulette jappera comme n'importe quel autre chien.

Betty sortit de la cuisine avec le second plat : du Hareng farci de fruits rouges accompagné de son verre de Jus de limande. On la rassura sur l'état de santé du chien, inerte, vautre sur le tapis et les yeux révulsés. Grand Gana machait toujours ses insectes, la tête au fond de son Bol. Ses amantes découpaient avec soin la deuxième partie de leur abricot. Madame la Présidente, qui détestait les anges et le triste spectacle de ce chien à demi mort, brisa le silence :

— Vos compagnes sont charmantes, Monsieur George Gana. Elles sont frugales comme de vraies jeunes filles !

— Mes femmes sont folles amoureuses de moi, répondit-il. Elles n'ont ni le droit ni l'envie de me quitter. Elles ont ce qu'on appelle *Amare Luna* : à chaque pleine lune, elles tombent folle amoureuse du premier individu qu'elles voient. Elles ont comme... une pulsion de regard. Une merveille du *Bien* ! Dès que j'en vois une... je la prends avec moi. J'exige qu'on me l'apporte. C'est mon petit péché... ma gourmandise, ma collection de femmes,

voyez-vous. C'est comme ça ! À chaque pleine lune, elles n'ont le droit de voir que moi.

Une mouche s'échappa de sa narine. Il reprit : « Savez-vous que les chauves-souris fornicquent jusqu'à vingt fois par jour ? J'ai bien besoin de dix femmes ! plaisanta-t-il. Et même plus ! Oui, mes envies sont supérieures à celles d'un homme Normal... je les assume sans hypocrisie. Je n'ai rien à cacher. Je me sens sur ce point beaucoup plus libre que beaucoup d'hommes Normaux qui, par convention, par crainte des troubles et du quand dira-t-on, cachent leurs aventures extra-conjugales. La *honte* n'est pas que l'apanage des Singuliers. Elle génère le mensonge, l'hypocrisie... voilà les ennemis de l'homme Normal ! Qu'en dites-vous, Monsieur le Président ? »

Le Président était resté mutique, les yeux vissés sur son hareng. Un jappement de lamentation brisa le silence d'une réponse qui ne venait pas. Boulette hurla ! Il toussa puis se leva... renifla. Il remua la queue puis se rua sur Betty en articulant, sous les yeux médusés de l'assistance : « Ahhh Gentille Maîtresse au bébé ! Gentille Maîtresse au bébé ! Je le sens, je le sens ! Gentille Maîtresse au bébé, oui je sens ! » Puis il aboya un galimatias de voyelles. Il fit des rondes, remua la queue autour de la serveuse. La jeune fille se figea comme un totem, la main sur le ventre comme pour le protéger, la tête enfoncée dans les épaules.

À Grand Gana de rire et de reprendre fort :

— À la bonne heure ! Vous êtes enceinte ? Je lève mon jus de limande à votre enfant ! Félicitations à votre famille et au futur papa.

— C'est que... la jeune fille blêmit. Papa n'est pas au courant et... enfin personne, en fait. Le chien, il était... ouh ! ouh !

Betty paniqua. Elle lâcha les assiettes Napoléon III qui explosèrent sur le tapis. Boulette stoppa sa danse et se rua sur la nourriture : « Ohhh restes ! des restes ! Bon ! Gentille Maîtresse au bébé ! Vite ! C'est bon ! Vite ! » Les yeux de la serveuse se noyaient sur le tapis. Elle poussa des petits cris. Ne sachant que faire, au milieu des bris et de la nourriture gâchée, elle partit en courant se réfugier dans la cuisine de son père. Boulette se redressa. Pourquoi ce départ précipité ? On tendit l'oreille. Seuls des pleurs et des lamentations s'échappaient de la cuisine. Des sanglots. Encore des sanglots. Quelques hoquets puis murmures qui devancèrent un énorme « Quoi ! » du père cuisiner. Puis le silence. Un lourd silence. Boulette terminait la nourriture sur le tapis. Il en léchait l'odeur. Puis il fut pris d'une excitation soudaine, remua très fort la queue et courut vers le Président en jappant : « Maître ! Maître ! Tu fais saillie avec Gentille Maîtresse dans la cuisine et tu me donnes encore à manger ? Comme avant, comme avant... tu fais saillie dans la cuisine et tu me donnes encore à manger ? » Boulette dansa autour du Président, dont le teint virait vers une pâleur spectrale. Soucieux de partager sa joie, le chien se dirigea vers Madame, fit le beau et compléta : « Dans la cuisine ! Dans la cuisine ! Vieille Maîtresse veut aussi faire saillie avec Maître ? Et Maître me donnera encore à manger. Manger oui ! ». Apprendre que l'on est cocu par un animal qui vous traite de vieille est une expérience peu commune. « Mais faites-moi taire ce chien ! » hurla Madame la Présidente.

La suite du repas fut brouillonne. La porte de la cuisine claqua et le père de Betty, rougeot comme le vin, le regard noir comme les baies, jeta une tête de cochon fraîchement tranchée dans l'assiette du Président. S'il ne fut Président, nul doute qu'il eut reçu ce cochon sur la tête... ou pire encore. Piégé dans un déferlement de haine à son encontre,

le Président expérimenta le différentiel thermique qui existait entre la colère explosive de son cuisinier et la glaciale létalité de sa femme. Les invectives fusaient de part et d'autre, elles alimentaient un vomi d'insultes qui transperçaient son honneur d'hôte. Combien de temps dure une seconde de souffrance ? Ces minutes d'algarades lui semblèrent une éternité. Les vagues d'insultes léchaient la hauteur de son ego. L'ego tangua... puis le flot se calma. Tout avait été dit et le silence revint. Le Président, papa ? Grand Gana savourait cette scène de ménage. Au lieu de se retirer, comme l'aurait fait n'importe quel invité, il relança la conversation sur l'origine sociale de la monogamie. Du sel sur la plaie. Le cuisinier partit avec sa fille en claquant la porte. Chacun resta dans ses pensées. « Devant cet empaffé ! quelle *honte* ! » pensa le Président. Il avait engrossé le petite Betty certes... sous d'autres régimes, c'eût été un honneur non ? Il arracha une oreille du cochon, dont les yeux morts le fixaient dans son assiette, et la mangea crue.

Il pleuvait des seaux depuis la matinée. Le vent fouettait les carreaux. Tassé au fond de son siège, seul à son bureau, le Président de la République française appelait son chien. Où était ce chien ? Depuis le déjeuner, Boulette était introuvable. Comme sa femme. La dernière fois qu'il l'avait aperçue, sa femme, c'était avant la conférence de presse, lorsque Grand Gana, imposant son physique de catcheur surnaturel dans les couloirs de l'Élysée, lui couvrait l'épaule d'une aile protectrice. Le Président se remémorait la scène. Qu'est-ce qui lui manquait à Batman ? pensa-t-il. Une poule de plus dans son harem ? Le badinage de la chauve-souris avait été outrancier, visible et

indécent, mais il avait fonctionné. Sa femme avait disparu à cause, jugea-t-il, d'un chien bavard et d'une chauve-souris mutante. Il considéra les répercussions de la perte de son épouse sur son image politique. Comment gérer sa disparition à un an des présidentielles? S'il trouvait une petite jeune pour la remplacer... alors peut-être transformerait-il cette défection en opportunité.

La conférence de presse avait été humiliante. Le Président de la République française et Grand Gana devaient apparaître comme les initiateurs de la réconciliation générale entre Normaux et Infectés. Aucune mention des « villes candidates » n'était à l'ordre du jour. Et bien entendu rien sur leur accord secret. Grand Gana avait fait venir ses propres journalistes, vingt officiers numériques de la Grande Armée de la Propagande Ganesque (GAPG), regroupés aux premiers rangs sous les ordres de Paul Willard. Les officiers numériques avaient gardé, pendant toute la conférence de presse, leurs yeux tissés sur leurs écrans. Le Président se souvenait de l'un d'eux qui avait la peau jaune! Il pelait abondamment. Ce monstre avait relayé via son téléphone toutes les bonnes paroles de son maître. Le Président eut la nausée.

Les journalistes Normaux, correspondants introduits des quotidiens internationaux, se tenaient éloignés du groupe d'Infectés. Ils étaient dispersés au fond de la salle, méfiants, sans doute dégoûtés par l'aspect rebutant des officiers journalistiques de Grand Gana, surtout de l'homme en jaune. Les journalistes étaient restés passifs aux propos introductifs du Président. Beaucoup d'entre eux le considéraient comme politiquement mort. Leur attention s'éveilla seulement au moment des questions. Et quel éveil! Tous leurs doigts se levèrent au moment des questions qui étaient toutes pour Grand Gana. Les réponses avaient fusé. La chauve-souris avait dominé le Président par sa

taille, par sa prestance, par son humour et par son sens de l'à-propos. À côté du Président, pâle comme un hareng, Grand Gana avait tout de la bête à scoop! Il fumait le cigare comme Arnold Schwarzenegger, jetait des regards jaunes à la Marlon Brando... Il réussit à faire rire, à s'attirer la sympathie de tous. Grand Gana avait répondu avec la plus sincère hypocrisie aux questions sur son parcours et sur ses ambitions. Toute la palette à grands mots fut utilisée : « dignité retrouvée » ; « dialogue constructif » ; « respect mutuel » ; « réconciliation », etc. Un vrai bingo ! Il réussit également la prouesse à citer Martin Luther King et Winston Churchill dans la même phrase ! Grand Gana l'avait joué modeste. Cela avait plu. Il avait effacé juste assez de sa personne pour que les journalistes rebondissent sur le sujet. Le thème de la conférence de presse avait progressivement glissé de la réconciliation entre Normaux et Infectés à la personne de Grand Gana. Les demandes d'interviews avaient abondé. Paul Willard avait pris moult rendez-vous. Des éléments de langages et des notices biographiques avaient été distribués. Toute la machine de communication était parfaitement huilée.

Il pleuvait à verse depuis la matinée. Le vent claquait sur les carreaux. Avachi au fond de son siège, seul à son bureau, le Président de la République française constatait, amer, le résultat politique de sa journée. Sur telle chaîne, Grand Gana était considéré comme un visionnaire politique de centre gauche ; ailleurs on débattait du post-humanisme « ganesque ». Des polémistes se mirent, par solidarité, à fumer le cigare. Bref, la sauce prenait. Et moi... pensa le Président, moi ! Président de la République française, représentant de l'humanité Normale et chef de la plus

grande puissance militaire d'Europe... moi... dans ce cirque médiatique, je deviens le paillason d'une chauve-souris qui a piqué ma femme. Rarement dans sa carrière s'était-il baissé aussi bas. Tout ça pour une réélection. Il douta : « Et si je m'étais fait rouler ? Si cette bestiole changeait d'avis ? Si elle se présentait à ma place ? Que ferais-je ? De la pêche au poisson lune ? »

On toqua à la porte. Léa Guyot, fille du démissionnaire Chef du Protocole de l'Élysée et conseillère stagiaire du Président entra. Léa fit quelques pas avec la timidité d'une adolescente de vingt ans. Elle posa sa main sur le guéridon où reposait la lettre de son père.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu démissionnes toi aussi ? demanda le Président.

— Non, Monsieur le Président... vous m'avez... comment dire. Il y a eu des écarts, mais je souhaite continuer mon stage. Enfin si c'est possible, sans avoir à le faire avec vous. Je... je ne veux plus.

— Et votre promotion ma petite Léa ? Vous y avez pensé ?

— Oui, Monsieur le Président... le prix est trop élevé et je ne peux...

— Justement ma petite Léa, vous avez été bien brave. Je vous propose une promotion intermédiaire. Nous parlerons de votre réelle promotion le jour où vous vous révélez... comment dire... efficace. Je vous nomme Cheffe du Protocole, comme votre père démissionnaire.

— Mais... c'est la place occupée par papa ?

— C'était. Il a pris sa retraite à l'instant, soyez heureuse pour lui. Vous lui succédez.

— C'est... c'est un honneur, Monsieur le Président.

— Vous saurez mettre vos talents au service de vos remerciements. Vous commencez dès maintenant.

— Très bien, Monsieur le Président. Que dois-je faire ?

— Le tapis rouge ma petite Léa... le tapis rouge.

— Qu'est-ce qu'il a le tapis rouge ?

— Avant de partir, notre invité Grand Gana a exigé qu'on lui privatise la cour de l'Élysée, afin qu'il passe du bon temps avec ses demoiselles de confort, vous comprenez ? Vous apprendrez l'excentricité de nos hôtes, jeune fille. Et vous verrez que vous n'êtes pas si mal traitée ici. Un tapis rouge plein de poils n'est pas présentable. Je vous laisse imaginer... il faut le laver.

Léa s'exécuta. Le Président admirait le courage et la naïveté de cette petite.

Il restait un morceau de cigare de Grand Gana dans le cendrier. Le Président l'alluma. Tira. Toussa. Il trouva le goût dégueulasse. Il regarda la petit Léa par la fenêtre, s'affairer sur le tapis. Il faisait nuit. Il pleuvait. « Dire que cet empaffé de chauve-souris avait dix femmes ! Plus la mienne ! Et je n'ai que cette stagiaire qui affiche ses réticences » se désola-t-il. On lui tira sur la manche. Boulette gémit derrière lui. Entre deux jappements et un flot d'articulations moins nets qu'au déjeuner, il comprit : « Cuisinier parti... Gentille Maitresse parti... cuisine vide, moi faim... faim... partir ! » Il cracha un morceau de cerveau-noix mal digéré sur le tapis. Encore une tache pour Léa ? Le chien partit, sans autre forme de procès.

Brèves de novembre, Mal An 1

Dans les rues de Stockholm, les nuits se jouent des matins. Des habitants calfeutrés lisent chez eux les journaux bien au chaud. D'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« La scène était encore improbable il y a quelques mois. La convergence de vues entre le Président de la République française et Grand Gana, représentant des Infectés, ouvre une perspective d'une paix entre Normaux et Infectés. *« J'ai fait le rêve que peut-être, un jour, Normaux et Infectés se prendront par la main »*, déclare Grand Gana. Verra-t-on des Infectés quitter la Laponie et revenir dans nos villes? Rien ne semble joué tant le *Mal* divise nos sociétés. L'exécutif français préfère laisser ce choix à des gouvernements locaux, prochainement constitués. *« Trop de rancœurs. Trop de conflits. Nous lutterons contre les Milices Normales et nous laisserons aux autorités locales le soin de décider ce qu'elles souhaitent faire, au terme d'élections à venir dans des villes qui, aujourd'hui, n'ont plus de gouvernement. La réconciliation doit être une volonté locale et démocratique. La démocratie oui! Nous la rétablirons bientôt dans toute l'Europe!* », affirme le Président français. »

Extrait du *Svenska Dagbladet*, 18 novembre Mal An 1

Revue de touits

L'armée française est fière d'organiser les premières élections libres et souveraines des villes dont elle assure le maintien de la paix. Nous commencerons, en toute transparence, avec les villes de Barcelone, de Hambourg, de Gdansk et de Pise.

#RetourDemocratie #FierdEtreVotrePresident #Ensemble
#ViveLaRepublique
@PresidenceDeLaRepubliqueFrancaise

Grand Gana est class, élégant et cultivé ! Vive la chauve-souris !

#GrandGana #GanaStyle
@_37IngaJohansson

Quel charisme ! Quelle humilité ! Grand Gana, c'est bien la preuve que les Infectés sont des humains, non ?

#GrandGana #GanaStyle
@_11StenErikson

Match du siècle ! Le champion d'échecs français Arthur Valois-Lafarge va affronter un Infecté ! L'identité de l'adversaire n'est pas encore connue.

#avl #chess #matchdusiecle #allezlesnormaux
@FederationSuedoiseEchecs

URGENT ! TV-Svenska annonce le lancement de « L'Amour est dans le camp », une émission de télé réalité qui réunit Normaux et Infectés.

#telerealite #tvs #premiersurlinfo
@AlerteInfoSuede

Bon... je réactive mon compte touitter mais j'ai du mal à écrire. Je vous expliquerai.

#back #yadunouveau

@AnemonePolpo

La campagne électorale

Décembre, Mal An 1

Un brelan d'As et bim ! Le Palazzo Blu lui appartenait. Victor De Luc, Agent B-009 des Forces Spéciales de la République française (FS-RF) venait de gagner un palace toscan, clé en main. Victor n'avait rien d'un James Bond. Il était un monstre froid, un républicain taiseux, un excellent acteur qui masquait son insensibilité sous une allure frêle et des traits polis. Le perdant était un vieux baron, un Pisan désormais ruiné qui s'appelait Aragon di Paoli. Le vieil homme était un Infecté de la première heure. Il jouait ce qui lui restait de fortune, pour financer l'ablation du nez rouge de clown qui lui poussait comme une verrue sur le visage. Une nouvelle opération, une opération clandestine, encore une. Le Baron avait eu beau multiplier ce opérations, son nez repoussait sans cesse, toujours plus gros, toujours plus rouge. Le poids de sa protubérance nasale devenait incommodant. Sa patate était tellement lourde qu'il était obligé de la porter sur le dessus de sa main. Il regarda Victor, désespéré. Un filet de morve arc-en-ciel illuminait son triste visage. Aragon di Paoli s'excusa. Il sortit groggy du Casino de la Marina, traversa le front de mer et s'allongea tout habillé sur la plage, la tête dans

l'écume pour y tremper son infirmité nasale. Ah, cette mer ! Jamais le vieil homme ne se résolut à quitter la Marina de Pise. Seules ses baignades quotidiennes dans la mer Tyrrhénienne lui permettaient d'oublier les malheurs de sa condition.

Le Baron était l'un des derniers Infectés que l'on rencontrait à la Marina de Pise. Les milices Normales le toléraient comme une exception à la faveur de son âge avancé. Les franges extrémistes de la Normalité ne goûtaient guère la désuétude de ce privilège aristocratique, mais elles le laissaient relativement tranquille. Seuls quelques gamins lui balançaient de menus cailloux.

Le Baron revint au Casino, plein de sable, les poils de nez bourrés d'algues bleues. Il reprit place face à Victor De Luc : « Je ne dors plus dans ce vieux Palazzo de toute façon, dit-il. Le centre de Pise est trop loin. Alors c'est dur, mais au fond... je m'en tape d'avoir perdu. La mer, ça me calme... Et pis, je suis content qu'il tombe entre les mains d'un petit nouveau comme vous. Vous faites sensation ici ! » Victor De Luc connaissait la musique. Sous ses airs je-m'en-foutistes, le Baron était effondré. La sécheresse d'un flux lacrymal bordait ses paupières tombantes. Les talents de Victor au poker n'étaient plus à démontrer, il trichait comme un professionnel. Victor s'était déjà joué de plusieurs notables en bout de course. À Barcelone, à Hambourg et à Gdansk... ces vieux riches étaient tous pareils. Victor les avait d'abord ruinés au jeu. Puis ils les avaient intégrés à son équipe de campagne. Pour gagner des élections, avoir de vieux notables à ses côtés était un gage d'ancrage. Leur présence contrebalançait sa posture de nouvel arrivant.

Victor De Luc était arrivé à Pise il y a quatre jours. La ville n'avait plus de gouvernement, l'État italien

s'était effondré et les milices Normales avaient expulsé la quasi-totalité des Infectés. L'armée française, d'une passivité exemplaire, assurait un semblant d'ordre, sans déranger grand monde. La mission de Victor était de conquérir sa quatrième mairie en autant de semaines. Victor s'était fait élire maire de Barcelone, de Hambourg et de Gdansk, chaque fois sous un nom différent, dès le premier tour, dans des conditions sécuritaires et politiques comparables à celle de Pise. Le Président avait choisi Victor De Luc pour sa rapidité, pour sa créativité. Victor allait devoir convaincre les Pisans d'accueillir des millions d'Infectés dans leur ville, se faire élire, préparer la venue d'investisseurs et réaliser, s'il le souhaitait, de grands travaux d'aménagement. Une fois ses objectifs remplis, il disparaîtra. Il cédera sa place à un Conseil d'Administration qui assurera le fonctionnement de la nouvelle station balnéaire. Victor De Luc devait faire vite. Le Président souhaitait tirer le fruit de ses réalisations avant les prochaines élections présidentielles. « Tout doit être terminé avant six mois », lui avait-il dit. Victor De Luc avait carte blanche.

Au premier jour, valise à la main, Victor De Luc avait visité Pise, une ville qu'il ne connaissait pas. Il avait parcouru toutes les rues, s'était invité dans les magasins, avait salué et serré des mains. Il avait discuté avec des gens du cru, des Normaux ravis de lui vendre quelques colifichets, de lui apprendre ses premiers mots d'italien. Victor s'était essayé au costume trois-pièces et à l'aviron sur l'Arno. Il avait sillonné la ville minutieusement jusqu'au soir. On le vit partager des sfoglias avec les étudiants sur le Ponte di Mezzo, déclamer des vers de Dante

au coucher de soleil sur l'Arno. Victor voulait personnifier l'image d'un homme romantique, latin, aux antipodes de sa vraie nature froide et manipulatrice. Victor s'était présenté comme un armateur français, un riche aventurier, un poète et un amoureux du goût.

Au matin du deuxième jour, Victor De Luc écrivit une tribune sur les spécificités de la marqueterie architecturale de ce qu'il appela « l'Art Pisan ». Il dédicaça son texte au « bon peuple de Pise ». L'article bousculait les acceptations classiques sur l'art roman. Il flattait l'unicité et la qualité de l'architecture locale. Son texte fit le tour des journaux toscans, buzza sur les réseaux sociaux, fut débattu sur la place publique au point d'éclipser l'annonce qu'une élection municipale, supervisée par l'armée française, se tiendrait le dimanche de la même semaine. Les femmes murmuraient le nom de Victor sur le marché aux fleurs. On le vit le soir, Piazza dei Miracoli, mener une conférence populaire sur le génie de l'architecture locale. On loua tant ses connaissances en la matière que ses progrès en italien.

Au troisième jour, Victor reparcourut toutes les rues, salua à nouveau et resserra toutes les mains. Il rediscuta avec les gens du cru, ravis d'évoquer les problèmes du quotidien et de parfaire la toscanité de son italien. Victor était d'une adaptabilité remarquable ! Fort de ses observations, il évoqua un nouveau tracé de ramassage des ordures, un plan de transport plus écologique, ainsi qu'une stratégie énergétique plus verte qui permettrait, via un plan quinquennal, de réinvestir dans l'éducation et la relance des activités culturelles. Victor en appelait au génie du peuple qui avait construit la République de Pise. Il flattait l'histoire, le sang et la culture locale. L'idée d'un « prix d'imagination politique Victor De Luc » fut évoquée au marché aux légumes de la Piazza delle Vettovaglie.

Au matin du quatrième jour, Héloïse ouvrit, comme chaque matin, la pasticceria sicilienne dans laquelle elle travaillait. Une centaine de caisses de sfoglias avait été livrée aux Infectés quelques heures plus tôt. C'était une nuit de pleine lune. Encore une. Eusebio n'était toujours pas revenu. Héloïse était fatiguée. Elle ne tenait qu'à la force d'un espoir qui, depuis de trop nombreux mois, s'amenuisait. Le clocher sonnait huit heures à l'église du Saint Sépulcre. Une poignée d'habitues attendait sur le trottoir la traditionnelle levée de rideau. Il s'agissait de gentilhommes pisans à la bedaine prononcée, des retraités, des personnages renfrognés, farouches envers les Infectés. Ces hommes étaient l'incarnation de la science populaire. Héloïse les écoutait débattre toute la journée. Comment faire autrement ? Ils parlaient politique. Ils se demandaient s'il fallait confier le gouvernement municipal aux milices ; si les Infectés méritaient la qualification d'humains ; si le *Mal* n'était pas la preuve de l'existence du Malin ! Parfois, des gros mots sortaient de leurs bouches. Héloïse les trouvait d'une vulgarité sans nom ! Elle les tolérait des oreilles un peu, moins de ses yeux. En attendant le retour de son amoureux, elle considérait que seul un homme exceptionnel serait digne de son regard. Cette attitude la protégeait des avances inconvenantes. C'était aussi une manière de prouver sa fidélité à Eusebio. Héloïse ouvrit le rideau. Elle remarqua que toute sa clientèle était habillée en costume trois-pièces. Il n'y avait pas de messe... Que se passait-il ?

— Hâte-toi jeune fille, on veut s'installer avant l'arrivée de Victor De Luc ! grogna Signore Bougon.

— C'est un de vos amis ? demanda Héloïse.

— Mais non ignare, tu ne lis pas les journaux ? C'est la nouvelle vedette locale, un homme de bien, un Français et un expert de l'art pisan. La presse dit qu'il prendra son café

ici ce matin, dit Signore Hardi.

— Il paraît même qu'il va se présenter à la mairie ! renchérit Signore Maladroit.

Les renfrognés aidèrent la jeune femme à lever le rideau, à la hâte, puis ils s'installèrent, chacun à leur table, avec leur journal. Héloïse prépara les cafés et servit des sfoglias dans un silence inhabituel. Un quart d'heure passa. L'air était tendu. L'excitation virait à la nervosité. Une petite ombre apparut derrière la vitre ! Des bruits de pas. L'ombre grandit. Aucun doute possible... l'ombre ouvrit la porte. Victor De Luc apparut à la faveur d'un rai d'une lumière matinale, accompagné d'une poignée de journalistes : « Il paraît que c'est ici qu'on mange les meilleurs sfoglias de Pise ! » dit-il dans un italien parfait. Les renfrognés replièrent leurs journaux et courbèrent l'échine. Héloïse l'invita à s'installer à table, celle la plus au milieu de la salle. Elle lui apporta immédiatement un café et son meilleur sfoglia. L'homme sentait bon. Il portait un chapeau de paille et un costume trois-pièces, rouge et blanc. Victor De Luc semblait à l'aise. Il s'enfonça au fond de son siège, les jambes tendues. Il inspecta la pièce du regard, comme pour se l'approprier, pour affirmer sa présence. L'homme respirait la confiance. « Oui ! se dit Héloïse, cet étranger a tout d'un bon Pisan ! ».

Les journalistes s'installèrent debout près de la table centrale, enregistreurs et calepins à la main. Victor se redressa, but une gorgée de café et s'adressa à eux : « Signori ! Si je vous ai demandé de venir, ce n'est ni pour que nous parlions d'architecture ni que pour nous dégustions ces bons sfoglias. Vous savez que dimanche se tient une élection capitale pour l'avenir de notre cité. Je saisis cette occasion pour remercier l'armée et l'administration française, qui superviseront cette opération majeure pour le retour de la

démocratie. » Signore Maladroit applaudit. Victor reprit : « Voyez-vous, je suis nouveau dans notre belle cité... et je l'aime déjà ! Aussi voudrais-je consacrer cette journée à trouver des candidats pour la mairie de Pise. J'ai souhaité que la presse m'accompagne dans cette démarche. Vous savez que je suis un homme de terrain. Et je voulais commencer par cette pasticceria dont on m'a dit le plus grand bien ! On y trouve, paraît-il, la fine fleur des commentateurs politiques de cette belle cité. C'est un terreau de choix. Je pose donc la question : quelqu'un, dans cette pièce, souhait-t-il devenir maire de Pise ? »

Les visages renfrognés disparurent derrière leurs journaux dépliés. Signore Hardi, le plus courageux des renfrognés s'exprima pour tous :

— C'est que... ce qu'on souhaite nous, c'est un maire honnête et Normal. On ne veut plus des Infectés, on ne veut plus les voir chez nous... alors là les milices les ont chassés, mais... on ne veut plus jamais en voir ! Jamais !

— Et pourquoi ne voulez-vous plus voir d'Infectés ? reprit Victor.

— Parce qu'ils sont différents. Ils font peur et...

— ... un Pisan de votre trempe, coupa Victor, aurait-il peur de la différence ? Vos ancêtres, fiers bâtisseurs de la République de Pise, étaient-ils aussi timorés quand il s'agissait de commercer avec les Byzantins d'Antioche et les mamelouks de Saint-Jean d'Acre ? La tolérance a bâti la richesse de votre ville, cher Monsieur, c'est elle qui vous permet de boire votre café.

— Oui enfin quand même ils sont...

— ... je sais, je sais... vous n'êtes pas le seul à exprimer des craintes ! Votre prochain maire devra vous protéger. Mais il ne devra pas le faire par l'exclusion ! Il devra vous redonner l'honneur et la confiance nécessaire pour croire en votre avenir. La confiance est votre arme, Signore Hardi ! C'était

la fierté de vos ancêtres. C'est elle qui vous protégera ! C'est l'essence de votre force et l'incarnation de vos valeurs ! N'êtes-vous pas d'accord, Signore ?

— Ah euh... si tout à fait !

— Bien alors qui dans cette ville pourrait incarner cette confiance ?

Les mouches volèrent. « Quel homme ! Quelle répartie ! » pensa Héloïse. Qui oserait interrompre une telle prestance ? Personne ne répondait. Ce fut elle qui, dans un élan poussé par l'évidence, brisa le silence : « Bah vous, Signore, allez-y ! Présentez-vous ! » Alors, on entendit le bruit de journaux repliés et un brouhaha d'approbation. Monsieur Maladroit, le plus enthousiaste des renfrognés, s'exprima pour tous : « Oh oui, Signore De Luc ! Présentez-vous et moi je voterai pour vous ! Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un homme aussi exceptionnel que vous ! » Un être exceptionnel ? Héloïse était songeuse... certes cet étranger était brillant mais... était-il digne de son regard ? Ce n'était pas tous les jours qu'elle croisait un nouvel homme. Il sentait si bon... il avait l'air si propre et il parlait si bien. Si tout le monde l'aimait, c'est bien qu'il devait être exceptionnel ? « Un regard, oh oui, juste un regard... » pensa-t-elle. Eusebio n'en portera pas préjudice. Juste un regard, cet homme le valait bien. Allez juste un regard... : « Voulez-vous un nouveau sfoglia, Signore De Luc ? »

Il n'en fallut pas plus.

Héloïse se figea. Son esprit vacilla. Et Victor De Luc apparut comme le nouvel astre gravitationnel de son attention. Quelle lumière ! quelle pureté ! Jamais son esprit ne fut pris d'un tel vertige. Désormais, elle en était sûre, son cœur battait au même rythme que cet homme. Comment... pourquoi un tel élan ? Peut-on substituer, comme par

magie, un homme qu'on aimait cinq minutes plus tôt par un autre ? Comment s'appelait-il déjà ? Euse... Eusetor De Luc ? Non... elle ne s'en souvenait plus. Peu lui importait. Tout ce qui comptait était devant elle... eux... il... il lui disait quoi ? Oh oui, un nouveau sfoglia ! Vite ! Héloïse courut dans la cuisine assouvir la gourmandise de son nouvel homme. Elle lui livra la pâtisserie, son sourire et ses pupilles, rondes et blanches comme la lune. Elle servit à Victor son meilleur sfoglia, meilleur que le premier, celui avec un cœur en chocolat. Victor De Luc faisait mine de réfléchir. Il savoura sa première bouchée, sous les yeux mordants d'Héloïse. Quel serait son verdict ? Derrière la vitre, des mamas saluaient Victor poliment. Un petit garçon entra. Victor lui signa un autographe, puis il reprit :

— Je ne suis qu'un étranger ici. Cela me tente, mais c'est délicat. Je dois me faire accepter ici. Seriez-vous prêt à m'accepter comme votre édile ?

— Vous seriez formidable ! lui répondit Héloïse.

Personne n'osa contester. Qui oserait contester l'autorité de cet homme ? « Alors j'accepte ! répondit Victor en souriant. Mais sous deux conditions. Primo : j'ai besoin d'une base populaire... je souhaite que vous, Madame, ainsi que tous les clients de cet établissement, intègrent mon équipe de campagne ; deuxio : j'ai besoin d'un nom aux consonances locales. Victor De Luc fait trop français. Désormais, je souhaite que l'on m'appelle Vittorio Di Lucca. L'administration française se chargera d'officialiser mon changement d'identité. Vous avez ma parole ! »

Héloïse manqua de s'évanouir. Les renfrognés Signori Hardi, Maladroit et Bougon approuvèrent d'office. Vittorio Di Lucca ! Ça claque ! Et cet homme était prêt à changer de nom pour devenir maire de Pise ! Quelle abnégation ! Les journalistes, ravis d'assister à cette déclaration si

spontanée, relayèrent l'information et toute la ville ne parla que de cette heureuse candidature.

Le soir même, Vittorio Di Lucca arnaquait le Baron Aragon di Paoli au poker. Il gagna le Palazzo Blu. Son futur et éphémère QG de campagne.

Au matin du cinquième jour, Vittorio Di Lucca emménagea au Palazzo Blu. Le crépi de ce palais toscan était réellement bleu. Il était situé au bord de l'Arno, dans le cœur historique de Pise. Tout le monde le connaissait ! L'équipe de campagne avait été constituée au pas de course. Elle devait se réunir au palais, dans l'après-midi de la même journée. Vittorio attendait une dizaine de personnes dont Héloïse, les renfrognés Signori Hardi, Bougon, Maladroit, et le Baron Aragon di Paoli.

L'équipe était au complet. Ce fut avec une fierté presque feinte que Vittorio Di Lucca inaugura, dans un italien parfait, son premier et unique Comité stratégique de Campagne : « Mesdames, Messieurs, chers camarades, je veux d'abord vous exprimer l'honneur que vous me faites de rejoindre mon équipe de campagne. Comme vous le savez, le temps presse... le premier tour est après-demain. J'ai déposé ce matin ma candidature auprès de l'administration française et de notre bien heureuse et protectrice armée française. Je suis, pour le moment, le seul candidat. » Signore Maladroit applaudit. Vittorio reprit : « Vous vous demandez sûrement quel sera votre rôle dans la prochaine équipe municipale ? J'avoue... et vous m'en excuserez, ne pas encore y avoir réfléchi. Pour l'heure, je souhaite vous soumettre une *idée*. L'*idée* centrale de ma campagne. Cette *idée* sera la matrice de tout ! Elle changera

à jamais la destinée de notre cité et oserais-je dire... contribuera à l'édification d'un monde nouveau. Chers camarades, avez-vous une idée de cette *idée*? » Silence. Vittorio laissa planer l'interrogation et continua : « Je vois. Combien d'entre vous se sont rendus à la Marina depuis l'arrivée du... il plaça la main devant sa bouche et murmura... *Mal*? ». Aucune main ne se leva. Seul Signore Hardi, le plus courageux des renfrognés, murmura :

— C'est que... il désigna le vieux Baron du menton, il y a encore quelques Infectés à la Marina, Signore Di Lucca. Moi, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, je n'y vais plus! Même s'il n'y en a plus beaucoup, ils s'y baignent quand même les Infectés, c'est dégueulasse... regardez-moi ce nez... personne ne veut voir ça et pis non...

— ... Mon nez vous conchie, Signore! s'emporta le Baron. Moi, j'ose à peine revenir dans le centre-ville! de crainte de croiser des couillons de votre espèce!

Les deux hommes se levèrent pour en venir aux mains. Vittorio leva la main pour les arrêter : « Du calme camarades, du calme... tempéra-t-il. Mon *idée* permettra justement de résoudre l'entente entre Normaux et Infectés. Avez-vous d'autres remarques? ». Héloïse leva timidement la main :

— Je vous aime, Signore Di Lucca.

— Merci, Héloïse, poursuivons.

Il lui avait parlé! Héloïse en serait quitte pour la journée. Elle lui apporta un *sfoglia*.

— D'abord chers camarades, reprit Vittorio, je souhaite que les Infectés ne soient plus considérés comme tel. Ils sont nos semblables. Ils sont nos amis. Monsieur le Baron est membre de notre équipe de campagne. Il est Pisan avant tout.

— Certains Infectés puent de la gueule quand même, Monsieur Di Lucca ! On ne peut pas...

— ... et certains parlent quand ils n'ont pas la parole, Signore Bougon ! Si vous n'êtes pas Infecté aujourd'hui, peut-être le serez-vous demain ! Ou peut-être jamais. Ne partagez-vous pas le constat que notre ville est divisée ? D'un côté nous avons les Normaux, regroupés en centre-ville, dont la majorité rechigne à se rendre à la Marina ; de l'autre nous avons quelques Infectés qui, comme Signore le Baron, pataugent dans la Marina et rechignent à se rendre en centre-ville. Et je ne parle pas de la majorité des Infectés qui, perdue dans les montagnes ou Dieu sais-où, ne se trouve ni à la Marina, ni en centre-ville. Voilà trop de lieux pour un même peuple ! Cela ne peut plus durer. Y a-t-il des objections ?

— Non Vittorio, vous êtes parfait, murmura Héloïse.

— J'ajoute qu'un peuple fier comme le nôtre, descendant des Étrusques et des Romains, est un peuple ouvert, capable d'assimiler les différences. La fierté est en nous, camarades ! Elle doit nous guider. Elle doit nous inspirer pour rendre la dignité à nos amis Infectés. Ne les rejetons pas comme des barbares ! Nous devons prendre en compte leurs besoins, le bien-être qu'ils éprouvent au contact de l'eau. Leurs désirs de baignade. Nous devons les écouter, vivre avec eux. Nous devons leur assurer un accès sécurisé à Pise car enfin... ils sont aussi ici chez eux ! Nous devons faire revenir les Pisans Infectés ici même ! Et même plus ! Nous devons ouvrir les portes de la ville à tous les Infectés qui souhaitent venir ! Nous devons le faire pour l'exemple. Nous devons le faire pour notre grandeur !

— Tous les Infectés ici ? s'étonna Signore Bougon. Mais c'est ridicule ils sont des millions éparpillés partout ! Pis ce qu'ils veulent c'est être à la mer. Alors quand bien même on les accepterait tous de venir à Pise, ça ne marchera jamais !

— Justement Signore Bougon, j'ai la solution : nous allons amener la mer à Pise !

Si dans l'histoire de l'univers, la définition du silence cosmique devait prendre corps, ce fut à ce moment précis. Seule la respiration d'Héloïse, transie d'excitation, troublait l'hébétude de l'assistance. Amener la mer à Pise ? Était-ce une blague ? Signore Hardi reprit :

— Mais Signore, la mer est à dix kilomètres, jamais nous ne pourrons...

— ... nous le ferons en trois mois. L'actuelle Marina disparaîtra dans les flots, nous la transférerons en centre-ville. Amener la mer à Pise est le seul moyen de créer l'unité territoriale de la réconciliation. C'est le seul moyen de resouder les communauté de Normaux et d'Infectés. N'êtes-vous pas inspirés par le courage du Président de la République française ? Ne souhaite-t-il pas que nous, Normaux, nous nous réconciliions avec les Infectés ? Vous acceptez bien le Baron dans notre équipe ? Alors, pourquoi ne pas accepter tous les Infectés dans notre ville ? Inscrivons-nous dans le mouvement inspiré par le Président de la République française et offrons-lui sa meilleure vitrine !

— Signore ce n'est pas possible, nous ne...

— ... en signe d'engagement, moi, maire de Pise, coupa Vittorio, je demanderai à chaque citoyen de donner un coup de pelle symbolique, afin que nous creusions des tranchées de trois mètres de profondeur dans un espace de mille cinq cents hectares, des côtes de de la mer Tyrrhénienne jusqu'ici. Cela représent plus de mille terrains de football. Je passerai voir tout le monde s'il le faut ! J'irai vous convaincre un à un ! Nous déplacerons ensemble six cent quatre-vingt-dix milliards de tonnes de terre et trois cent trente-quatre milliards de litres d'eau. J'ai tout calculé. Nous acheminons la mer jusqu'ici, tous ensemble ! C'est

simple comme a plus b.

— Ici... enfin ici jusqu'où ? demanda Signore Maladroit.

Vittorio sourit. Il désigna du doigt une l'inclinaison d'un tour que l'on voyait par la fenêtre.

— Nooon ! reprirent en chœur les renfrognés.

— Si ! Précisément si ! La tour de Pise deviendra le nouveau phare d'Alexandrie, et la Piazza dei Miracoli son nouveau port. Nous devons peut-être rehausser la cathédrale certes, mais... nous aménagerons la tour ! Et quelle allure ! quelle gueule ! Imaginez... Pise deviendra l'un des premiers ports de plaisance européens ! Les investissements afflueront, des millions d'Infectés viendront se restaurer, se reposer, se délecter dans nos eaux. On pourra même changer de nom ! Pise deviendra « Porto Pisa », « New Pisa » ou « La Nouvelle Pise » ... et pourquoi pas... pourquoi pas une République indépendante !

— Signore ... on ne va quand même pas amener la mer jusqu'ici ?

— De l'audace, Signore Hardi ! Vous n'êtes pas dénué de courage ! Qu'est-ce qui nous en empêcherait ? Sans compter les nouveaux emplois, le dynamisme retrouvé, la renommée... ne voulez-vous pas concurrencer Gênes, Rome et Las Vegas ? Où est votre fierté de Pisan ? Ce projet est formidable. C'est la pierre angulaire et non négociable de mon programme. Y a-t-il des objections ?

— Et l'argent ? Tenta Signore Bougon.

— L'argent, l'argent... l'argent n'est pas un problème. La République française, dans sa grande générosité, nous aidera, je n'en doute pas.

Combien de soldats ont accepté de suivre Alexandre jusqu'en Inde ? Y avait-il des voix discordantes ? Peut-être n'y en a-t-il jamais eu. En Macédoine comme à Pise

personne ne pipa mot. Le projet était trop grand pour être réfuté. Le Baron applaudit l'audace. Vittorio reprit : « Chers camarades, j'ai convoqué la presse. Ils seront au pied du Palazzo Blu dans sept minutes. Que ceux qui me soutiennent se positionnent sur l'estrade en bas, derrière moi, pendant ma prise de parole. Dans le jardin se trouve un gigantesque empilement d'emballages livrés la nuit dernière par la GanaBat ©PostDeliveryService. Ce n'est pas une œuvre d'art. Il s'agit de quatre-vingt-dix mille pelles qui permettront à chaque Pisan de creuser la mer de la Marina jusqu'ici. Tout le monde participera à ce merveilleux ouvrage ! Absolument tout le monde. » Vittorio savourait ce silence où les esprits, abasourdis, vacillent entre le doute et l'approbation. Nul doute que son projet ferait le tour du monde. Oh cela coûterait cher, mais... il avait carte blanche. Et la France paierait.

Quand Vittorio prit le micro devant les journalistes, dans les jardins du Palazzo Blu, toute son équipe de campagne faisait bloc derrière lui. Héloïse le dévorait des yeux. Les autres, sans trop savoir quoi faire, se disaient bien qu'à suivre un fou ou un génie, ils n'avaient rien à perdre. Sans doute le regretteraient-ils.

Brèves de janvier, Mal An 2

Dans le port d'Amsterdam, aucun marin ne chante. Les échoppes sont fermées... subsistent quelques dockers qui, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« C'est le carton de ce début d'année! Dans son livre « Danse avec les Infectés », traduit dans toute l'Europe, le reporter Ricky Olsen revient sur les nombreux mois qui lui ont été nécessaires pour apprivoiser les autochtones de ce qu'il appelle le « Main Kamp », camp d'Infectés où est retranché le désormais célèbre Grand Gana. Il évoque avec tendresse le caractère « rustre » de ses hôtes, dont il apprivoisa les coutumes grâce à de bouleversants efforts. « À la fin, j'étais comme un des leurs », témoigne-t-il. Cocasserie, partage et connivence, Ricky raconte avec humour comment il subjuguait la foule grâce à ses interprétations de *Les Lacs du Connemara*, une chanson populaire française de la star nationale, Michel Sardou. Nous nous sommes émus à la lecture de ses déchirants adieux au peuple Infecté qui, n'en doutons pas, retiendra de lui le souvenir d'un visionnaire qui posa les premiers jalons d'amitiés entre Normaux et Infectés. »

Extrait du *De Telegraaf*, 02 janvier Mal An 2

Revue de touits

La France est fière d'avoir organisé des élections libres dans les villes dont elle assure la sécurité. Ensemble pour la démocratie. Ensemble pour réconciliation !

#RetourDemocratie #FierdEtreVotrePresident #Ensemble
#ViveLaRepublique
@PresidenceDeLaRepubliqueFrancaise

Grand Gana est un leader exceptionnel. Les Infectés ont de la chance.

#grandgana #ganastyle #leader
@_13SaskiaDeJong

Les maires élus sont Viktor Von Luka à Hambourg ; Wiktor Luski à Gdansk ; Vittorio Di Lucca à Pise ; Victor Dalí-Llumà à Barcelone... Ils sont frères ? c'est bizarre non ?

#truefact #manipulation #conspiration
@SecretQ_PaysBas

Si seulement nous, Normaux, pouvions avoir un leader comme Grand Gana.

#grandgana #ganastyle #leader
@_57JorisVanDijk

URGENT ! Rupture de production !

GanaBat ©DeluxSfoglias, fleuron de la pâtisserie européenne et filiale de la GanaBat Company a fait faillite !

#urgent #alerte #deluxsloglia #vite #GanaBatCompany
@AlerteInfo_PaysBas

Voilà mes choux je reviens en ville pour un grand show !
Youhouuu trop contente lol
#back #backintown #bisemesamours #staytune
@AnemonePolpo

Échec et mat

Février, Mal An 2

Une cinquantaine de journalistes trépignaient sur les pavés, dans le froid de l'hiver parisien. La tempête de neige, le froid, l'attente, n'avaient pas altéré leur goût du sang. L'hôtel Lutétia, célèbre pavillon du luxe de la Rive gauche, avait été choisi pour accueillir l'évènement sportif de ce début d'année. L'agitation médiatique était à son comble. Dans le couloir feutré du cinquième étage, Casper Goulianov, manager, la cinquantaine, géant russe à la mâchoire carrée, se dirigeait vers la Suite Joséphine Baker. Sur la porte d'entrée figurait en jaune nucléaire l'indication de « ne pas déranger ». Cela ne le déranger pas. Casper entra. Devant lui, assis sur un canapé dans un salon Art déco, son poulain se tenait la tête entre les mains, concentré, un échiquier de poche sur les genoux. « Par Lénine ! dit-il avec un fort accent russe, tu affrontes une certaine Anémone Polpo, alias *La pieuvre*... c'est comme ça qu'elle s'est présentée. » L'homme soupira sans bouger, les yeux tissés sur son jeu : « Une femme ? répondit-il. Personne ne la connaît qu'elle se donne déjà un surnom ? »

Arthur Valois-Lafarge, aka « l'ogre de Saint-Germain », n'était pas du genre à se laisser impressionner. Nonuple champion de France et numéro cinq mondial, le joueur français était une valeur sûre du monde échiquéen. Arthur se préparait toute l'année à affronter les champions russes, américains, chinois, etc. Il était spécialiste de la Najdorf; savait jouer contre n'importe qui. N'importe qui... même un fantôme? Cette question le hantait. Arthur n'avait aucun nom, aucun jeu à analyser, aucune stratégie... il se préparait à affronter un inconnu. Casper lui avait vendu cette rencontre comme le « Match du siècle ». Il lui avait assuré que la couverture médiatique serait mondiale, que les retombées sponsoring seraient faramineuses. Alors, Arthur avait signé. On ne crache pas sur les opportunités. À défaut de jeu, Arthur rêvait de voir son nom dans la lignée des confrontations symboliques. Il s'imaginait en Bobby Fisher face à Boris Spassky, en Gary Kasparov face à Deep Blue... De belles histoires! Des rencontres épiques! Mais la réalité était que lui, Arthur, grand maître international, représentant de la France et de la Normalité, lui, s'apprêtait à affronter qui? Un fantôme... une Infectée, une inconnue dont il venait d'apprendre le nom, à quelques minutes de leur première partie.

L'identité d'Anémone Polpo avait été gardée secrète jusqu'au dernier moment. « Peut-être est-ce pour me déstabiliser? » se disait Arthur. Casper fouilla les trois premières pages Google. Rien. Rien n'apparaissait au nom d'Anémone Polpo, si ce n'est le compte touitter d'une midinette surmaquillée de la banlieue de Draguignan. Son profil était loin des échecs. Il était improbable. Casper reprit :

— Par Khrouchtchev! détends-toi Arthur. Le groom m'a dit qu'elle était seule. Pas de coach, pas de compagnon. Cette fille n'a pas d'équipe, elle n'a rien. C'est une bleue

complète, tu vas la bouffer.

— Même si je dois affronter un ténia enragé je suis prêt ! C'est quoi sa malédiction ? Elle a forcément un truc. C'est quoi ?

— Par Tchernenko ! le groom n'a rien vu. De toute façon on sera vite fixé.

Le téléphone sonna. Casper décrocha, grommela et raccrocha.

— Par Gorbatchev ! c'était l'arbitre. Les journalistes sont dans le patio. Tu es attendu pour les présentations à la presse. Ton adversaire aussi.

Arthur enfila sa veste, vérifia que la visibilité que son sponsor était correcte. Il s'engouffra dans le couloir, déterminé, avec la démarché d'un boxeur. « GanaBat ©Razor pour Hommes, la perfection du Gentleman », tu parles d'une tagline... d'un sponsor... au moins le logo n'était pas trop gros, se lamenta-t-il.

Depuis Noël, la presse spécialisée faisait ses titres sur ce « Match du Siècle ». Depuis deux semaines, la presse généraliste prenait le relais. La tension était montée d'un cran. Les journalistes spéculaient bon train sur l'identité de l'adversaire d'Arthur. Qui serait l'Infecté ? Un retraité du circuit ? Une nouvelle pépite russe ? Les bouffeurs de scoop étaient excités comme des puces.

Arthur arriva dans le patio de l'hôtel Lutécia. Il bomba le torse, moins par fierté que pour montrer son sponsor, sous la clameur des journalistes. Les flashes crépitaient, les caméras filmaient, les perches étaient tendues... Arthur voulait faire le plein de confiance. L'engouement de la presse à son égard le rassura. Il s'approcha du cordon de sécurité, voulut saluer quelques connaissances, quand il s'aperçut que les flashes redoublaient d'intensité pour une

personne située derrière lui. Il se retourna et surprise ! vit une bimbo qui, à quelques mètres de lui, prenait en photo les journalistes qui la prenaient en photos. « Qui est cette folle ? » pensa Arthur. Il détailla la jeune femme qui, par l'amoncellement coloré et disgracieux de ses habits, reflétait tout ce que, selon lui, cette terre pouvait avoir de plus vulgaire. Tout lui semblait fausse note ! Cette bimbo était une fausse blonde sans doute... avec de fausses perles et de faux bijoux, de faux grains de beauté sur les joues. Anémone Polpo ? Oui... Elle avait l'œil bovin et comble de l'inélégance, le chewing-gum bruyant. La jeune femme tenait son téléphone mobile entre deux gants roses en cuir plastifié. À moins qu'il ne s'agisse de gants de nettoyage. Quel genre de femmes arbore ceci par coquetterie ? Dans ce patio, quintessence du luxe, incarnation de l'élégance, la jeune femme faisait tache. Elle avait tout faux. Comment croire qu'elle fut joueuse d'échecs ?

Parce qu'il représentait par son sponsor « la perfection du Gentleman », Arthur s'investit de l'obligation morale et économique d'aller à la rencontre de son adversaire, de la saluer... de lui tendre la main. Son initiative fut rembarrée. « Bonjour. C'est gentil, mais je ne serre pas la main, rétorqua Anémone. En revanche, on peut se faire la bise ! » Puis elle dévisagea Arthur, l'air déçu : « Dis donc c'est que vous êtes plus petit qu'à la télé ! » lui glissa-t-elle. Elle ne voulait pas être méchante, mais la pique, qui n'était que sincérité, fit glousser quelques journalistes. Arthur esquissa un sourire gêné et retint son autre joue. « Salope ! pensa-t-il, je vais te hacher menu. »

Premier jour.

Le salon Beaux-Arts du Lutétia avait été choisi pour accueillir le match. La salle, d'une superficie indiquée pour la concentration des esprits, était tapissée de panneaux en bois et de miroirs sans tain. Deux fauteuils en cuir marron encadraient une table en eucalyptus vernis où était posé un échiquier d'albâtre. Arthur et Anémone entrèrent les premiers, accompagnés de Casper, d'une poignée de journalistes et des organisateurs. Arthur prit le temps de juger son adversaire, dont la grossièreté vestimentaire et l'attitude indolente tranchaient avec l'élégance stricte du salon. « Diable ! se dit-il, ce bruit des talons plastifiés sur le parquet est une insulte pour les oreilles ! Qui a désigné cette femme pour m'affronter ? » Anémone Polpo n'était pas mal à l'aise, mais elle déambulait, tête en l'air, perdue comme un sac cabas dans une vitrine Longchamp. Elle posa son sac à main jaune citron sur la table de jeu, macha son chewing-gum vert fluo et regarda l'échiquier comme une curiosité. Arthur inspecta la pièce. Un public restreint et des caméras se trouvaient dans une petite salle insonorisée, séparée du salon par un miroir sans tain. Les caméras, discrètes, étaient installées. Le match serait retransmis dans le monde entier ! Chaque coup serait en direct commenté. Les échecs, à cette époque, intéressaient une communauté de passionnés. Une famille à laquelle Arthur était familier. Mais cette rencontre, par son faste et sa couverture médiatique, dépassait le cadre auquel il était habitué.

— Il va falloir m'apprendre à jouer ! Y paraît que vous êtes bon, lâcha Anémone.

— La blague ! Que voulez-vous que je vous dise ? Demandez à... votre coach !

Anémone ne voyait pas l'ironie. Elle se retourna et fit un

grand coucou au miroir sans tain. L'arbitre entra.

— Bien... Madame Polpo, Monsieur Valois-Lafarge, je me permets de vous rappeler le règlement :

Primo : vous jouerez un maximum de neuf parties. Chaque partie gagnée donne droit à un point ; un match nul équivaut à un demi-point. Le premier qui arrive à cinq points gagne le match. Sachez qu'en cas d'égalité, au terme des neuf parties, c'est le vainqueur de la dernière partie qui remporte le match. Si cette dernière partie est nulle, alors celui qui était devant aux points lors de l'avant dernière partie gagne le match. On ne peut faire plus simple !

Deuxio : chaque joueur dispose de dix minutes de jeu par partie. Vous contrôlez votre temps, comme dans n'importe quel tournoi officiel, avec ce pendule. Exigence du sponsoring... vous jouerez un maximum de trois parties par jours. Monsieur Valois-Lafarge débute aujourd'hui avec les blancs. Nous alternerons les couleurs à chaque partie. Je reste à proximité en cas de questions réglementaires ou de contestations. Avez-vous des questions ?

— Merci m'ssieur ! Nan, mais c'est bien qu'il commence. Je n'ai pas trop compris, comme ça il va me montrer ! répliqua Anémone.

L'arbitre fixa la jeune fille, incrédule, voulut dire quelque chose, mais se ravisa. Il s'éclipsa dans la salle adjacente, les sourcils dressés, claqua la porte. Le silence s'invita. Arthur et Anémone étaient seuls. Les caméras passèrent en mode « on ». La retransmission devait avoir commencé. Des millions de téléspectateurs devaient les regarder. Cette fille ne savait pas jouer ? se demanda Arthur. Vraiment ? Ce n'était pas possible. Il lui murmura :

— Bon ! Madame... eh bien voyons ce que vous avez dans le ventre !

— Oh moi ce que j'ai, ce n'est pas dans le ventre, c'est dans les doigts, répliqua Anémone à haute voix.

Anémone se déganta. Et Arthur eut un mouvement de recul. Ce n'étaient pas des doigts ! mais dix fins tentacules violacés, repliés sur eux-mêmes, qui se déployaient à l'air libre sur une trentaine de centimètres. Chaque tentacule se tortillait comme s'il se réveillait, sans coordination... à la recherche d'un repère. L'un caressa le bord de table ; un autre, le sac ; un autre bouscula un pion, etc. Les tentacules d'Anémone tâtaient leur environnement comme des nouveau-nés. « Anémone *La pieuvre...* pensa Arthur. Tout s'explique ! »

Anémone considéra ses tentacules avec affection. « *Digitos tentacles* dit-elle. Bah oui comme vous le voyez, j'ai des tentacules à la place des doigts ! Je suis la seule de mon camp à avoir ça. Alors les voilà ! Regardez ! » Elle tendit ses doigts à Arthur et reprit : « Il paraît qu'il y en a beaucoup des comme moi en Afrique... moi je n'en sais rien hein ! Je n'y suis jamais allé en Afrique, sauf une fois en Club, à Antalya. Mais j'ai appris à les aimer, hein ! Et je peux vous dire que ça m'a pris du temps parce que... euh... j'en avais *honte* de mes longs doigts. Et pis les Infectés, je ne les aimais pas trop avant d'en être une moi aussi. Pis c'est vrai au début ça me faisait peur ! Regardez votre tête. Au moins, j'économise en manucure. J'en ai dix ! Hihi ! Comme des doigts normaux quoi ! Hihi ! »

Des tentacules... un accent du sud, des bulles de chewing-gum et un sac jaune en mondiovision ! Bobby Fisher aurait-il joué ? Où étaient les échecs là-dedans. Arthur regrettait déjà d'avoir accepté ce match. Anémone Polpo n'était pas de son monde. Il avait l'impression d'être dans un zoo. Il était mal à l'aise, comme s'il trahissait le noble esprit de son jeu. Pis les tentacules de cette fille

le dégoûtaient. Arthur avait toujours été plus viande que fruits de mer. Il voulait en finir vite : « Hum... ok je vois, reprit-il. Commençons. »

Première partie

Arthur poussa son pion blanc en e4. Puis il appuya d'un coup sec sur le pendule. Anémone regarda le plateau, les yeux absents de toute réflexion et pouffa d'un air niais. Sans qu'elle ne bouge les mains, son tentacule majeur droit avança, timidement, vers le pion d'Arthur. Le tentacule s'enroula autour de la pièce sans la toucher, comme pour mieux l'appréhender. Le tentacule revint, prit le pion miroir et imita le coup d'Arthur. Il avança en e5.

— Vous devez appuyer sur le pendule, Madame, indiqua Arthur.

— Oh oui, oh oui... Hihi !

Anémone était étrangère au jeu. Elle regardait Arthur, d'abord amusée, puis contrariée, comme si elle attendait que quelque chose se passe. Jamais de mémoire d'homme une ouverture d'échecs n'avait été aussi lente ! Anémone s'ennuyait : « J'ai connu des jeux où on parle plus ! Vous n'êtes pas un grand causeur vous, hein ? » lança-t-elle. Son tentacule auriculaire gauche se dirigea vers le pendule et appuya dessus d'un coup sec, comme l'avait fait Arthur. Le jeu était lancé. Arthur déplaça son Fou en c4 et appuya sur le pendule. Le tentacule majeur, toujours lui, considéra le mouvement... il s'enroula doucement autour du Fou. Puis il revint dans son camp et effleura le bout de la crinière d'un Cavalier, comme pour l'interroger sur sa fonction.

— C'est quoi cette pièce ? demanda Anémone.

— C'est un Cavalier. Il avance dans n'importe quelle direction, d'une case droite d'abord, d'une en diagonale ensuite.

— Hum...ah oui donc rien à voir avec les petits qui avancent de deux ou celui marrant là, que vous avez bougé en diagonale.

Ce n'était pas du bluff ! Cette femme ne connaissait rien aux échecs. Anémone ne savait que faire et son temps s'écoulait. Le tentacule majeur ne bougeait plus ! Le tentacule auriculaire gauche hésitait à réappuyer sur le pendule. Il suffisait à Arthur de rester là, sans rien faire, pour gagner... au temps. Il s'interrogeait. Mais comment gagner honnêtement dans ces conditions ? Quelle image donnerait-il de lui-même ? Il regarda vers le miroir sans tain, haussa les épaules. Que faire ? Rester là comme un pleutre et gagner sans gloire ? Arthur décida d'abrégier au plus vite cette première partie. Sans doute y gagnerait-il à incarner le rôle de professeur. Il expliqua à Anémone quel était le but du jeu, quelles étaient les règles du temps et du mouvement des pièces : « Voilà Anémone, demandez à vos... doigts de bouger votre Cavalier en c6, cette case blanche, et appuyer sur le pendule, comme le coup d'avant. Terminons ceci au plus vite. Nous allons vous apprendre les bases des échecs avant la deuxième partie. »

Anémone ne comprenait goutte, mais le tentacule s'exécuta. Arthur acheva la partie en déplaçant sa Dame en h5. Il demanda à Anémone de placer son Cavalier en f6, de sorte que la Dame blanche positionnée en f7 faisait mat. La dernière fois qu'Arthur avait fait le coup du berger, il avait six ans.

Feuille de match de la première partie : 1. e4 e5 2. Fc4 Cc6 3. Dh5 Cf6 4. Df7. Mat.

Arthur Valois-Lafarge : 1

Anémone Polpo : 0

L'arbitre arriva en trombe pendant la réclame télévisuelle : « Madame enfin... s' alarma-t-il, vous ne

savez vraiment pas jouer aux échecs? Mais... oh, mais les sponsors! Si vous ne faites rien c'est, comment dire... c'est tout un show qui s'effondre! » Les organisateurs, Casper et une poignée de journalistes entrèrent à leur tour dans le salon. Arthur temporisa, laissa passer le brouhaha de l'effarement généralisé pour réexpliquer à Anémone le nom des pièces, l'objectif du jeu et les principaux mouvements. Il fallait au moins qu'Anémone sache bouger les pièces! La pauvre fille, sous cette pression soudaine et les regards inquisiteurs, semblait perdue. Arthur lui expliqua tout, vite et dans le détail, même s'il devinait à son air hagard qu'elle ne comprenait rien. Le tentacule majeur, en revanche, n'en perdait pas une miette. Il triturait les pièces une à une, comme pour s'approprier leurs formes, leurs valeurs. La réclame touchait à sa fin. La deuxième partie allait bientôt pouvoir débuter. Les organisateurs, Casper et la poignée de journalistes quittèrent le Salon. Anémone profita des quelques secondes avant la reprise pour consulter son téléphone.

— Dis donc ils sont fous ces gens... glissa-t-elle à Arthur, ils s'énervent pour un rien. Oh, vous avez vu! Mes tentacules sont en top toutit hihi!

— Hum... félicitations, répondit Arthur. Maintenant, souvenez-vous du mouvement des pièces et reprenons le jeu, voulez-vous?

Deuxième partie

La deuxième partie commença sur les mêmes bases que la première, à la différence subtile que le tentacule auriculaire gauche se consacra tout à fait, corps à l'objet, au pendule. Le tentacule appuya dans la foulée du premier coup joué par sa consœur majeure. L'ouverture était peu orthodoxe : f3. Anémone ruinait son petit roque, mais au moins, pensa Arthur, elle bougeait une pièce. Arthur prit

le centre en e5 et le tentacule majeur répliqua par g5. Cadeaux ! Arthur n'avait plus qu'à bouger sa Dame en h5 pour faire mat. Anémone n'avait sûrement rien compris à cette position mais, qu'importe, Arthur voulait en finir vite. Le match serait moche, mais rapide. Tant pis pour les sponsors.

Feuille de match de la deuxième partie : 1. F3 e5 2. g4 Dh4.
Mat

Arthur Valois-Lafarge : 2

Anémone Polpo : 0

Troisième partie

La troisième partie commença sur les mêmes bases que la seconde. À peine fut-elle plus développée ! Arthur était pressé. Le tentacule majeur d'Anémone avait répondu à son ouverture e4 par une Caro-Kahn. Arthur occupa le centre par un mouvement de Cavalier protégé par sa Dame. Anémone mangea sa première pièce ! Elle sourit ! Mais elle ne vit pas venir un mat d'école à l'étouffé. Six coups avaient suffi à Arthur pour terminer la partie. Il se leva et salua son adversaire. Il quitta la pièce, amer de participer ce flop médiatique annoncé. Les trois parties n'avaient durées que quelques minutes. Les sponsors devaient être furieux ! Mais ils paieraient. Tant pis pour eux. Arthur songea à ses prochaines vacances. Il pensait à la Bretagne.

Feuille de match de la troisième partie : 1. e4 c6 2. d4 d5 3. Cc3 Dxe4 4. Cxe4 Cd7 5. De2 Cf6 6. Cd6. Mat.

Arthur Valois-Lafarge : 3

Anémone Polpo : 0

Sur les réseaux sociaux, la pression était retombée. Les commentateurs, d'abord éberlués par la présence d'une femme-poulpe, s'étaient vite lassés de ce non-jeu. Que dire ? L'enjeu politique du « Match du siècle » avait fait

pschitt. L'enjeu sportif était nul. De fait, on parlait plus de tentacules et de moqueries faciles que de tactique et de stratégie. La pauvre Anémone s'en prenait plein la figure... ou plein les doigts.

Seul dans sa Suite, allongé sur son lit avec une bande dessinée, Arthur ne fanfaronnait pas. Certes, son adversaire ne représentait aucun danger, mais ce match avait un goût de gâchis. Il était tard. Il descendit au bar Joséphine boire un panaché. Le bar était presque vide. Arthur repéra Anémone qui, posée à l'une des tables les plus reculées du bar, scrutait son téléphone portable, les larmes aux yeux. La jeune fille avait renfilé ses gants roses. « Je me fais détruire sur touitter, dit-elle. Vous avez vu ? Vous avez vu comment ils se moquent ! Dans mon camp de l'Esterel, c'est moi la plus forte à tous les jeux ! C'est pour ça que j'ai été sélectionnée ! C'est juste que... je ne sais pas jouer aux échecs moi ! Faut m'apprendre ! » Le cœur d'Arthur s'emplit d'une triste compassion. Anémone avait été parachutée loin de chez elle, loin de son milieu, surtout, elle ne représentait aucun danger. « Mais quel idiot a bien pu la choisir ? se demanda-t-il. Peut-être est-ce cette chauve-souris, dont on parle tant ? » Arthur sortit son petit échiquier de poche : « Voilà de quoi vous entraîner, dit-il. Vous connaissez le mouvement des pièces. Essayez de vous familiariser en évitant ces erreurs de débutant : vous négligez le centre, vous oubliez de protéger votre Roi. Pour le protéger, tenez, vous avez le roque ! » Arthur lui montra comment intervertir les positions entre un Roi et une Tour. Anémone le remercia, sanglota et murmura qu'elle commençait à comprendre, un peu. Arthur n'en était pas sûr. Pourtant il en avait fait beaucoup. Il but d'un trait son panaché et alla se coucher.

Deuxième jour.

Arthur était furieux. Mais quel débile ! se dit-il. Pourquoi l'avait-il aidée ? Cette fille était son adversaire. Pourquoi s'attendrir ? C'est elle qui se ridiculisait... pas lui ! Il enfila, comme la veille, sa veste sponsorisée. Arthur se présenta, ponctuel, mal rasé, dans le patio que les journalistes avaient déserté. Il apprit qu'Anémone l'attendait déjà dans le salon des Beaux-Arts. Il la rejoignit comme on entre dans un troquet vide. La jeune fille n'était pas maquillée. Elle trimbalait, lasse, ses mains gantées de rose et de belles valises sous les yeux. Comme la veille, son sac jaune était posé au bord de l'échiquier. Elle en sortit un téléphone, des écouteurs et un tampon. Elle se déganta, l'air dépité :

— C'est un drame... tout le monde se fiche de moi, ça n'a pas arrêté de la nuit ! Je n'en ai pas dormi ! Pis eux là..., dit-elle en désignant ses tentacules, ils ne m'ont pas laissé dormir non plus. In-ssu-por-tables ! Ils ont joué toute la nuit sur votre échiquier, hihi ! Hein mes mignons ! Ils bougeaient vos pièces partout, les remplaçaient et les bougeaient sans cesse, je n'ai rien compris ! Essayez de dormir avec les doigts qui bougent ! C'est à vous rendre marteau !

— À chacun ses problèmes. Commençons, je vous prie, lâcha Arthur d'un ton glaçant.

Quatrième partie

Anémone débuta avec les blancs. Arthur nota de suite un changement d'attitude dans le positionnement des tentacules. Autant la veille, seuls le majeur droit et l'auriculaire gauche avaient été sollicités, ce matin c'était l'ensemble des tentacules qui s'agitait sur l'échiquier. Anémone était encore occupée à bailler que ses dix doigts positionnèrent les pièces sur les cases correspondantes.

Le tentacule pouce gauche s'occupait du Roi ;
Le droit de la Reine ;
Les deux tentacules index étaient sur les Fous ;
Les deux tentacules majeurs sur les Cavaliers ;
Les deux annulaires sur les Tours ;

L'auriculaire gauche s'occupait toujours du pendule ; son pendant droit terminait de placer les pions. Puis il fouilla dans le sac d'Anémone, trouva un mouchoir gris, qu'il passa sous les yeux de la jeune fille, afin d'assécher les chagrins de sa nuit mouvementée.

Après un premier coup en e4, le jeu s'orienta vers une ouverture Petrov. Le plan de jeu d'Arthur était brouillon. Qu'importe. Il savait s'adapter, il était en confiance. Arthur attaqua le centre au risque d'exposer son Roi, son objectif était de déstabiliser la défense d'Anémone. Après une mise en échec par son Fou en b4, Anémone roqua, ce qui était interdit. Arthur se leva. « Le mouvement est illégal, Madame, dit-il. Vous ne pouvez faire un roque lorsque votre Roi est en échec. Vous avez perdu. » Anémone ne comprit goutte. Énervée par la fatigue, agacée par tant de règles non expliquées et par un sentiment de trahison, elle s'emporta :

— Vous m'avez bien expliqué qu'on pouvait protéger son Roi non ? Alors une fois on peut et après on peut plus ! Et maintenant, je suis illégal ! Mais qu'est-ce qu'il a le Normal ? Vous voulez vous débarrasser de moi vous aussi ?

— Ce n'est pas si simple Mada...

— ... je n'y comprends rien à votre jeu, là ! Depuis hier, je demande qu'on m'explique simplement les règles, c'est tout ! Et pis là... je perds encore. Normalement je gagne tout le temps ! Je suis sûre que vous le faites exprès !

Anémone se mit à pleurer. Ses yeux étaient tout pleins de rouge, tout plein de larmes et de désespoir. Elle se moucha dans le tissu gris tenu par son auriculaire. Quel cirque !

Arthur n'en pouvait plus. Une femme qui pleure, ce n'est jamais bon. Son image de gentleman finirait par en pâtir. On pourrait même lui faire endosser le rôle du méchant ! Il fallait en finir, vite.

Feuille de match de la quatrième partie : 1. e4 e5 2. Cf3 Cf6
3. Cxe5 d6 4. Cf3 Cxe4 5. d4 d5 6. Fd3 Fb4 7. o-o.

Max Valois-Lafarge : 4

Anémone Polpo : 0

Cinquième partie

Il ne manquait plus qu'une victoire à Arthur pour tuer le match. À la fin de la réclame, ni Arthur ni Anémone n'avaient quitté leur chaise.

Arthur avait les blancs. Il décida d'achever Anémone par une ouverture anglaise. Tout commença bien pour le joueur français qui, malgré un pion avancé, solidifia sa défense autour d'un Fou et d'un Cavalier. Anémone roqua, cette fois, de manière légale. Sa défense était propre et classique. Elle n'avait pas commis d'erreurs. Le milieu de jeu approchait et pour la première fois, Arthur réfléchit. Il lança une attaque de pions à l'aile Dame. Mais Anémone s'en sortit en basculant son Cavalier pour menacer Arthur à l'aile Roi. Arthur avança son Roi... et le tentacule index droit attaqua avec son Fou en g4 ! Arthur devait reculer... Elle lui chipa un pion ! Le tentacule majeur gauche poursuivit l'attaque avec son Cavalier en f3. Les échanges jouèrent en la défaveur d'Arthur et son Roi se trouva nu. Arthur avait été gourmand, il s'était fait prendre de vitesse et son attaque de pions à l'aile Dame n'avancait plus. Par une ambition trop grande sa défense avait disparu ! Le tentacule pouce gauche ramena la Dame noire dans le couloir du Roi. Fichtre ! Le mat était imparable. Anémone se tortilla sur sa chaise. Son comportement oscillait entre la surprise et le soulagement. « Échec et mat ? C'est bien

comme ça qu'on dit, non ? reprit-elle. Ahah bah enfin ! Je vous avais dit que je gagnais tout le temps aux jeux. Bien joué, mes petites chéries ! »

Une goutte de sueur, très fraîche, qui brillait à la caméra, perla sur la tempe d'Arthur. Chaque syllabe de cette bimbo résonnait dans son corps comme une humiliation. Il avait perdu ! Il n'y avait rien à redire. Et quel jeu ! Quelle défense ! Anémone replia tranquillement ses doigts en mimant des papouilles. Non mais quelle *honte* ! pensa Arthur. Perdre contre une bleue ! Que se murmurait-il hors de la salle ? Que pensaient les fans et les millions de spectateurs ? Bordel, il avait perdu avec les blancs contre une débutante ! Le tentacule auriculaire gauche fouilla dans le sac d'Anémone. Il en sortit un rouge à lèvres.

Feuille de match de la cinquième partie : 1. c4 g6 2. Cc3 Fg7 3. g3 e5 4. Fg2 d6 5. e3 Cf6 6. Cge2 O-O 7. O-O c6 8. d4 Te8 9. Tb1 e4 10. b4 Ff5 11. h3 h5 12. Cf4 Cbd7 13. a4 Cf8 14. c5 d5 15. b5 C8h7 16. Fd2 Cg5 17. Tb2 Dd7 18. Rh2 Fh6 19. a5 Fg4 20. hxg4 hxg4 21. Th1 Cf3+ 22. Fxf3 gxf3 23. Rg1 Fxf4 24. exf4 Rg7 25. f5 Th8 26. Fh6+ Txx6 27. Txx6 Rxh6 28. Dd2+ g5 29. bxc6 Dxf5 30. Cd1 Dh3 31. Ce3 Rg6.

Max Valois-Lafarge : 4

Anémone Polpo : 1

Arthur profita de la réclame télévisuelle pour s'isoler dans les toilettes. Il s'aspergea le visage. « Ok... pensa-t-il, peut-être dira-t-on que j'ai fait exprès de la laisser gagner ? Non... impossible ! Sa défense était trop solide. Un accident ? » Arthur se réfutait lui-même, comme à la réflexion d'une tactique sans issue, soucieux de la trace que cette défaite laisserait à son palmarès. Il voulait être seul. Il voulait faire le point. Casper Goulianov ne lui en laissa pas l'occasion. Le géant russe entra violemment dans les toilettes.

— Par Brejnev ! J'ai eu Dubov au téléphone. Il trouve la dernière partie admirable. C'est quoi ce bordel, elle a appris les échecs cette nuit ou quoi ?

— Non ce n'est pas... ce n'est pas possible. Commande-nous un café plutôt. J'ai besoin de me concentrer.

Arthur replongea dans ses pensées. Comment s'était-il laissé berné de la sorte ? Les images de la veille lui revenaient. Le panaché, sa compassion, son petit échiquier... tout venait de là, c'était sûr. Cette garce avait réussi à apprendre les échecs en une nuit et... fichtre était-ce grâce à lui ? Personne ne devait le savoir. Arthur respira, prit sur lui et regretta de ne pas avoir pris son petit déjeuner, d'avoir oublié de se raser et de méditer. Il n'avait pas respecté son rituel ! Au lieu de ça, il avait offert un point à cette... mutante ! Arthur regarda son visage fatigué dans la glace. Il lui inspirait le vide. La Bretagne lui semblait loin. Et puis dans la tête, plus rien. Un bruit de tasse le tira de sa torpeur. Casper revenait avec deux expressos.

Sixième partie

La sixième partie commença par une provocation. Anémone ouvrit avec les blancs en g4. g4 ? « Est-ce une blague ? » s'offusqua Arthur. Jamais... jamais g4 n'était joué à haut niveau. L'ouverture Grob est l'une des plus risquées jamais inventée depuis... depuis jamais en fait ! Par cette ouverture, Anémone abandonnait le centre et se refusait la possibilité d'un petit roque sécurisé. Elle se handicapait d'entrée. L'orgueil d'Arthur était touché. Il considéra ce coup comme une insulte. Naturellement, il voulut massacrer son adversaire. Alors le massacre commença... se structura, se déploya et s'englua. La mise à mort se fit attendre. Comment avancer ? Arthur avait certes pris le centre, mais à aucun moment il ne

prit l'avantage. Anémone bloquait toutes ses initiatives. Elle s'offrit même le luxe d'un grand roque en milieu de jeu, suivi d'un mouvement de Roi qui protégea sa pièce. Au vingt-quatrième coup, Arthur perdit une tour aventureuse. C'était l'initiative de trop. Las. Dépourvu de matériel suffisant, il abandonna au trentième coup. Arthur Valois-Lagrange, Champion de France des échecs, représentant de la France et de l'humanité Normale, venait de perdre contre une inconnue qui jouait la Grob. Dans quel camp se trouvait la *honte* ? La première défaite n'était pas un accident. Arthur ne décolla pas les yeux de l'échiquier. Il était assommé. Une Grob ? Comment était-ce possible ? L'arbitre entra et mit fin à la journée. Anémone s'éclipsa, en félicitant ses petites chéries. Sur son téléphone, à peine rallumé, pleuvaient les notifications.

Feuille de match de la sixième partie : 1. g4 d5 2. h3 e5 3. d3 Fd6 4. c4 c6 5. Cc3 Ce7 6. Cf3 h5 7. gxh5 Txx5 8. Fd2 a6 9. e4 dxc4 10. dxc4 Cd7 11. Cg5 Cf6 12. Df3 Cg6 13. O-O-O De7 14. Rb1 Cf4 15. Tg1 Rf8 16. Ce2 Ce6 17. Cxe6+ Fxe6 18. Cg3 Th8 19. Fg5 Td8 20. Fe2 Txx3 21. Dg2 Fc7 22. Ch5 Txd1+ 23. Txd1 Txx5 24. Fxx5 Db4 25. Fe2 Fxc4 26. Fxc4 Dxc4 27. Fxf6 gxf6 28. Dg4 De6 29. Dxe6 fxe6 30. Td7

Max Valois-Lafarge : 4

Anémone Polpo : 2

Arthur quitta la pièce, livide, sans rien dire. Il ne regarda personne et fila droit sa chambre Art Déco. Deux défaites. Il s'assit, prostré sur son lit. « Une Grob », pensa-t-il ! La dernière fois qu'on lui avait fait l'offense de cette ouverture, c'était... c'était... jamais ? Et comment avait-il pu perdre ? C'était illégal de jouer comme ça ! Et puis... et puis... Il restera comme le type qui a perdu contre une Grob. Jamais Kasparov n'a perdu contre une Grob ! Même s'il remporte ce foutu match, il restera comme le type qui a perdu contre une Grob ! L'irruption soudaine de Casper Goulianov le tira

de ses pensées.

— Par Andropov ! Arthur, qu'est-ce qui se passe ? Elle joue la petite là. Elle t'emmène en troisième journée, tu ne peux pas te laisser démonter comme ça !

— Je... elle m'a baisé sur une Grob !

Cette partie était le tournant. Arthur le sentait, il avait perdu confiance. Comment avait-elle progressé si vite ? Il n'en savait rien. Son esprit était ailleurs. Il avait beau s'isoler de la presse et des réseaux sociaux, il se savait qu'il était, en ce moment même, la risée du monde échiquéen. « Non, non... il ne fallait pas..., se perdit-il, dans ses pensées. Comment s'échapper ? » Casper considéra son poulain d'un œil anxieux. Il reprit : « J'ai eu un coup de fil de l'Élysée. Le Président lui-même commence à s'inquiéter ! D'ailleurs... Ils m'ont envoyé ce type-là. » Casper s'écarta. Une sorte de vieux jeune homme au corps mou, timide, était caché derrière son dos. L'individu portait un costume fripé, l'un de ceux qu'on arbore aux mariages comme aux enterrements. Il devait avoir une trentaine d'années, il était légèrement grassouillet, un peu chauve et gêné sur les entournures. Il balbutia :

— Bonjour ! Eh ben... savez-vous... euh ! pas de chance hein ! Désolé pour les deux dernières parties. Savez-vous comment fonctionne une pieuvre ?

— En Grob oui, je sais comment elle joue. Sinon pas du tout. Vous êtes ?

— Abélard Podolski, je suis biologiste à la Cherbourg University. Et... je m'y connais un peu en biologie, alors comme le Président a confiance en moi et qu'il n'y a plus grand monde avec lui, il a décidé que je pourr...

— ... abrégeons Monsieur Podolski, voulez-vous ? coupa Casper.

Cet Abélard Podolski puait de la gueule, c'était effarant ! Casper eut tout fait pour qu'il abrège au plus vite sa présentation. Abélard s'en rendit compte. Il sortit de sa poche ce qui ressemblait à un petit cube compacté d'herbe bleue. Il le macha, l'avala, regarda Casper d'un air désolé et continua :

— La pieuvre est un animal fascinant ! Elle n'a pas de système nerveux centralisé... comment dire... elle a des neurones dans tout le corps, principalement dans ses tentacules, et ces tentacules agissent tout seuls, comme des êtres à part entière, sans passer par un même cerveau. En clair, elles sont autonomes et peuvent même communiquer entre elles ! C'est un système décentralisé en quelque sorte, vous me suivez ?

— Non. Vous êtes en train de me dire que je joue contre dix cerveaux connectés ?

— C'est à peu près ça, oui... la pieuvre est un animal très intelligent ! Elle fonctionne en réseau.... comme une blockchain. Leurs tentacules n'ont pas besoin de la jugeote de Madame pour jouer aux échecs, si vous me permettez. Ils la disruptent. En fait, chaque tentacule surveille sa pièce, regarde ce que font les autres, calcule ses opportunités et joue ce qui lui semble le plus opportun pour tout le monde.

— Super... vous êtes prof de bio ? d'informatique ?

— Non, non... je suis venu vous dire que notre équipe technique est mobilisée, que nous cherchons des parades. Le Président est... comment dire... il ne souhaite pas que l'Infectée gagne ce match. Il est pour la réconciliation entre Normaux et Infectés, mais... bref c'est compliqué. Nous espérons trouver d'ici demain. En attendant, reposez-vous. Nous vous tiendrons au courant.

La nuit tombait sur le Lutétia. Une tempête recouvrait d'un manteau de neige grise le pavé parisien. Arthur se retourna soixante-quatre fois dans son lit, avant de trouver

le sommeil. Dans ses rêves, il se vit minuscule, courir sur un échiquier, se cacher derrière des pièces géantes pour échapper à des tentacules. Des Cavaliers en forme d'hippocampes le traquaient. Il les sentait s'approcher de lui... doucement... à leurs souffles et aux bruits de sabots... tic toc tic toc tic toc... Ils approchaient ! À l'aurore, son réveil sonnait.

Troisième jour.

Les champions sont taillés dans le roc de l'assurance. Arthur était un champion. Il se leva à l'aube, déterminé. Les défaites de la veille ? Il les attribua à un manque de concentration et à son humeur revêche. Il était en tête : 4-2. C'était le plus important. Plus qu'un point le séparait du gain final... une victoire ou deux nuls et rien d'autre. Il focalisa toutes ses pensées sur ce petit point. Une victoire ou deux nulles. Rien d'autre. Arthur avala un petit déjeuner de lion. Il se rasa et médita. Casper Goulianov et Abélard Podolski le rejoignirent dans la Suite Joséphine Baker. Abélard avait une haleine de poney. Il articula d'un air gêné :

— Arthur... comment dire... nos équipes techniques ont bossé toute la nuit. Elles ont encore besoin d'un peu de temps. On a une piste pour vous aider, mais... vous est-il possible de jouer la montre ? demanda-t-il.

— Jouer la montre, vous êtes sympa, je peux aussi gagner, non ? Une victoire ou deux nulles et on n'en parle plus. Je gagne et je me barre en Bretagne. Je suis champion de France bordel !

Silence. Casper toussa et Abélard afficha un sourire crispé. Les deux hommes regardaient la moquette. « Bande de pleutre ! rétorqua Arthur. Je vais m'en faire une salade de poulpe de cette bimbo ! »

Le patio était rempli de journalistes. Certains repliaient déjà leurs affaires. Anémone était passée en avance honorer quelques interviews. Comme la veille, elle attendait Arthur dans le salon de Beaux-Arts. Son sac jaune citron était sur la table. Elle se remaquillait d'un doigt pendant que les autres s'entraînaient sur le petit échiquier de poche, qu'elle avait conservé. Arthur reprit l'échiquier avec vigueur. Elle ne s'en offusqua pas et reprit, plus assurée que jamais :

— Je ne sais pas si vous avez vu sur touitter, mais ça va rudement mieux ! Enfin, on se f...

— Ta gueule, coupa Arthur sèchement.

Septième partie

Arthur poussa son pion blanc en e4. Anémone répliqua frontalement en e5 puis, après la poussée du Cavalier blanc en c3, d'une avancée du Fou en c5. Arthur voulait prendre Anémone à la gorge. Il fuyait une partie à rallonge, celle où l'on étouffe son adversaire comme un boa constrictor. Ce type de victoire ne pouvait combler son orgueil de champion blessé. Il voulait l'attaquer comme une guêpe : Cavalier a4 ! Le coup n'était pas orthodoxe. Etonnée... Anémone enchaîna une incroyable série de sacrifices où elle perdit un Fou, un Cavalier et sa Dame dans le seul but d'extirper le Roi blanc de sa base ! Mikhail Tal serait-il allé aussi loin ? La série d'attaques fonctionna. Le Roi d'Arthur se retrouva seul, isolé en c6, à la portée du Fou noir restant. Un jonglage de position sur deux cases lui permettait d'éviter le mat. Le joueur français ne prit aucun risque et la nulle fut imposée par répétition de mouvements.

Feuille de match de la septième partie : 1. e4 e5 2. Cc3 Fc5 3. Ca4 Fxf2 4. Rxf2 Dh4 5. Re3 Df4 6. Rd3 d5 7. Rc3 Dxe4 8. Rb3 Ca6 9. a3 Dxa4 10. Rxa4 Cc5 11. Rb4 a5 12. Rxc5 Ce7 13. Fb5 Rd8 14. Fc6 b6 15. Rb5 Cxc6 16. Rxc6 Fb7 17. Rb5 Fa6 18. Rc6 Fb7.

Arthur Valois-Lafarge : 4.5

Anémone Polpo : 2.5

Arthur avait assuré le match nul, il ne lui manquait plus qu'un demi-point pour s'assurer la victoire finale. « Jouer la montre... pensa-t-il. Ils en avaient de bonnes ce Casper et l'autre putois... Qu'ils aillent tous se faire voir ! » Le champion français et Anémone restèrent dans le salon pendant la réclame télévisuelle. Arthur était bien, il sentait le fluide de la victoire. Il voulait gagner seul et n'aurait bougé pour rien au monde. Plus qu'une nulle au moins... juste une petite nulle !

Au même instant, derrière le miroir sans tain, Casper, Abélard et un grand type mince en chemise à fleurs lui faisaient de grands signes de sortir. Casper tempêtait : « Par Staline ! mais pourquoi ne va-t-il pas aux toilettes cet imbécile ? On lui apporte la parade et lui... il reste comme un fanfaron à prendre des risques. Mais qu'il sorte ! »

Huitième partie

Attention au chef-d'œuvre ! Anémone avait les blancs. Elle débuta par le système de Londres, auquel Arthur répliqua par une défense est-indienne. Le rythme de jeu des tentacules s'était accéléré depuis la veille. Elles n'étaient plus dans la réplique, elles prenaient l'initiative. Le tentacule majeur droit lança un Cavalier en assaut sur g5. Arthur défendit avec un Fou, mais fut contraint de doubler ses pions. Il le regrettait. Les échanges éclaircirent le jeu, quand un mouvement de Tour sur la première colonne, de la première à la huitième rangée, prit toute la

défense d'Arthur à rebours ! Comment défendre ? La tour maudite avala un pion doublé en e6 pour menacer le reste... Arthur ne put que constater la percée de ses lignes arrières. En quelques coups, il serait mat. Imparable. Le jeu était beau, admit-il, amer, la gorge étroite. Il serra les dents et abandonna, d'une humeur glaciale, au cinquantième coup. C'était leur plus longue partie. Le match se jouerait donc sur la neuvième et dernière partie. Si Anémone la gagnait, elle remporterait le match. Arthur devait soit l'emporter, soit faire partie nulle.

Feuille de match de la huitième partie : 1. d4 Cf6 2. Cf3 g6 3. Ff4 Fg7 4. Cbd2 c5 5. e3 d6 6. c3 Cc6 7. h3 0-0 8. Fc4 Te8 9. 0-0 e5 10. dxe5 Cxe5 11. Fxe5 dxe5 12. Cg5 Fe6 13. Fxe6 fxe6 14. Cde4 Cxe4 15. Dxd8 Texd8 16. Cxe4 b6 17. Tfd1 Rf8 18. Rf1 Re7 19. c4 h6 20. Re2 Txd1 21. Txd1 Tb8 22. Td3 Fh8 23. a4 Tc8 24. Tb3 Rd7 25. a5 Rc6 26. axb6 axb6 27. Ta3 Fg7 28. Ta7 Tc7 29. Ta8 Te7 30. Tc8+ Rd7 31. Tg8 Rc6 32. h4 Rc7 33. g4 Rc6 34. Rd3 Td7+ 35. Rc3 Tf7 36. b3 Rc7 37. Rd3 Td7+ 38. Re2 Tf7 39. Cc3 Te7 40. g5 hxg5 41. hxg5 Rc6 42. Rd3 Td7 43. Re4 Tc7 44. Cb5 Te7 45. f3 Rd7 46. Tb8 Rc6 47. Tc8+ Rd7 48. Tc7+ Rd8 49. Tc6 Tb7 50. Txe6

Max Valois-Lafarge : 4.5

Anémone Polpo : 3.5

La détermination d'Arthur s'effondra à nouveau comme un château de cartes. La peur de perdre pesait sur son estomac. La tension était trop forte. Arthur profita de la réclame télévisuelle pour, comme la veille, se réfugier dans les toilettes, s'asperger le visage, taper du poing sur cette glace qui, à ses yeux, reflétait le visage de la défaite. Casper rejoignit Arthur en courant, suivi d'Abélard Podolski et du type en chemise à fleurs.

— Par Marx ! Arthur, ça ne va pas du tout, dit-il. Mon téléphone n'arrête pas de sonner. On a la pression de

l'Élysée. L'enjeu nous dépasse, tu comprends ?

— Casper, je ne peux pas me battre contre dix cerveaux ! Quoi que je fasse, elle déjoue. À chaque coup elle accélère, elle progresse. Je pensais pouvoir y arriver mais... je ne peux pas gagner là, tu comprends ?

— Par Joukov ! Tu as raison, ce combat est inégal. Mais on a ce Monsieur-là... il est de l'équipe technique de l'Élysée. Il peut nous aider.

Le type en chemise à fleurs semblait tout juste rentré de vacances, bien qu'il avouât avoir travaillé toute la nuit. Il disait s'appeler Enguerrand du Valfleury. « Tu parles d'un nom ! Il a tout d'un arist-hippie ! » jugea Arthur.

— Monsieur Arthur, commença Enguerrand, je rejoins votre coach, ce combat est inégal. Vulgaire même ! On ne se bat pas contre des animaux. Pour vous permettre de gagner cette dernière partie, nous avons élaboré *la* solution ultime. Vous allez insérer cette micropuce dans le creux de votre oreille. Elle vous murmurerà quels coups jouer, dit Enguerrand, c'est aussi simple que ça.

— Attendez... je vais tricher là ? Ce n'est pas assez humiliant de perdre contre un poulpe qu'on va m'équiper d'une machine ?

— Vous devez gagner Monsieur Arthur. L'honneur de la France et de l'humanité Normale en dépend. Nous devons nous réconcilier avec les Infectés mais... il y a des limites, vous ne trouvez pas ? Le Président de la République lui-même, fer de lance de la réconciliation, est très attaché à ce que les Infectés ne gagnent pas.

« Elle est belle la Normalité ! » se désola Arthur. Enguerrand glissa la puce dans la main du joueur français. L'homme de l'Élysée ajouta : « Le son est modulé en basse fréquence. Je rentrerai les coups joués par les tentacules dans mon ordinateur, derrière le miroir

sans tain. L'algorithme fera son boulot et la solution arrivera directement dans votre oreille. J'ai travaillé sur cet algorithme toute la nuit... il a appris les échecs sur plus de dix mille parties jouées par les plus grands maîtres. Sa puissance se mesure en Tera octets. Je l'ai appelé « Deep Purple » et c'est une machine de guerre. Elle vous dira les meilleurs coups. »

Quelques instants plus tard, cerné par les avancées technologiques, par la pression politique, médiatique, et par des tentacules maléfiques, Arthur se présenta comme un tricheur dans le salon des Beaux-Arts.

— Bon bah... voilà la belle ! lança-t-il à Anémone.

— Oui, finissons-en piouuuuu c'est long comme jeu ! Pis moi je veux faire du shopping, hihi !

Neuvième partie

Arthur avait l'avantage de jouer avec les blancs. La partie commença par une ouverture espagnole. Une voix robotique susurrant à Arthur les premiers coups, assez classiques, qui lui permirent de prendre l'avantage au centre. « J-o-u-e-r T-o-u-r e5 ». Non mais quelle voix ! Elle était robotique, la tonalité rocailleuse oscillait entre celle de Mirelle Mathieu et celle d'un vieux fumeur. « Quitte à fabriquer un logiciel à voix, il aurait pu la rendre agréable » enragea Arthur. Une attaque du Cavalier blanc en e6 déstabilisa le Roi d'Anémone. En milieu de jeu, la jeune femme était en mauvaise posture et pour la première fois de la journée, les tentacules marquèrent une pause pour réfléchir. Au vingtième coup, le tentacule pouce gauche d'Anémone réfugia le Roi en g7. Puis « Deep Purple » suggéra de libérer la colonne e du Cavalier. « Tiens... il m'envoie manger le Fou en d6 ? » s'étonna Arthur. Le Cavalier fut repris par un pion. Arthur avait clairement l'avantage lorsque dans son oreille, le

silence se fit... que se passait-il? D'un coup, il entendit la voix articuler lentement « P-r-o-c-e-s-s I-n-f-i-n-i-t-e S-e-a-r-c-h-i-n-g ». La voix répétait, en boucle, tout le temps et de plus en plus vite cette phrase monocorde. Arthur devina une vive agitation derrière le miroir sans tain. Bordel, il se passait quoi avec cette machine? Et cette voix... cette voix qui lui répétait sans cesse la même phrase. « P-r-o-c-e-s-s I-n-f-i-n-i-t-e S-e-a-r-c-h-i-n-g ». Est-ce à dire que l'algorithme tournait dans le vide? Puis une alarme se mit à vibrer! La voix répétait dessus : « A-l-e-r-t-e. N-o-m-b-r-e d-e S-h-a-n-n-o-n d-é-p-a-s-s-é! N-o-m-b-r-e d-e S-h-a-n-n-o-n d-é-p-a-s-s-é! ». Anémone regardait Arthur avec des yeux vides de bovins. Elle ne comprenait pas pourquoi son adversaire s'était arrêté de jouer. Le nombre de Shannon? Arthur le connaissait. Il s'agit de l'estimation du nombre total de parties d'échecs possibles, un nombre équivalent à dix puissance cent vingt, soit un nombre supérieur au nombre d'atomes estimés dans l'univers! Le nombre de Shannon? Un gouffre sans fin. Si l'algorithme avait dépassé cette limite, cela signifiait que ses calculs se perdaient dans les limbes de l'indicible. Que les possibilités de jeu étaient multiples. Et finalement le choix impossible. Perdu dans l'infini l'algorithme?

Arthur était seul, perdu dans ses conjectures, avec cette alarme dans les oreilles. Il pensa aux échecs et au concept de l'infini. Comment jouer avec ce truc dans les oreilles? Il fallait en finir, vite. Arthur alla au plus simple. À l'instinct, il attaqua le Roi noir par sa Reine en e7. Échec. Les tentacules se figèrent! puis elles se détendirent, pour une fois comme un seul corps. Le tentacule majeur droit prit son Cavalier et mangea la Reine, sans demander son reste. Gaffe! La Reine était perdue. Aucune compensation possible. Déconcentré, abattu... Arthur abandonna immédiatement. Il avait perdu en

trichant ! Un comble ! Il eut d'un coup l'impression d'être le méchant d'un mauvais conte. Gentleman, quelle plaie ! se lamenta-t-il. Il s'imaginait comme le plus honteux des pousseurs de bois. Le Gargamel des échecs. À contrecœur, il croisa le regard d'Anémone et lui serra un tentacule.

Feuille de match de la neuvième partie : 1.e4 e5 2.Cf3 Cc6 3.Fb5 a6 4.Fxc6 dxc6 5.O-O Fe7 6. Cxe5 Dd4 7. Cf3 Rxe4 8. d3 Dg4 9. Cc3 Fe6 10. Te1 h6 11.h3 Rh5 12.Te5 g5 13. Ce2 Dg6 14. Ced4 Fd7 15.De2 f6 16.Ce6 Rf7 17.d4 Fd6 18.Cc5 Fxe5 19. Cxd7 Df5 20.Cdxe5 Rg7 21.Cc4 Tf8 22.Cxd6 cxd6 23.De7

Max Valois-Lafarge : 4.5

Anémone Polpo : 4.5 (victoire)

Les premiers articles de presse sortirent dans la foulée. Les touits fusèrent pendant deux jours. Grand Gana lui-même se fendit d'un communiqué : « *C'est un grand jour pour la cause Singulière. Anémone Polpo a bravé sa honte pour la victoire finale ! Elle est un exemple pour nous tous* ». Dans les camps, on créa des Clubs d'échecs Anémone Polpo. La machine s'emballa quelque temps, le temps de laisser au temps le temps nécessaire à la célébration du jeu le plus célèbre de tous les temps.

Brèves de mai, Mal An 2

Dans les rues de Lisbonne, les pavés brillent au soleil du printemps. Le cœur des uns se ranime pendant que d'autres, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« Pari tenu! Le projet fou du maire de Pise est devenu réalité : la mer Tyrrhénienne est aux portes de la piazza dei Miracoli; le phare de Pise égale en renommée celui d'Alexandrie. Après Los Hambourgeles et Nowy-Gdansk, le Président de la République française et Grand Gana, accompagnés du maire Vittorio Di Lucca, ont inauguré New-Pisa, au cours d'une cérémonie officielle où yachts et gondoles s'amarraient au nouveau phare. *« C'est un bond de géant pour la cause Singulière. Nous remercions les autorités locales pour leur décision courageuse; et la France pour le soutien financier qu'elle apporte au projet »* déclare Grand Gana, qui appelle tous les Singuliers à se rendre en villégiature, aux frais du contribuable français, dans les nouvelles stations balnéaires. Le Président de la République française souligne *« un pas de plus vers la réconciliation »*, dont le coût, que d'aucuns jugent exorbitant, lui paraît *« dérisoire face à l'enjeu humanitaire »*. Le Président souligne également *« l'importance d'une continuité politique »* dans la mise en œuvre du plan de réconciliation. Prochaine inauguration : Puerto-Barcelone! »

Extrait du Correio da Manhã, 12 mai Mal An 2

Revue de touits

Ricky Olsen et Michel Sardou annoncés en duo à
New-Pisa ! Ça va être la folie !

#michelsardou #rickyolsen #newpisa #duo
@AfonsoPereira

Grand Gana on t'aime ! Le Portugal est avec toi !

#grandgana #ganastyle #leader
@_97DuarteCosta

Je trouve Grand Gana beaucoup plus classe que le
Président français. Les Normaux ne méritent-ils pas un tel
leader ?

#grandgana #ganastyle #leader
@_97LiviaFerreira

Ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vu la femme du
Président français, non ?

#jediscajedisrien #madamelapresidente #alerteenlevement
@RitaMartins

URGENT ! Le groupe Parriot a inauguré un hôtel de luxe
5* de 2 500 chambres dans le centre reconstruit de
Nowy-Gdansk. L'établissement affiche déjà complet !

#urgent #alerte #nowygdansk #vite
@AlerteInfoPortugal

URGENT ! Le groupe Pastouche annonce la création d'un Casino géant à Los Hambourgeles. La ville se positionne comme le nouvel « Empire du jeu » européen.

#urgent #alerte #loshambourgeles #vite

@AlerteInfoPortugal

La mutation

Juin, Mal An 2

Trois notes et une voix suave : « *Monsieur Leo-Pol Medvedev, du vol AF 213 à destination de New-Pisa, départ prévu à 12h16 est prié de se rendre au Terminal 2 porte G pour embarquement.* »

En retard ! Leo-Pol était en retard ! Cela ne lui arrivait jamais. Jamais ? Peut-être avant, car depuis qu'il était Infecté, le temps de Léo-Pol dépendait plus des caprices de ses peluches que de sa propre volonté. *Ludus Phantasiae*. Les hallucinations allaient bon train. Léo-Pol était las de l'Hôtel de la Licorne... las de cette année et demie passée, las de ses animaux ouatés qui s'évertuaient à le poursuivre, à le harceler, à jouer la comédie, à grimper sur les tables et à battre le tambour. Les peluches imaginaires de Léo-Pol étaient d'inépuisables fripons. Toute l'énergie qu'il avait consacrée à l'entretien de son hôtel avait été vaine. Le temps avait passé. Sa clientèle était disséminée. Léo-Pol se convainquit qu'il ne rouvrirait jamais. Plus rien ne sera jamais comme avant.

Deux semaines avant son arrivée à l'aéroport de Paris, Léo-Pol avait reçu un recommandé rose fuchsia de la GanaBat ©PostDeliveryService. L'administration française lui apprit son éligibilité à dix semaines de cures, dans l'une des villes repensées à cet effet, aux frais du contribuable français : Puerto-Barcelone, Los Hambourgeles, Nowy-Gdansk ou New-Pisa. Au choix. Sur le prospectus était écrit : « *Marre des camps ? Les meilleures eaux européennes sont libres d'accès aux meilleurs des Singuliers ! Pension complète offerte. Dix semaines gratis !* ». « Qu'est-ce donc que ces Singuliers ? » s'était-il demandé. Léo-Pol s'était tenu éloigné des informations. Il n'avait jamais entendu ce terme, qui semblait être le nouveau nom à la mode pour désigner les Infectés. S'il ne pouvait s'accorder sur le fait d'en avoir « marre des camps », qu'il n'avait jamais envisagé de rejoindre, l'air normand lui était devenu, il est vrai, trop familier. Les peluches lui pourrissaient la vie. Et s'il acceptait ? Léo-Pol avait entendu parler des effets curatifs de l'eau marine. Il avait même tenté de se baigner dans celles glacées de la Manche ! Mais en vain. Les peluches l'avaient suivi, elles avaient pataugé à ses côtés et *Rik la baleine* l'avait même attiré vers le fond ! L'expérience avait été dangereuse. Froide. Il ne la répéta pas deux fois. Léo-Pol avait en revanche entendu le plus grand bien de certaines eaux... celles de la mer Baltique, de la mer de Crête ou de la mer Tyrrhénienne. Ces eaux, s'était-il demandé, lui permettraient-elles de soigner ses hallucinations ? Léo-Pol était tellement las, il regrettait si fort le calme et le silence d'antan qu'il considéra même la possibilité de s'installer dans l'une de ces villes comme résident. Pourquoi dix semaines ? L'Italie ne lui déplaisait pas et ses agacement faisaient germer en lui des désirs de changement de vie. Il réserva l'un des nombreux vols affrétés pour New-Pisa. Léo-Pol se résolut

à abandonner l'Hôtel de La Licorne, avec l'amertume du travail presque accompli. Mais ses larmes furent brèves et ne lavèrent pas l'excitation de la nouveauté. L'aventure était l'ultime option que Léo-Pol s'était autorisé à vivre. Il avait toujours envisagé cette aventure sous la forme d'un radical changement de vie. Ce détachement, avait-il pensé, était peut-être l'ultime luxe des solitaires.

Le jour du départ, il ferma la porte de l'hôtel sans regret, caressa le museau de la licorne une dernière fois, enfonça la clé dans sa gueule et partit à pied rejoindre l'aéroport de Paris. Cent vingt-cinq peluches marchaient derrière lui.

Les transports publics étaient rares à cette époque. L'administration française n'avait plus la main sur les volontés individuelles des transporteurs d'accepter ou non les Infectés. Certains chauffeurs de bus et de trains étaient réticents. D'autres moins. Après des mois de grève, les plus extrêmes menaçaient toujours d'utiliser leur droit de retrait. Bien que *Ludus Phantasiae* ne soit pas un symptôme visible au commun des mortels, Léo-Pol voulait s'éloigner des tous risques de conflit. Il évita donc les transports publics et marcha trois jours avec ses compagnons imaginaires, le long des routes, à travers les forêts et les champs, dont deux nuits qu'il passa en extérieur, sous une tente, où il prit froid.

Comme des jeunes daims en colonie de vacances, les peluches avaient gardé leur entrain toute la route! Elles avaient chantonné et paradé sans discontinuer. Leur enthousiasme avait même cru à mesure qu'ils s'approchaient de l'aéroport. Léo-Pol déplorait que même en pleine nature, il n'entendait plus le chant des oiseaux.

Léo-Pol arriva à l'aéroport sale, fiévreux et le nez bouché. Son air d'aventurier en monocle, chaussures bien mises et costume de tweed, trahissait son état d'homme en

transition. Pour la première fois de sa vie, il se sentait comme un clochard. Il espérait ne pas sentir trop fort. Dans le hall d'embarquement Léo-Pol ne contrôlait plus rien : *Teddy l'ourson* s'amusait à voler le chapeau des passants, les *Chimpanzés Yumbi* leur grimpaient sur leur dos pendant les *Zitoni la Taupe* fouillaient dans leurs bagages. Léo-Pol avait conscience de ses hallucinations, certes ! Mais il éprouvait toujours des difficultés à les détacher de la réalité. Dans les premiers mois qui suivirent leur apparition, Léo-Pol réagissait à tout. Il s'était épuisé à surveiller, à contrôler, à réprimander les peluches endiablées. Cette approche nécessitait une énergie considérable ! Il tenta coup sur coup la violence, de l'indifférence et de la méditation. Rien ne marcha. Il tenta même la médication... par la mastication régulière de petits cubes tassés d'herbes bleues, nouveaux produits pharmaceutiques phares de l'entreprise GanaBat ©BioCoolDown. Cette médication lui permit d'atténuer quelque temps les symptômes. Les peluches disparaissaient ou s'endormaient. L'effet lui fut si appréciable qu'il en macha à foison ! Mais, plus il en machait... plus son corps s'habituaient et plus les effets s'estompaient... jusqu'à disparaître complètement. Léo-Pol abandonna cette méthode. Les peluches revinrent en force si bien qu'à l'aéroport, il se battait contre des moulins à vent. Il esquissait des gestes, alternait entre la prévention et la résignation d'alerter les passagers des malheurs qui n'arrivaient que son imagination.

Teddy l'ourson était la peluche la plus difficile à surveiller. Pendant que Léo-Pol se faisait fouiller, après avoir bipé, pour son plus grand bonheur, au portique de sécurité, il hallucina sur l'ourson qui s'amusait, un peu plus loin, à asperger les passagers avec un extincteur incendie. La peluche hurlait d'une voix prépubère : « Crevez tous ! Crevez tous ! » Que faire ? Léo-Pol voyait cette scène

comme dans un monde réel tout en sachant qu'il n'en était rien. Il le savait. Il pouvait intervenir, se jeter sur les gens et puis... et puis quoi ? Les peluches disparaîtraient. On le prendrait pour un fou. On le regarderait de travers, il s'exposerait à la *honte* de ne pouvoir se tenir convenablement.

Par malheur l'aéroport était bondé. Tous les vols pour « villes candidates », en rotation permanent, étaient pleins. Des millions d'Infectés avaient quitté des camps. Les uns se ruaient dans les aéroports, les autres dans les gares. La plupart de ceux qui volaient depuis Paris arrivaient à pied des camps de Bourgogne, de Bretagne et des régions du Nord. Comme Léo-Pol, ils avaient été charmés par les promesses de séjourner dans des villes accueillantes aux eaux curatives. Aux frais du contribuable. La plupart des Infectés avaient gardé leur toge. Certains avaient poussé la coquetterie jusqu'à se parer de lunettes de soleil ou de sandales dernier cri. La majorité des hommes était mal rasée, tous sentaient mauvais. Certains valorisaient leur *honte* comme une manière de se distinguer. De fait, l'aéroport de Paris abritait un festival d'odeurs, de cris, de bruits suspects et de difformités. Ici des gros nez ! Là-bas des grandes jambes ! Un homme s'était tressé des dreadlocks avec les poils qui lui poussaient des gencives ; une pimbêche s'était maquillé le bec qui lui servait de bouche ; une autre se vernissait les ongles d'un pied qui devait chausser du... soixante-douze. Quelle étrangeté de voir autant d'Infectés si fiers ! S'assumer ! L'aéroport était une cour des miracles. Après tant de mois passés seul à l'Hôtel de la Licorne, Léo-Pol se sentait oppressé.

Porte G? Léo-Pol slaloma, malade comme un chien, jusqu'à la porte E... F... quand d'un coup! une foule dégoûtée lui fit face et le prit à rebours. Parte G c'est bien cela. Les passagers de son vol, dont les premiers venaient à peine d'embarquer, avaient rebroussé chemin. Certains sortaient encore de l'avion. Ils s'éloignaient tous et s'installaient par grappes, loin de la porte d'embarquement, à une distance assez respectable pour échapper à quelque chose qui échappait à Léo-Pol. Celui-ci arriva en contresens devant une hôtesse qui se bouchait le nez. Il se présenta. « Ah, Monsieur Medvedev! répondit-elle. Il ne manquait plus que vous et nos deux invités de marque, pour clore l'embarquement. Hélas vous le sentez... il y a un problème de fuite dans cet avion. Le commandant a demandé de vérifier toute la tuyauterie du cockpit! Les toilettes. Vous comprenez... avec les stars que nous attendons, impossible de décoller dans ces conditions. Le vol est retardé jusqu'à nouvel ordre. Nous sommes désolés. »

Un avion qui sent les toilettes? Léo-Pol loua le ciel d'avoir le nez bouché. Il tenta de renifler, en vain. Son nez était englué. L'hôtesse le pria de rejoindre les autres passagers, loin de la porte d'embarquement pour se prémunir de cette incommodité, mais il déclina. Il y avait moins de monde là où il se trouvait et l'odeur ne l'incommodait pas. Léo-Pol s'installa donc sur un siège, avec ses cent vingt-cinq peluches imaginaires regroupées à ses pieds. Les petits êtres sommeillaient pour le moment, mais... elles allaient lui pourrir le vol. Il le pressentait.

Léo-Pol leva les yeux vers un autre passager qui, lui aussi, avait daigné rester assis à seulement quelques rangées. Ce passager avait les yeux tissés sur les écrans des colonnes de l'aéroport. Il regardait les chaînes d'information, la météo des villes du monde. Peut-être révisait-il sa géographie? Curieux bonhomme. Léo-Pol le

voyait de dos. Il se déplaça sur sa rangée, s'installa près de lui et engagea la conversation : « Bonjour Monsieur, dit-il. A priori, nous sommes les seuls dans ce coin... vous aussi allez à New-Pisa ? L'odeur ne vous dérange pas ? » L'individu dévissa la tête des écrans et regarda Léo-Pol d'un air troublé. Il semblait timide. Il s'agissait d'un petit individu au corps mou de vieux jeune homme. Il portait un costume fripé, l'un de ceux que l'on porte aux mariages comme aux enterrements. Il devait avoir une trentaine d'années, il était grassouillet, un peu chauve et gêné sur les entournures. L'individu tira un carnet de sa poche, un stylo et commença à écrire : « Bonjour Monsieur. Oui je vais à New-Pisa. ». Léo-Pol pensa qu'il avait à faire à un muet, mais l'individu écrivit par anticipation : « Veuillez m'excuser. La bienséance recommande que je n'ouvre pas la bouche. » Léo-Pol haussa les épaules, il fit la moue pour mimer son incompréhension, démarche qu'il jugea sur le champ ridicule vu que l'individu n'était pas sourd. Celui-ci écrivit : « J'ai bâillé dans l'avion... l'odeur c'est moi. Mon haleine. Abélard Podolski. *Odoris Stercore. Le Mal...* est en moi. » Abélard avait écrit *Mal* en tout petit, comme pour susurrer le mot de sa plume. Puer au point de faire évacuer un avion, cela devait être difficile à supporter. Léo-Pol afficha une mine compassionnelle, voulut dire quelque chose de gentil, quand ses peluches imaginaires commencèrent prirer le relai : « Oh oh oh il pue de la gueule ! Il pue de la gueule ! » en pointant Abélard de la patte... ou de la nageoir c'est selon. Bouillonnant de fatigue, sale avec son costume de tweed effiloché, Léo-Pol ne put se contenir. Il insulta ses peluches, leur envoya des coups de pied et de leur demanda de se taire. Les peluches se dispersèrent en ricanant. Abélard pensa qu'il avait à faire à un fou, mais Léo-Pol anticipa : « Léo-Pol Medvedev. *Ludus Phantasiae*. J'ai aussi le... enfin vous savez

quoi. J'ai des hallucinations. Une centaine de peluches me suit partout ! Tout le temps ! Vous avez mauvaise haleine, mais moi j'ai ma tête peuplée d'un lion, de pingouins, de singes... ils sont infernaux. Ça fait plus d'un an que ça dure et le pire, c'est que je suis le seul à les voir. Toutes leurs actions sont invisibles, incolores et inodores pour tout le monde sauf pour moi. C'est un enfer. » Abélard sourit du même air compassionnel. Léo-Pol reprit : « Vous pouvez sûrement parler ? Il n'y a personne ici à part moi et comme vous l'entendez, j'ai le nez bouché, je ne sens rien. Oh ! Peut-être souhaitez-vous un peu d'herbe bleue ? » Léo-Pol sortit sa blague à tabac et offrit trois cubes de GanaBat ©BioCoolDown à Abélard, qui accepta volontiers. Celui-ci macha les cubes un bon moment, se détendit, jugea d'un léger souffle sa propre haleine et estima que son odeur était proche de l'acceptable. Abélard sourit d'un air satisfait.

— Je vous remercie, dit-il, tout le monde s'arrache ces herbes c'est dingue ! Mon haleine empire de jour en jour, je n'en peux plus ! J'ai bâillé dans l'avion. Je me suis installé dans les premiers... et pouf ! comme ça, sans m'en rendre compte. C'est une chance que vous soyez là ! Je pourrais lui demander un autographe de vive voix, vous croyez ?

— Un autographe ? À qui ? répondit Léo-Pol.

— Bah... à Michel Sardou ! Il arrive ici même, d'une minute à l'autre, avec Ricky Olsen. C'est un duo de choc ! Ils entament leur « Réconciliation European Tour » dans ces villes toutes refaites pour les gens comme nous. Ils commencent par New-Pisa, puis Porto-Barcelona, Los-Hambourges et Nowy-Gdansk... ça va être électrique ! Ils prennent le même vol que nous, c'est pour ça que j'ai réservé celui-là. Regardez !

Abélard montra du doigt un immense kakémono déployé près de la porte d'embarquement. Un détail qui avait échappé à Léo-Pol. On y voyait Ricky Olsen, jeune beau

gosse blond, mince, de profil, en survêtement bleu avec un collier en or ; et Michel Sardou en premier plan, la star, costume noir scintillant avec une cape rouge, silhouette trapue aux cheveux argentés et aux lunettes Kim Jong-Il. Quel style !

— C'est qui ce Ricky Olsen ? demanda Léo-Pol.

— Vous vivez dans une grotte ou quoi ? C'est un reporter. Un Normal. Il a vécu des expériences formidables dans le même camp que Grand Gana ! Son livre fait fureur. Il paraît qu'il a chanté *Les Lacs du Connemara* avec Grand Gana lui-même ! Il a rencontré le Président. Et puis, il a eu une opportunité dans le showbiz avec Michel Sardou. La classe quoi !

— Et vous allez à New-Pisa juste pour ce concert ?

— Non... l'administration française m'a proposé un poste de biologiste à la New-Pisa University. Mon haleine... je ne peux plus la masquer. C'était possible il y a encore un mois, mais là... ça se sent trop. Les Normaux me rejettent. Se moquent. Alors un poste à New-Pisa, je me dis pourquoi pas. Il y a la mer en centre-ville, il paraît que l'endroit est merveilleux pour les gens comme nous.

Léo-Pol expliqua qu'il souhaitait se rendre à New-Pisa bien au-delà des dix semaines offertes, qu'il avait tout abandonné et que l'aventure rythmait dorénavant sa vie. Il raconta sa première soirée avec les peluches, son isolement, le calvaire qu'il vivait et l'espérance qu'il plaçait en cette cure pour calmer ses maux. Il parlait de sa nostalgie du calme, de son ancienne vie bien rangée. Léo-Pol parlait, beaucoup plus qu'à l'accoutumée. Était-ce parce qu'il était resté seul trop longtemps ? Peut-être que la bonhomie d'Abélard lui inspirait confiance. Il parlait si bien et tellement de tout que, sans doute lassé, Abélard finit par se distraire. Il se contentait de hocher la tête, il retissait progressivement ses yeux sur les écrans de l'aéroport. Il

faisait douze degrés à Almaty, vingt-sept à New Delhi. La présentatrice revint sur les principaux titres. Abélard plissa les yeux. Il se passait quelque chose d'important.

— Vous avez vu c'est confirmé, dit Abélard.

— Quoi ?

— C'est bien la femme... enfin l'ex-femme du Président qui était avec Grand Gana. Ils étaient à Puerto-Barcelone pour l'inauguration de la nouvelle ville. Sans le Président, bien sûr. En plus ils la présentent comme sa « favorite » ! Bizarre ce n'est pas son genre... c'est qu'elle a beaucoup de jeunes femmes à ses côtés, la chauve-souris. J'ai travaillé avec lui quand il était Normal, vous saviez ça ! Il était Général ! Il aurait pu se transformer en requin l'animal... ses yeux sont terribles ! Je crois qu'il ne m'aimait pas trop. Il y a trop d'ambition chez cet homme.

Grand Gana ? Sur le fond Léo-Pol s'en fichait. Il avait vaguement entendu parler d'une chauve-souris qui représentait la cause Infectée... que cet animal pique la femme du Président, c'était cocasse, mais peu lui importait. Les peluches revenaient à la charge, s'agitaient. Et toute son attention s'orientait vers *Teddy l'ourson*. Il reprit :

— Vous savez que mon ourson en peluche vous regarde bizarrement ? Il me dit que vous sentez mauvais de la bouche.

— À la bonne heure. Et il fait quoi là ? répondit Abélard.

— Il grimpe sur vous. Il observe votre bouche. Il fronce les sourcils et là... il me regarde. Il crache par terre, dégoûté ; les *Polly le Pingouin* s'activent pour nettoyer le crachat ; les *Dragon Bolgomore* déchirent votre siège de gauche ; le *Colonel Tortue* mange les fils électriques de la télévision et des *Poney Églantine* trottaient dans les allées. À en juger par l'inondation, j'imagine que *Rik la Baleine* patauge dans les cuvettes des toilettes.

— Impressionnant! Et vous ne pouvez pas les calmer? Canaliser leur attention?

— À quoi bon? J'ai tout essayé, ils n'en font qu'à leur tête.

— Je pensais plutôt... avez-vous tenté de les divertir?

— Comment?

— Bah... mettez-les devant la télé! Les jeux pullulent en ce moment. Tenez, la semaine dernière ils ont lancé « Quelle est ma spécificité? » : un jeu où des Normaux doivent deviner de quoi souffrent des Infectés. Certains cas permettent de relativiser... j'ai vu un homme à la langue protractile; un autre qui ne mangeait que son vomi; un autre qui vivait entouré de mouches. C'est pas mal! Mais mon préféré c'est « L'amour est dans la différence ». La prude et Normale Gisèle tombera-t-elle amoureuse du Léonard Grosse Corne? Tellement d'émotion! C'est délicieux. Peut-être que vos peluches aimeront?

Entre ces inepties télévisuelles et le Président cocufiés, Léo-Pol se sentait loin de toute hauteur d'esprit, loin de sa vie d'antan. Au moins, cet homme lui inspirait de la sympathie. Le jeu... il était bien le premier à lui proposer une idée. Léo-Pol regarda son costume de tweed. Les *Laurette l'Autruche* tiraient sur les fils effilochés; le *Colonel Tortue*, des fils pleins la bouche, avait réussi à couper l'électricité de tout l'aéroport; les *Zitoni la taupe* éventraient les poubelles situées face à lui. Les peluches devenaient intenable.

Les contrôleurs terminaient leur opération de contrôle du cockpit. Abélard plaisanta sur cet effort qui, bien évidemment, ne permit de trouver le début de l'ombre d'un bout de crotte. Léo-Pol s'impatia. L'idée d'un vol avec cent vingt-cinq peluches l'effraya. Un tumulte soudain se haussa derrière eux de plusieurs tons. Léo-Pol se retourna. Une cohue monstrueuse se dirigeait droit

vers la porte d'embarquement ! On y voyait des caméras et des journalistes s'affairer avec perches et téléphones portables autour d'un individu en paillette. L'individu, de taille modeste, avançait calmement en signant quelques autographes. C'était lui ! Michel Sardou ! Dans son sillage marchait Ricky Olsen. Il portait le même survêtement bleu et le même collier en or que sur le kakémono. Michel Sardou, pâle et inexpressif comme seules les stars peuvent l'être, conservait ses lunettes Kim Jong-Il où se reflétaient les néons de l'aéroport. Le duo roulait des épaules. On aurait dit deux rappeurs. Michel avait la classe d'une statue de cire. Son visage était de marbre. Il se posa devant le kakémono pendant que Richy Olsen lui retirait sa cape, sous l'intense crépitements des appareils photo.

Abélard était transi d'admiration : « Il paraît que Michel est infecté par le... il plaça la main devant sa bouche et murmura... *Mal*. La légende dit qu'il aurait hérité de la voix de Snoop Dog et Snoop Dog, celle de Michel. L'américain a gagné au change ! plaisanta-t-il. Michel ne parle plus en public depuis des mois. Il a décidé de ne donner sa voix qu'à ses fans et uniquement en concert. Quel homme ! »

Trois notes et une voix suave : « *Alerte odeur levée. Je répète. Alerte odeur levée. Les passagers du vol AF 213 à destination de New-Pisa, départ initialement prévu à 12h16 sont priés de retourner au Terminal 2 porte G pour embarquement.* »

Les passagers revenaient en masse pour embarquer, d'abord prudents, suspicieux sur les potentiels restes d'odeurs puis rassurés, curieux de la cohue et ravis de voir que Michel Sardou prenait le même avion qu'eux.

On entendit des cris d'admiration ! Les plus impétueux se faufilent entre les journalistes pour demander des autographes. C'est le moment qu'Abélard choisit, lui aussi, pour tenter sa chance.

À l'agitation croissante autour de Michel Sardou s'ajoutait celle des peluches. Mais *Teddy l'ourson*, d'ordinaire si prompt à taquiner les mauvaises personnes, ne s'intéressait guère à la star française. Léo-Pol trouvait cela curieux. Sa curiosité se transforma en inquiétude lorsqu'il vit la peluche partir se cacher sous un siège. Les autres peluches, horrifiées, avaient décelé quelque chose. Elles formèrent un conciliabule et observèrent l'ourson du coin de l'œil. Que murmuraient-elles ? Léo-Pol s'enquit de la tournure de ses hallucinations. Quelque chose de grave se déroulait. Le *Lion Lambert* s'écarta du groupe et prit la parole : « Cher humain, maître de notre visibilité, je suis au regret de t'annoncer que *Teddy l'ourson* a muté. Il sent très mauvais de la bouche ! Nous jugeons ceci à la fois horrible et très drôle ! » À peine le lion terminait sa phrase qu'une insupportable odeur d'excrément, ou de corps en putréfaction, on ne saurait dire, envahi les narines bouchées de Léo-Pol. « Comment est-ce possible ? » paniqua-t-il. Léo-Pol se précipita sur sa blague à tabac et avala une poignée de cubes d'herbes bleues. C'était insupportable. Il lui fallait absolument endiguer cette odeur qui émanait de son imaginaire ! *Teddy l'ourson* restait apeuré sous son siège. Il tremblait. « Abélard aurait-il contaminé sa peluche ? » se demanda-t-il. Léo-Pol tenta de se calmer, d'y voir clair. Mais ses tentatives se butèrent à la cohue autour de Michel Sardou, dont les décibels, insupportables, lui interdisait tout effort de concentration. Les passagers braillaient et se bousculaient, la foule faisait rage autour de la star. Ici une femme reniflait comme un serpent ; là-bas un homme hurlait

comme une soprano. Pis ! Les peluches commençaient à se moquer de Teddy ! « Il pue de la gueule, il pue de la gueule ! » lancèrent-elles en chœur. Léo-Pol ne pouvait plus se contenir. Abélard revint juste à ce moment, tout sourire, avec un bout de papier qu'il agitait comme un trophée :

— Je l'ai ! Je l'ai ! Regardez j'ai l'autographe de Michel Sardou ! dit-il.

— Hein que... quoi ?

— Quelle belle journée ! Allez, venez, on monte dans l'avion.

— Non ! Non... ce n'est pas possible ! répondit Léo-Pol. L'une de mes peluches, l'ourson insupportable, celui qui vous est monté sur la tête tout à l'heure, maintenant... oh... elle pue de la gueule ! L'odeur empire... c'est atroce !

— Alors là ce n'est pas moi, j'ai pris un peu d'herb...

— ... je sais... c'est ma peluche. C'est dans ma tête.

— Ne pouvez-vous pas lui donner de l'herbe virtuelle ?

— L'herbe est réelle... je ne vais pas l'inventer, bordel ! Non j'en ai pris moi-même. J'espère que ça fera vite effet. Sinon ... j'ai un problème majeur.

Léo-Pol était en stress. Même s'il arrêta de respirer, cela ne changeait rien. À ce problème s'ajoutait l'insupportable clameur populaire : une dizaine de fans, pressés devant Michel Sardou, commençaient à battre des mains, de plus en plus fort. Un hurluberlu qui crachait des bulles de savon cru bon de lancer : « Une chanson ! Une chanson ! » que les autres fans reprirent en chœur. Pendant ce temps, les *Zitoni la taupe* poussaient *Teddy l'ourson* sur le flanc, elles lui demandèrent de se lever et, pour la blague, de souffler son haleine très fort sur le « Monsieur aux cheveux blanc ». Les *Laurette l'autruche* approuvèrent d'un battement d'ailes, suivies du *Lion Lambert*, des *Polly le Pingouin* et même de *Rik la Baleine* qui enjoignirent *Teddy l'ourson* à souffler

son haleine sur le « Monsieur aux cheveux blancs ». « Tu pues ! Tu pues ! » crièrent les peluches. Tant de clameurs ! Tant d'exaspération ! Alors, dépassé par la convergence des cacophonies réelles et imaginaires, Léo-Pol se dressa d'un air martial, rouge de colère, donna un énorme coup de pied dans le vide et hurla : « MAINTENANT ÇA SUFFIT ! »

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours. » Léo-Pol se serait changé en Reine d'Angleterre que l'effet fut comparable. Les mondes réels et imaginaires semblaient s'être accordés. *Teddy l'ourson*, les autres peluches, Abélard, les fans, Ricky Olsen et Michel Sardou... Tout le monde se retourna, surpris, vers Léo-Pol. Il reprit, s'adressant à ses peluches, hors de lui et le regard noir d'autorité : « Bande d'idiots ! Vous ne trouvez pas qu'on souffre tous assez comme ça ! Je veux du SILENCE et du CALME ! Laissez cet homme tranquille et montez dans l'avion ! Je veux que tout le monde mette son doigt devant sa bouche et que personne ne moufte. Celui qui parle a perdu. C'est un jeu. Pas de discussion ! »

Le roi du silence ? Les peluches baissèrent les oreilles et s'exécutèrent. Jamais elles n'avaient vu autant d'autorité chez Léo-Pol ! Elles l'avaient déjà vu en colère certes, mais à ce point... cela leur semblait sérieux. Il fallait ménager l'homme... s'il mourait à qui pourraient-elles se montrer ? Mais le plus cocasse fut l'effet ricochet de son intervention. Les Infectés se prirent comme les destinataires de cette colère. Et l'idée émise, cocasse, parut censée. Trop de monde, trop de strass et trop de paillettes. Le silence imposé par Léo-Pol révéla à chacun la pesanteur du bruit. Derrière ses lunettes Kim Jong-Il et son visage de glace, Michel Sardou fixa Léo-Pol. Il profita du silence pour, tout doucement, lever très haut son bras. Michel Sardou pointa son doigt vers le ciel. La foule regarda le doigt. Puis Michel Sardou ramena tout doucement son doigt sur

ses lèvres. Michel Sardou avait le geste leste. Il avait le charisme, l'assurance d'une star sûre de son fait. Le silence se prolongea. Puis, d'un mouvement brusque, autoritaire, Michel Sardou reprit sa cape, se dirigea vers la passerelle d'embarquement, le doigt toujours posé sur sa bouche. Michel Sardou proposait-il un vol silencieux ? L'hurluberlu qui crachait des bulles de savon le comprit comme tel. Il décida, lui aussi, de poser son doigt sur sa bouche. Abélard et les autres fans en firent autant. La proposition fut débattue par quelques passagers récalcitrants. Ils abdiquèrent quand le Commandant de bord, honoré de transporter Michel Sardou, décréta à que le vol AF 213 Paris - New-Pisa sera le premier vol commercial de silencieux volontaires ou ne sera pas. Le vol se fit dans un silence parfait, à la plus grande surprise et pour le plus grand plaisir des passagers. Même les peluches, désorientées par un tel civisme, se tinrent à carreau.

Les modes naissent parfois d'un malentendu. Car c'est de cette histoire que naquirent les tendances du Silent Flight, du Yoga aérien et des Vols contemplatifs qui, plus tard, envahirent l'Europe.

Brèves de juillet, Mal An 2

Dans les rues de Bruxelles, l'été bat son plein. Les clients en terrasse sont rares. Foin des bocks et de la limonade, quelques irréductibles, les yeux tissés sur les écrans, parcourent les fils de l'humeur du monde.

Revue de presse

« Coup de théâtre! Les démissions simultanées des maires des « villes candidates » interrogent. Pourquoi? Quels sont ces obscures Conseils d'Administration censés les remplacer? « *Je suis scandalisé* » déclare Grand Gana dans un communiqué. Il questionne : « *Où sont les maires? J'ai proposé aux Conseils d'Administration de Puerto-Barcelone, de Los-Hambourgeles, de Nowy-Gdansk et de New-Pisa de me porter garant de la stabilité démocratique et sécuritaire de leur territoire, puisque le Président français ne semble pas en mesure de l'assurer. Les investisseurs, les membres des Conseils municipaux, l'administration et l'armée française m'ont offert leur soutien. C'est un véritable honneur* ». La crise est ouverte entre Grand Gana et le Président de la République française. Elle intervient au moment crucial où les « villes candidates » accueillent des millions de « Singuliers », comme on dit maintenant. »

Extrait de *Le Soir*, 23 juillet Mal An 2

Revue de touits

Grand Gana est un traître ! Les « villes candidates » ne peuvent tomber entre ses mains ! Peuples d'Europe et de la Normalité, j'en appelle à un sursaut démocratique !

#HalteAuCoupdEtat #GrandGanaTraitre

#ViveLaRepublique

@PresidenceDeLaRepubliqueFrancaise

Confiance et avenir : le Groupe Pastouche apporte un soutien inconditionnel à Grand Gana pour administrer la ville de Los Hambourgeles.

#soutiengrandgana #ganastyle #casino

@GroupePastouche

Moi je suis Normal et je soutiens Grand Gana. Grand Gana pour tous !

#grandgana #ganastyle #leader

@_59LouisMertens

Les Maires des « villes candidates » qui démissionnent en même temps... comme par hasard ! On nous prend pour des jambons, ou quoi ? Halte à la conspiration !

#truefact #manipulation #conspiration

@SecretQ_Belgique

En tant qu'ex-épouse du Président de la République française, président cynique et infidèle qui ne représente plus rien, j'apporte mon soutien total à Grand Gana.

#ganastyle #vivegrandgana #love

@Ex_MadameLaPresidente

Croissance et transparence : le Groupe Parriot est fier de travailler avec Grand Gana pour accueillir toujours plus de Singuliers dans les « villes candidates ».

#hotels #parriot

@HotelsParriots

La sorcière bien-aimée

Août, Mal An 2

L'amour naît partout. Même dans les eaux troubles.

Disparu ! Vittorio Di Lucca avait disparu. L'engouement des Pisans, qui l'avait élu maire dès le premier tour lors des élections municipales, était vite retombé. Ils l'avaient porté aux nues. Las... son nom était prononcé avec amertume. D'aucuns le considéraient comme une comète ! On le jugeait au mieux comme un illusionniste, au pire comme un conspirateur.

Aux premiers jours de son mandat, tous les Pisans avaient hérité d'une pelle. Tous avaient été conviés à creuser la mer. On s'était étonné ! Ce maire à peine élu allait-il tenir parole ? Voulait-il vraiment amener la mer à Pise ? La théorie était belle, mais la pratique beaucoup moins. Les réticences au projet s'étaient amplifiées à mesure que les travaux avançaient. La mer à Pise franchement... pour de vrai ? L'armée française avait appliqué d'amicales pressions sur les habitants, pressions qui permirent aux travaux d'avancer bon train. Les membres du Conseil municipal, en écho au grondement populaire, accusèrent publiquement Vittorio Di Lucca de tuer l'identité de la ville. Ils s'étaient prononcés à l'unanimité, moins Héloïse, pour son éviction et pour l'arrêt immédiat des travaux. En vain, les grèves n'y firent rien. Le peuple s'était exprimé. Il était tenu par les urnes. Les travaux furent terminés, sans gré et de force, sous la houlette de l'armée française.

Victor De Luc avait accompli sa mission : il avait créé les « conditions d'accueil » nécessaires au retour des Infectés. La mer bordait les abords de la tour de Pise et les investisseurs se frottaient les mains. Victor laissa une simple lettre de démission, sur son bureau du Palazzo Blu, stipulant qu'un Conseil d'Administration composé des membres du Conseil municipal, d'un Conseil d'Investisseurs et de représentants de l'armée et de l'administration française devait le remplacer. Il appelait Grand Gana et le Président de la République française à prendre le contrôle du Conseil d'Administration. Victor De Luc quitta la ville et parcourut l'Europe. À situations comparables, il démissionna de son poste de maire de Puerto-Barcelone, de Los Hambourgeles et de Nowy-Gdansk.

Nul ne sait ce qu'il advint de lui.

Le Président français avait estimé que la fidélité de son armée et de son administration lui permettrait de garder la main, quoi qu'il arrive, sur ces Conseils d'Administration. Il avait livré des villes. Il avait fait sa part... Grand Gana devait maintenant l'aider à sa réélection. Illusion du pouvoir... il n'en fut rien. Parce qu'il était riche, ambitieux, et qu'il avait le vent en poupe, Grand Gana avait manœuvré pour se mettre tous les membres des Conseils dans sa poche. Même les Signori du Conseil municipal de Pise, d'ordinaire si critiques à l'égard des Singuliers, avaient accepté les pots-de-vin de Grand Gana. La chauve-souris serait la seule à profiter de la réconciliation entre Normaux et Infectés. Ses promesses d'aide à la réélection du Président n'avaient pas plus de corps que sa parole.

À Pise, la rumeur d'un coup d'État ciblant la présidence française circulait déjà dans les couloirs du Palazzo Blu. Sous les porches de la place Garibaldi, aux coins des

rues Cavour, de San Francesco et de Mazzini, la rumeur enflait comme une rivière en crue. Grand Gana prendrait le contrôle de tout.

New-Pisa n'avait plus rien de Pise. Les vaguelettes de la mer Tyrrhénienne s'échouaient sur la Piazza dei Miracoli. La tour de Pise avait été transformée en phare, un brasier éclairait son sommet jour et nuit. Des yachts étaient amarrés autour du baptistère, des gondoles sillonnaient les anciennes rues pavées. Le fleuve Arno, matrice sauvage de la nature toscane, était réduit au rang de Grand Canal. Victor De Luc avait séduit des milliers d'investisseurs : hôtels de luxe, aéroports, Casinos et parcs à thème avaient poussé comme des champignons. L'argent public avait afflué. Il ne lui avait fallu que quelques mois pour transformer Pise en gigantesque station balnéaire. Une poignée de jours après l'inauguration officielle de New-Pisa, deux millions de Singuliers arpentaient ses rues, toutes piétonnes, et s'abandonnaient aux cures dans les eaux paisibles de la mer draguées jusqu'à la ville. La satisfaction des curistes était totale. Grand Gana n'avait pas menti ! L'atténuation du *Bien* était enfin à portée de bain. La *honte* que les Singuliers éprouvaient, celle qui rongait les esprits des plus fragiles, s'apaisait au contact de l'eau. La ville était redevenue silencieuse. Les moteurs et machines bruyantes avaient été prohibés. Les indécatesses sonores propres aux aires urbaines avaient été repoussées en périphérie. New-Pisa avait des allures de ville antique moderne. Curistes et investisseurs n'avaient de louange que pour Grand Gana.

Les Singuliers qui avaient vécu dans les camps réussirent à imposer la mode de la toge blanche. Ils avaient conservé l'habitude d'une vie simple en plein air. La plupart gardaient un souvenir nostalgique des histoires au coin du feu, de cette vie sans téléphones portables où les liens de l'oralité étaient privilégiés.

Chaque soir, sur la scène flottante posée le long du Duomo, les Singuliers se regroupaient par millier, les pieds l'eau, pour des sessions publiques de témoignages, d'annonces et d'histoires à partager. Ce soir-là, Paul Willard, Général de la Grande Armée de la Propagande Ganesque (GAPG) auprès de Sa Seigneurie, terminait l'interview d'Anémone Polpo, étoile montante des échecs, érigée en star Singulière de la *honte* assumée. Anémone avait acquis ce statut de femme battante. Elle était celle qui, au nom de tous les Singuliers, avait prouvé au monde que la Singularité était moins un handicap qu'une humanité augmentée. Paul la qualifia de « Jeanne d'Arc de la cause Singulière ! » comme « la mère de toutes celles et ceux qui un jour, vivront en harmonie avec leur *honte* ». Anémone quitta la scène auréolée de gloire, signa des autographes à tour de tentacules devant des spectateurs conquis. Paul, qui portait une toge blanche tachée de vin, but une rasade de whisky en attendant que la foule se repût de son étoile. Anémone disparue. La lumière se tamisa et Paul, qui buvait dorénavant sans *honte*, zozota la suite :

— Et maintenant, chers Singuliers, nous allons vous raconter une histoire de sorcière ! dit-il en ouvrant des yeux globuleux injectés de sang.

— Ohhhhhh ! répondit la foule.

— Savez-vous qu'une sorcière se cache à New-Pisa ? Une vraie sorcière ! Vous croyez aux sorcières ? La légende raconte que celle-ci fait disparaître les hommes ! Est-elle tueuse ? Ou mangeuse d'hommes ? Les rumeurs vont bon

train... et je me fais un devoir de les partager. Je me suis laissé dire que cette sorcière aurait fait disparaître un homme important de cette ville. La rumeur raconte que cette sorcière aurait enlevé Vittorio Di Lucca !

On entendit un brouhaha d'indignation : « Quoi ? Une sorcière ici même ! » ; « C'est bien ce maire formidable qui a fait venir la mer à Pise ? » ; « Ohhhh ! ». Paul reprit : « Oh oui je sais... la version officielle nous dit que Vittorio Di Lucca serait parti de lui-même... mais nous avons des témoignages concordants, qui nous permettent aujourd'hui d'identifier cette sorcière. La vérité est peut-être ailleurs. Aussi, pour tirer cette affaire au clair, je vous demande d'accueillir Peau de Serpent, un militaire, capitaine de la Grande Armée de la Propagande Ganesque (GAPG) auprès de Sa Seigneurie ! » Eusebio aka Peau de Serpent, arriva sous une ovation, avec une démarche martiale et une peau bleue en lambeaux. Il salua la foule, avec un sourire en coin que d'aucuns qualifieraient de sadique. Il s'était fait un nom. Il était respecté. Paul reprit :

— Peau de Serpent, vous êtes un militaire de renom. Nous travaillons ensemble auprès de Grand Gana. Votre parole ne peut être mise en doute. Pourquoi êtes-vous là ?

— Parce que j'ai connu cette sorcière, répondit-il.

— Oh ! Et de qui s'agit-il ?

— Elle s'appelle Héloïse. Elle m'a piégée par quelques sortilèges pour que je devienne, il y a bien longtemps, son compagnon. J'avais un autre nom à cette époque... J'étais... J'étais un pleutre... je ne m'en souviens plus très bien. Nous vivions ensemble ici même, à quelques rues, dans l'ancienne Pise quand... quand j'étais Normal ! Pouah ! Et il cracha par terre.

— Désolant, en effet. Qu'est-ce qui vous fait dire que votre ex-compagne est une sorcière ?

— Je me souviens, comme beaucoup d'entre nous, d'avoir

mal vécu le début de ma Singularité. J'étais envahi par la *honte*. Je me détestais. Héloïse, cette sorcière, au lieu de me repousser comme n'importe quel Normal, m'aimait chaque jour davantage. Elle multipliait les attentions, travaillait le jour et la nuit... elle me harcelait pour que nous continuions à vivre comme si de rien n'était. Ses manœuvres étaient pernicieuses, je le sais maintenant. Son objectif était de repousser mon acceptation de la *honte*. Elle a tout fait pour étouffer cette *honte* naissante, celle que j'aime aujourd'hui, celle que j'ai chevillée au corps. Elle ne m'a pas aidé non ! Elle repoussait si bien mon nouveau moi que je me suis enfermé seul, en dialogue avec ma *honte*. Sans personne pour m'aider. Je me suis isolé et... je déprimais.

— Mais comment êtes-vous arrivé à la conclusion que cette femme était une sorcière ?

— Ses yeux ! Les yeux de cette sorcière flambaient lors des pleines lunes. Ils étaient vides lors des nouvelles lunes. Quand elle me regardait, je croyais qu'elle voulait me manger, me dévorer d'un amour qui... m'indisposait. Déjà, dès le début de notre histoire, elle me pinçait le lobe des oreilles entre ses dents. Elle grognait comme une sorcière... son appétit physique dépassait le cadre amoureux. Elle avait faim de moi. J'étais isolé, je me sentais en danger. J'ai dû m'échapper et heureusement, Grand Gana m'a délivré. Il m'a appris à dialoguer avec ma *honte*. Il m'a réconcilié avec elle.

— Vous pensez donc qu'Héloïse est une mangeuse d'hommes ?

— Tout à fait. Elle m'a goinfré de sfoglias jusqu'à n'en plus pouvoir... maintenant, je pense que son intention était de m'engraisser. Sans doute m'aurait-elle mangé si je ne m'étais pas échappé.

On entendit un brouhaha de stupeur : « Quoi ! Une sorcière cannibale ! » ; « Vittorio Di Lucca a été

mangé? »; « Ohhhh! ». Paul reprit : « Mes chers amis! Nous savons la certitude que cette même Héloïse était en contact avec Vittorio Di Lucca. Oui, nous en avons la preuve. Nous avons un autre témoignage! Et je vous demande d'accueillir, sous un tonnerre d'applaudissements, l'honorable Baron Aragon di Paoli! » Le vieux Baron arriva clopin-clopat sous une ovation, supportant son énorme nez du revers de la main. Il salua la foule et s'installa tant bien que mal sur un siège à côté de Peau de Serpent. Paul reprit :

— Baron, vous êtes un citoyen de renom. Vous étiez membre du Conseil municipal de Vittorio di Lucca, votre parole ne peut être mise en doute. Pourquoi êtes-vous là?

— Parce que j'ai connu cette sorcière.

— Oh! Et s'agit-il de la même personne?

— Oui. Elle s'appelle Héloïse. C'était la seule femme du Conseil municipal de Vittorio di Lucca. Un brave homme, paix à son âme. Et il cracha par terre.

— Désolant, en effet. Qu'est-ce qui vous fait dire que cette ex-conseillère est une sorcière?

— Bah elle est roturière et pâtissière... malgré son origine modeste, elle a réussi à convaincre, personne ne sait par quel sortilège, notre ancien maire à la prendre dans son équipe.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire que cette sorcière a agi comme tel?

— Son comportement. Elle soutenait notre bon maire dans tout! Elle le supportait tellement qu'on ne savait plus où se mettre. Elle lui donnait tout le temps des sfoglias, comme si elle voulait l'engraisser. Un jour elle lui a même baisé la main! Je suis sûr que c'était un sortilège.

— Mais comment êtes-vous arrivé à la conclusion que cette femme était une sorcière?

— Ses yeux! Les yeux de cette sorcière flambaient lors

des pleines lunes. Ils étaient vides lors des nouvelles lunes. Quand elle regardait notre bon maire, paix à son âme, on aurait dit qu'elle voulait le manger, le dévorer d'un amour qui... m'indisposait. Je pense que son appétit physique dépassait le cadre amoureux. Elle avait faim de lui. Et puis... Vittorio di Lucca a disparu. De sa propre initiative... comme dit la propagande Normale. Et elle aussi, comme par hasard ! Elle est la seule membre de l'ancien Conseil municipal introuvable. Je pense que Vittorio di Lucca n'a pas eu la chance de s'échapper à temps. Peut-être est-il engraisé à l'heure qu'il est. Peut-être est-elle en train de le manger. C'est terrible.

On entendit un brouhaha d'émotion : « Quoi ! Une sorcière en cavale ! » ; « Vittorio Di Lucca, un si brave homme ! » ; « Ohhh ! ». Paul reprit :

— Mes chers amis cette sorcière, qui existe vraiment, est un danger pour notre nouvelle cité. Cette Héloïse doit rôder quelque part ici... dans nos rues, près de nous. Peut-être cuisine-t-elle notre maire. Il est de notre devoir de la retrouver ! Nous ne devons pas le faire pour notre sécurité... nous ne devons pas le faire pour les victimes. Nous devons le faire parce que Grand Gana lui-même nous l'ordonne !

— Affirmatif, reprit Eusebio. Quand j'ai décrit les yeux d'Héloïse à Grand Gana, Sa Seigneurie a insisté pour que nous là lui ramenions. Il dit qu'il sait quoi faire avec ce type de sorcières. Faisons-lui confiance.

— Alors c'est entendu, conclut Paul. Trouvons-là ! scanda-t-il, poing levé, au public conquis.

Et la foule de reprendre en chœur : « Trouvons-là ! Trouvons-là ! »

Toute la foule ? Non. Deux personnes contemplaient ce spectacle derrière un invisible voile de consternation. Ces

deux personnes, en toge blanche pour mieux se fondre, se rapprochèrent pour se murmurer à l'oreille :

— Grand Dieux, mais qu'est-ce qu'ils vont chercher comme histoire à cette bonne femme ! glissa Léo-Pol.

— Croyez-moi, si Grand Gana veut cette femme, ce n'est pas pour sa sorcellerie, renchérit Abélard. Le show du soir est terminé. A chasse à la sorcière va commencer. Venez, partons.

Léo-Pol et Abélard se mêlèrent à la foule, dans les ruelles étroites de New-Pisa, éclairées à la torche. Autour d'eux, les plus vieux s'indignaient encore qu'une sorcière puisse troubler le nouvel ordre de la cité. Les jeunes hommes, en petits groupes, étaient les plus remontés. Ils scandaient : « Trouvons la sorcière ! Trouvons la sorcière ! ». Certains décidèrent d'aller battre la campagne. Pendant que les uns patrouillaient le long de l'aqueduc, les autres fouillaient la gare, ratissaient les cabanes de la périphérie urbaine. Chou blanc.

Un petit groupe de Singuliers, dont tous les membres étaient affublés d'un bec de cigogne, tenta sa chance le long du Grand canal de l'Arno. La sorcière pouvait-elle se cacher en plein centre ? Peu probable... jugèrent-ils, mais, par acquis de conscience, ils voulaient vérifier partout. Le groupe patrouillait en escadrille, comme des oiseaux migrants, derrière un Singulier leader. Ils arrivèrent à hauteur d'une végétation touffue, derrière laquelle était accostée la péniche d'une vieille bohémienne, diseuse de bonne aventure. « Là ! » dit le Singulier leader, qui balaya les fourrés d'où s'envolèrent les libellules. Cette péniche avait fière allure ! Elle était tout en bois ! D'un aspect

légèrement vieillot, elle était colorée de rose pimpant et d'un vert déteint. Des boules de vert marine scintillaient sur le mât. Le bois craquait. Des centaines de bibelots, pattes de lapins perlimpinpins, jouaient des coudes entre les mousses et les pousses de plantes exotiques. Cette péniche inspirait le mystère, l'aventure. Le petit groupe s'approcha, s'arrêta au grincement d'une voix rouillée :

— Voulez-vous, jeunes gens, que je vous dise la bonne aventure ? demanda la bohémienne.

— Tes bonimensonges ne nous intéressent guère, vieille femme ! répondit le Singulier leader. As-tu vu une sorcière ?

— Une sorcière ? Non... j'ai rencontré des hommes à cornes, d'autres à la langue de chiens, certains avec un bec, comme vous tous ! et tout un tas d'autres gens qui, sous leurs airs majestueux, étaient désespérés. Mais une sorcière, jamais !

— Vieille folle ! Ne sont désespérés que ceux qui ne savent s'accommoder avec la *honte* ! Tous, nous remercions le *Bien* de nous avoir octroyé un bec ! Sale... Normale ! Notre sorcière a les yeux comme la lune. Si tu la vois, préviens l'armée française qui en référera à Sa Seigneurie Grand Gana.

Les jeunes gens s'en allèrent, avec le sentiment d'avoir été touché dans leur orgueil. La bohémienne fit mine de fouiller dans ses affaires, inquiète. « Diable, la jeune fille devient dangereuse ! se dit-elle. Les yeux comme la lune qu'ils disaient... ça ne peut être qu'elle ». Qu'avait donc fait Héloïse pour être recherchée ? Ce n'est pas que sa compagnie la gênait ! Oh, elle aurait pu s'en passer, mais la jeune fille avait tellement insisté pour se cacher dans la cale de sa péniche qu'elle ne put refuser. C'était il y a... oh à peu près quand le maire Vittorio Di Lucca avait disparu. Héloïse était si triste ! Elle disait qu'elle ne regarderait plus jamais aucun homme dans les yeux. Que la souffrance de

perdre Vittorio était pire que le départ d'Euse... Eusequi déjà ? Elle disait qu'elle faisait fuir les hommes ! Que son amour était une malédiction. Elle ne voulait plus prendre le risque de croiser aucun homme. La bohémienne, pour la calmer, consulta chaque jour l'évolution de sa ligne d'amour. Elle constata fort étonnée que celle-ci, revenue à la faveur de son amour pour Vittorio, avait à nouveau disparu. La pleine lune était passée. Héloïse expliqua que son amour était vierge pour un nouveau regard, qu'elle tomberait amoureuse du premier homme à qui elle offrirait ses yeux. Qu'elle le perdrait sûrement encore. Que telle était sa malédiction !

Héloïse ne voulait plus retourner à la Pasticceria. À quoi bon ? Elle ne voulait plus voir personne. Elle avait arrêté de travailler la nuit. Elle ne voulait plus y aller le jour. Foin des amours de jeunesse et des hommes exceptionnels... seul son cœur, se dit-elle, lui dira un jour qui regarder. Pour l'heure, elle ne se sentait pas prête. Elle ne voulait regarder personne.

Dans l'attente qu'Héloïse daigne retrouver l'air pur, qu'elle se console, qu'elle convole vers de nouveaux amours, la bohémienne consentit à l'accueillir dans sa cale, pour quelques jours au moins, en échange de la confection de pâtisseries. De fait, Héloïse sortait peu, juste entre la passerelle de la péniche et les fourrés qui bordaient l'Arno. Ainsi elle ne croisait aucun homme. « Et puis un jour elle travaillera avec moi ! » pensait la bohémienne. Aussi initia-t-elle Héloïse à l'art divinatoire, sur des rares passants qu'elle ne regardait jamais. Mais le fait que la jeune fille soit recherchée mettait les affaires de la bohémienne en danger. La vieille, soucieuse de sa tranquillité avec les autorités, projeta donc de se débarrasser de sa protégée. Pouvait-elle la jeter dehors comme ça ? « Non... » exclut-elle. C'eût été la livrer à ces

fanatiques de Singuliers. Aux oiseaux de mauvais augure. Et cela lui porterait malheur. Alors comment ? Auprès de qui ? La bohémienne réfléchit. « Peut-être qu'auprès d'un ou deux pigeons » pensa-t-elle... lorsqu'une odeur d'excrément vint troubler ses pensées.

Léo-Pol et Abélard s'en retournaient à leur Hôtel Pariott Marina 5* situé au bord du Grand Canal de l'Arno. Les caractères des deux hommes n'étaient pas d'une absolue comptabilité. L'un était trop ordonné, l'autre avait une gêne malade. L'un luttait contre l'entropie, l'autre la provoquait. Mais les deux hommes s'étaient rejoints sur leur méfiance commune à l'égard de Grand Gana. Cette méfiance était assez rare parmi les Singuliers pour créer une connivence féconde. La fascination de mode que Grand Gana exerçait sur les Singuliers, sur le monde de l'entreprise et sur un nombre croissant de Normaux, leur semblait suspecte. Ils s'accordaient à penser que la boulimie d'enthousiasme n'était, par nature, jamais saine. Léo-Pol et Abélard s'acceptaient tels qu'ils étaient, ils acceptaient leurs peines, luttait contre leurs difficultés. À quoi bon se sublimer dans la *honte* ? Le rapport que Grand Gana préconisait d'entretenir avec elle, l'idée de faire corps avec cette *honte*, de se fondre en elle pour se reconstruire, était une négation du courage et du dépassement. Léo-Pol et Abélard préféraient rester eux-mêmes, à l'écart de ce qu'ils considéraient de la manipulation mentale. Avec qui pouvaient-ils partager leur suspicion ? Personne. Débattre avec les ouailles de la chauve-souris eût été vain. Aussi risquaient-ils de trop attirer l'attention sur eux, de se créer des problèmes. Léo-Pol et Abélard se résolurent donc à faire profil bas, à profiter des avantages qui leur étaient offerts. La légèreté, cette distance qu'ils adoptaient par rapport aux effets de mode leur permettait de vivre heureux. Et puis que la cure portait ses fruits ! L'haleine d'Abélard était

passée de l'intolérable à l'exécrable, seules les personnes à réelle proximité ne pouvaient tolérer sa présence. Pour supporter l'haleine de son ami, Léo-Pol avait troqué son monocle pour un pince-nez dernier cri. La vie de Léo-Pol retrouvait un peu de calme. Ses baignades quotidiennes lui permettaient de faire taire ses peluches. *Teddy l'ourson* s'était cousu la bouche. Parfois elles disparaissaient. Au pire, les voyait-il flotter en étoile de mer entre deux vagues.

La bohémienne sortit de ses buissons et les apostropha :

— Nobles messieurs ! Je connais cette odeur. Vous passez tous les jours devant ma péniche, sans vous arrêter. Venez... venez... aujourd'hui c'est gratuit ! Je vais vous dire la bonne aventure.

— Gratuit ? Quel est ton piège, bohémienne ? répondit Léo-Pol.

— Il n'y a pas de piège, noble monsieur, seulement la bonne aventure. Vous aimez l'aventure, non ? Cela se voit. Vous le petit gros ! je le vois, vous voulez en savoir davantage sur votre avenir.

— Bah... euh oui enfin je veux dire...

Et la bohémienne d'esquisser un geste de bienvenue. Comment résister ? Léo-Pol et Abélard pénétrèrent dans les fourrés. Ils s'installèrent autour d'une petite table, près de la passerelle du bateau, sous les branches d'un châtaigner. La bohémienne ouvrit la main du biologique et mima la surprise !

— Oh ! Votre ligne d'amour ! Votre ligne d'amour ! s'exclama-t-elle.

— Quoi ? Oui ! Elle a quoi ma ligne d'amour ? demanda Abélard.

— Elle est magnifique ! Je veux dire... jusqu'ici votre vie amoureuse apparaît comme... inexistante, n'est-ce pas ?

Mais là oh ! Je vois un grand virage ! C'est un cas d'école. Permettez que je montre ceci à mon apprentie.

Alors la bohémienne murmura un cri en direction de son bateau : « Hélo... euh... apprentie ! Eh oh, mon apprentie ! Viens que je te montre une curiosité ! » Alors de la péniche sortit l'ombre d'un corps, couvert d'un châle brun. Sous le voile se dessinaient les courbes d'une jeune femme fragile, une jeune femme tête basse, qui regardait par terre, le visage masqué par les boucles d'ébènes de sa chevelure. Abélard subjugué et paume à l'air, noyait son regard dans les méandres hypotoniques de ces boucles. « Quelle beauté se cache sous ces artifices ? » se demanda-t-il. Peut-on se pendre d'amour à une boucle de cheveux ? Abélard imaginait que cette femme sentait la cannelle et le musc blanc. Héloïse approchait. La jeune femme gardait résolument la tête baissée. La bohémienne reprit : « Regarde mon apprentie ! Regarde cette ligne d'amour ! » Elle désigna la main d'Abélard. Héloïse se pencha. La ligne en question était petite. Elle l'associera à celle d'un vieux jeune homme au corps mou, à la vie sexuelle compliquée. Rien d'exceptionnel. Mais un détail interpella Héloïse. Un mouvement plutôt. Oui ! Elle en était sûre. La ligne d'amour de l'individu se creusait sensiblement, à mesure qu'elle la scrutait. Quelle étrangeté ! La ligne se dessinait ! Héloïse s'étonna auprès de la bohémienne :

— Cette ligne est petite et classique. Mais as-tu vu, quand on la...

— ... oui peu importe ! coupa la bohémienne. À présent, regarde ce noble monsieur dans les yeux ! Le regard est le miroir de la paume. Regarde les nuances de son âme et la pureté de son cœur.

— Mais pourquoi me demandes-tu ça bohémienne ? Tu sais bien que seul mon cœur me dira quel homme regarder ! Le reste ne m'apporte que du malheur.

La séance fut interrompue par un bruit de cheval! Un... non deux hennissements! Ceux-ci venaient de la contre-allée, derrière les fourrés. Ils étaient proches. La bohémienne se figea, effrayée de constater qu'il était trop tard pour qu'Héloïse gagne le ponton, retourne se cacher dans la péniche. Deux cavaliers en uniforme noir écartèrent les feuilles, apparurent derrière les fourrés. L'un était un petit gros à barbe grise, l'autre un grand maigre à l'œil sévère. Le premier dit :

— Je suis l'Agent B-123 Chef et voici l'Agent B-762 Adjudant-Chef de la Cavalerie de l'armée de la République française, en mission sur ordre de Grand Gana. Auriez-vous vu une jeune femme mangeuse d'hommes ?

— Piouf! Moi mangeuse d'hommes! répondit la bohémienne, c'est que je ne suis plus toute jeune, monsieur l'Agent! Ces deux messieurs et cette jeune fille sont ensemble. Ils sont venus pour que je leur dise la bonne aventure.

« Ensemble? Qu'est-ce à dire? » se demanda Léo-Pol. Pourquoi cette folle se dédouanait sur eux de son apprentie? L'Agent B-123 Chef considéra les clients, circonspect. Il les pria de décliner leur identité.

— Monsieur Leo-Pol Medvedev. Singulier *Ludus Phantasiae*. En cure.

— Monsieur Abélard Podolski. Singulier *Odoris Stercore*. En cure.

— ...

Les deux hommes tendirent leur pièce d'identité ainsi que le certificat de Singularité dûment tamponné par l'administration française. L'Agent reprit : « Bien... et vous Madame? avez-vous une pièce d'identité? » Le silence qui suivit suffit pour instaurer le malaise. Héloïse regardait ses chaussures, sans rien dire. « Pourquoi ne répond-elle

pas? » se demanda Léo-Pol. D'évidence elle resterait muette. Quel ne fut son sort si Abélard n'eut réagi avec promptitude? Il se surprit lui-même de son audace :

— C'est que... Madame a fait vœu de silence! argua-t-il.

— Madame n'a pas besoin de parler pour donner une pièce d'identité.

Abélard fit signe à l'Agent B-123 Chef de patienter. Il fit mine de fouiller dans sa mallette, comme si les documents se trouvaient en sa possession... « Que faire? » songea-t-il en remuant quelques papiers. Il prit finalement un document, se dirigea droit vers les Agents et, d'un mouvement brusque, leur souffla tout ce qu'il put au visage! Une odeur pestilentielle arriva directement au nez des individus. Ils la reçurent comme un uppercut! Les deux Agents toussèrent! Ils commencèrent à pleurer! Le grand maigre était plié en deux, le visage crispé de dégoût. Le petit gros, à terre, se traînait comme une limace, tendait un bras vengeur sans parvenir à se relever. Pris de panique, Abélard prit Héloïse par la main et bondit sur la péniche! Le grand maigre commençait à se relever. Où aller? Une ligne rouge était franchie. Léo-Pol et Abélard avaient été identifiés. Plus rien ne serait comme avant. Léo-Pol prit la bohémienne sur son épaule et sauta à son tour sur le bateau. Il largua les amarres et poussa la péniche loin des berges.

Où aller? La bohémienne regardait interdite les deux hommes s'agiter pour mettre sa péniche en branle : « La voile! Hissez la grande voile, Abélard! »; « Y a-t-il un moteur? »; « Où est le gouvernail? » Le bateau craquait de toute part. Les colifichets bringuebalèrent. Toute une rangée de bibelots tomba à l'eau. Après un moment d'agitation, de cris et de noms d'oiseaux, la péniche se stabilisa au milieu du canal. La bohémienne reprit le

commandement de son navire, déjà convaincue que son affaire à Pise était foutue. Tous étaient dans le même bateau. Il fallait s'échapper au plus vite de l'armée française et des sbires de Grand Gana. Ils quittèrent le Grand canal de l'Arno et prirent la mer.

Où aller ? Une nuit était passée. Le soleil cognait comme du plomb, le vent était faible. La côte italienne n'était plus à l'horizon. La bohémienne lisait ses cartes maritimes, elle scrutait le large, circonspecte. Léo-Pol s'occupait des voiles qu'il hissait, pliait et repliait. Ses habitudes de rangement réapparurent à la faveur du stress. Il graissait le gouvernail, polissait la coque. La bohémienne l'arrêta quand il entreprit des travaux de peinture. Abélard, lui... ne faisait rien. Du moins pas grand-chose. Il regardait les vagues et pêchait quelques sardines qu'ils se partageaient au dîner. Héloïse, fidèle à son habitude, terrorisée à l'idée de partager le bateau avec deux hommes, restait cloîtrée dans la cale.

Où aller ? Léo-Pol et Abélard se baignaient en pleine mer chaque après-midi, comme ils le faisaient en cure. Les eaux profondes de la Méditerranée étaient moins efficaces que celle des bords de côte. Ces baignades limitèrent toutefois, dans le champ du tolérable, l'odeur de l'un et les hallucinations de l'autre.

Où aller ? La bohémienne et Léo-Pol décidèrent de quitter la Méditerranée. Quitte à partir, autant viser l'océan. Quatre nuits étaient passées. Héloïse ne sortait toujours pas. C'est dans la mer d'Alboran, le long des côtes andalouses, que les embruns de l'Atlantique se frayèrent un passage jusqu'à la cale du bateau. Ce changement d'air

titilla la curiosité de la captive volontaire. Héloïse attendit la tombée de la nuit. Elle sortit de sa cachette, une première fois, admirer le ciel de la nouvelle lune. Il faisait nuit noire, quelques pétales blancs réouvraient la mer. La bohémienne et Léo-Pol étaient endormis sur le pont. Abélard somnolait, assis sur le bord du bateau, à pêcher des sardines qui ne mordaient pas. Héloïse portait toujours son châle. Elle s'approcha d'Abélard, aussi silencieuse qu'un moineau du Japon. Elle lui toucha l'épaule et baissa les yeux :

— Abélard, vous m'avez sauvé la vie. Vous êtes un exemple de courage. Je ne sais comment vous remercier, dit-elle.

— Oh! Héloïse! Mais mon courage n'est rien... m'avez-vous vu? Je ne ressemble pas à un homme courageux. Vous... vous êtes si belle et j'ai si *honte* d'être moi-même. Pourquoi ne me regardez-vous pas?

— Je... je ne peux pas.

Et Héloïse s'en retourna dans sa cale.

Où aller? Dans le golfe de Gascogne, Héloïse sortit de sa cale, une deuxième fois, admirer un croissant de lune. La nuit était claire, des fleurs aux pétales blancs flottaient deci delà, jusqu'à l'horizon. La bohémienne et Léo-Pol étaient endormis sur le pont. Abélard somnolait, assis sur le bord du bateau à pêcher des esturgeons qui ne mordaient pas. Héloïse avait son châle légèrement relevé. Elle s'approcha d'Abélard, aussi silencieuse qu'une libellule. Elle lui toucha le bras et baissa les yeux :

— Abélard, vous m'avez sauvé la vie. Vous êtes un exemple d'humilité. Je ne sais comment vous remercier, dit-elle.

— Oh! Héloïse! Mais mon humilité n'est rien... m'avez-vous vu? Je ne suis pas humble, mais gauche.

Vous... vous êtes si belle et j'ai si *honte* d'être moi-même. Pourquoi ne me regardez-vous pas ?

— Je... je ne peux pas.

Et Héloïse s'en retourna dans sa cale.

Où aller ? Dans la mer Celtique, Héloïse sortit de sa cale, une troisième fois, admirer le ciel de la pleine lune. La nuit était claire comme le jour, des milliers de pâquerettes tapissaient la mer. La bohémienne et Léo-Pol étaient endormis sur le pont. Abélard somnolait, assis sur le bord du bateau à pêcher des espadons qui ne mordaient pas. Héloïse avait son châle sur les épaules. Elle s'approcha d'Abélard, aussi silencieuse qu'un chat. Elle lui toucha la main et baissa les yeux :

— Abélard, vous m'avez sauvé la vie. Vous êtes un exemple de douceur. Je ne sais comment vous remercier, dit-elle.

— Oh ! Héloïse ! Mais ma douceur n'est rien... m'avez-vous vu ? Je ne suis pas doux, mais enveloppé. Vous... vous êtes si belle et j'ai si *honte* d'être moi-même. Pourquoi ne me regardez-vous pas ?

Cette fois elle répondit :

— J'ai regardé un premier homme par amour. Un deuxième parce qu'il était exceptionnel. Ces deux hommes ont disparu... à peine suis-je capable de me souvenir du premier que seule la souffrance d'avoir connu le second reste en moi. Mais voilà que la pleine lune se présente à nouveau. Je sens une pulsion... mon amour est vierge pour un nouveau regard. La pleine lune m'appelle. Désormais, seul mon cœur me dira quel homme regarder.

— Et que vous dit votre cœur ?

— Il me dit qu'un homme qui me trouve belle sans me voir ne peut que voir avec son cœur. Il me dit qu'un homme

qui ne nie pas sa *honte*, qui la dépasse pour me sauver, pour exprimer son amour mérite toute mon attention. Mon cœur me dit de m'ouvrir à un homme courageux, humble et doux. Mon cœur me dit que cet homme ne me quittera pas. Je veux être en sécurité et proche de cet homme que j'aime. Et cet homme, Abélard, c'est vous.

— Héloïse...

— Oh, Abélard, j'ai si peur !

Héloïse prit la main d'Abélard et caressa sa paume. La ligne d'amour d'Abélard, si frêle et si fragile ! Cette ligne d'amour qu'elle avait vu se dessiner lui était destinée. Elle plongea la tête dans les mains de son homme. Elle y versa une larme, se redressa et lui révéla son visage. Les yeux d'Héloïse étaient ronds comme la lune.

*Maintenant je vois celui que je veux désirer,
maintenant je tiens celui que veux aimer, maintenant
je ris, moi qui pleurais, je me réjouis plus que je ne me
lamentais.*

— Oh Héloïse ! Et mon... odeur ? demanda Abélard.

— Si cette odeur pouvait être inventée, je l'ajouterais à notre amour.

— Héloïse, je vous aime.

— Abélard, embrassez-moi.

Héloïse et Abélard filèrent un amour nocturne sur les eaux de la mer Celtique. Un amour qu'ils prolongèrent les jours et les nuits suivantes. Un amour que la bohémienne n'enviait guère, sentiment qu'elle avait relégué aux oubliettes de sa vie, pas plus qu'elle n'enviait le fait de rester en Europe. Le continent vrillait sous la coupe de Grand Gana. Elle se savait recherchée en Italie... peut-être ailleurs. Elle exprima son souhait de rallier les côtes mexicaines.

Léo-Pol se réjouit pour son ami. L'Hôtel de la Licorne n'était plus qu'à quelques nautiques, mais l'approche des côtes normandes n'éveilla chez lui aucun désir de retour. Léo-Pol avait épousé l'aventure, c'était son choix. Il considéra que ce moment était opportun pour accomplir son rêve outre-Atlantique : devenir trappeur au Canada. Avec des peluches, certes ! Mais... trappeur quand même. Il convainquit Abélard d'accepter l'Hôtel de la Licorne comme cadeau d'adieu. On le déposerait avec Héloïse sur la Plage des Cygnes Bleus. Ils rejoindraient l'hôtel. Ils pourraient y couler des jours heureux, loin des troubles du continent, en toute autonomie.

La présence de dauphins annonça l'approche des côtes normandes. Le soleil commençait à se coucher. Léo-Pol reconnut sa plage au loin, sa forêt de pins, puis, plus loin encore, la bâtisse de l'hôtel dont les tuiles reflétaient des rayons orangés. Non, pensa-t-il, il n'avait aucun regret. La péniche heurta un banc de sable. Héloïse et Abélard quittèrent l'embarcation avec leur amour comme unique bagage. Ils restèrent sur la plage, un long moment, regardèrent le bateau qui reprenait le large, emmenait Léo-Pol et la bohémienne vers le soleil couchant.

Des centaines de lucioles à bulbes lumineux apparurent autour d'eux. L'heure était aux Belles-de-nuit. Elles étaient des milliers. Les lucioles virevoltaient dans tous les sens jusqu'au chemin qui les menait de la plage à la forêt. Quelle étrange forêt ! De gigantesques herbes bleues avaient poussé ici et là. La mousse des arbres y était fluorescente ! Cette forêt sentait la tourbe, il y faisait frais. Des grenouilles translucides étaient postées dans la canopée. Comment étaient-elles arrivées si haut ? L'histoire ne le dit pas. Mais elles chantaient en canon des refrains de perruches ondulées. « Oh mon amour ! s'amusa Héloïse, écoute ces roseaux jouer de la flûte au gré du

vent ! » La nuit eût pu offrir un cadre effrayant, mais leur peur s'envola au gré des sons, absorbés par les ondes aux reflets de stupéfaction.

Ils sortirent au petit matin de la forêt, arrivèrent dans le domaine de la Licorne. L'herbe était un peu moins rase qu'elle ne l'avait été. Les allées propres étaient toujours légèrement courbées, de fraîches pousses de rhododendrons, de tulipes et de gardénia sortaient de volumineux bosquets. Près de la mare, chose étrange, des dizaines de branches se tortillaient sur leurs embouts d'où naissaient, au bout de quelques jours d'efforts, de minuscules biches. Celles qui s'étaient déjà extraites de leur branche gambadaient, libres dans le domaine. Elles ne devaient pas dépasser un genou d'homme.

La bâtisse, elle, n'avait pas changé depuis le départ de Léo-Pol. Un peu de mousse, peut-être, avait poussé sur les murs en bois. Héloïse et Abélard découvrirent le trophée à tête de licorne qui trônait au-dessus de l'entrée. Léo-Pol les avait prévenus que parfois, les yeux de l'animal bougeaient, qu'il ne savait pas si cela était vrai ou le fruit de ses hallucinations. Ils s'approchèrent. Avaient-ils entendu un souffle ? Abélard récupéra la clé dans la gueule de l'animal. Les amoureux pénétrèrent dans le lobby, curieux, craintifs et silencieux. Abélard trouva l'interrupteur. Clic ! Ils s'ébahirent de concert devant l'immensité des intérieurs ! Abélard pensa à l'entretien ; Héloïse au nombre d'enfants qu'ils pourraient concevoir. À gauche, dans le Salon Boisé, Héloïse remarqua un immense tableau de style romantique qui couvrait la presque totalité du mur. Elle interpella Abélard :

— Oh, Abélard, mon amour... regarde ! Ne trouves-tu pas que... ?

— Oh, Héloïse, mais... enfin je veux dire. Tu vois aussi ce

que je vois ?

Ce tableau représentait un bateau pris dans une tempête. Il s'agissait d'une péniche bariolée, bourrée de colifichets, qui se dirigeait vers une terre sauvage. Sur ce bateau se tenait droit sur la proue un homme, qui ressemblait en tout point à Léo-Pol ! Il était fier, face au vent. Il observait avec rage cette terre qui bientôt s'offrirait à lui. Sur le pont, une vieille femme, qui ressemblait fort à la bohémienne, lisait une carte. Elle était entourée d'un lion, de pingouins et de petits dragons qui gambadaient à ses côtés. La vieille femme observait un ourson, soucieuse. Les yeux de l'homme brillaient vers l'occident. Sa bouche était ouverte en grand. Cet homme respirait la liberté.

Épilogue

Grand Gana fut désigné Représentant de la République française le 12 septembre Mal An 2. Sa première mesure fut d'ériger la Normalité en nouvelle Singularité. Le *Mal* n'existait plus. Il serait considéré comme *Bien*. Grand Gana entreprit la nationalisation des entreprises de la GanaBat Company. Les Singuliers qui travaillaient pour ces entreprises devinrent de fait des fonctionnaires d'État. Il s'attribua les titres de Duc de Toscane, de Baron de Catalogne et de Kaiser Hanséatique. Ces multiples titres lui permirent de regrouper les pouvoirs autour de sa personne, et de dessiner l'esquisse de ce qui, plus tard, deviendra l'Union Européenne des Souverainetés Singulières (UESS). Grand Gana prendra la contrôle de toute l'Europe. Il en deviendra le Secrétaire Général à vie.

Paul Willard n'attrapa jamais le *Mal*. Il devint ministre de l'Information de la République française, aussi efficace en propagande qu'en descente de whisky. Il fut remplacé *manu militari* quand il déclara à la presse, ivre mort, « *qu'une hémorroïde de Grand Gana valait plus qu'une pépite d'or* ».

Eusebio alias Peau de Serpent, fut promu chef de la Police Intérieure du Duché de Toscane. Il éradiqua le territoire de toute présence Normale. Il éradiqua aussi tout son cabinet, l'ensemble de ses collaborateurs, ainsi que tous ceux qui s'éloignaient d'une norme Singulière que lui-même n'arrivait plus à définir.

L'ancien Président de la République française devint l'un des pêcheurs les plus réputés de l'île d'Elbe. Il réalisa un documentaire sur la chasse au poisson lune. Seuls les universitaires regrettent que l'Histoire n'eût retenu son nom.

À la surprise générale, Arthur Valois-Lafarge eut sa revanche sur Anémone Polpo. Celle-ci, trop occupée à toutwitter avec neuf tentacules, ne put contenir, de son seul majeur, l'implacable vengeance du joueur français.

Héloïse et Abélard vécurent heureux, mais ils n'eurent jamais d'enfants. Quelqu'un a dit que l'histoire se répétait au moins deux fois. La première fois comme une tragédie, la seconde fois comme une farce.

Léo-Pol Medvedev devint trappeur au Canada. Le destin voulut que cent vingt-quatre de ses peluches migrent, pendant sa traversée de l'Atlantique, de ses hallucinations à celles de la bohémienne. Pourquoi ? Nul ne sait, c'est le principe de la fantaisie. Seul le *Lion Lambert* lui resta fidèle. Ils passèrent ensemble de longues soirées d'hiver, dans une cabane en bois perdue du Yukon. Léo-Pol vécut heureux, il mourut à l'âge de cent douze ans, mangé par un ours.

Remerciements

Je remercie Alena de m'avoir posé un stylo entre les mains. Je loue sa patience, l'énergie qu'elle déploya pour me soutenir, bien avant que je n'écrive la première ligne. Je remercie ma famille et mes amis pour leur fantaisie, pour la correction des coquilles. Je pense à Benoit et à Benjamin, dont l'imagination et le soutien dépassent les sommets que nous arpentons. Je remercie les involontaires qui, par leurs œuvres passées ou leurs activités présentes, m'ont fourni d'ineestimables touches d'inspiration : Alexandre Alekhine, Alphonse de Lamartine, Ambroise Thomas, Arthur Rimbaud, Bobby Fisher, Carl Hamppe, Carl von Linné, Emil Nikolic, Francis Ford Coppola, Franz Liszt, Georges Brassens, Hiromi Uehara, IAM, Jean de La Fontaine, Johann Pachelbel, John Nunn, Karl Marx, Kevin Bordi, Léon Tolstoï, Max Euwe, Maxime Vachier-Lagrave, Michael Basman, Michel Sardou, Mirelle Mathieu, Philipp Meitner, Pierre Abélard et Héloïse, Psy, Sergueï Prokofiev, Sun Tzu et Wolfgang Amadeus Mozart.

Je remercie enfin les lecteurs arrivés jusqu'ici. Si votre cœur est au partage, n'hésitez pas à en parler à votre entourage et à laisser un commentaire sur la plateforme de votre choix.

Sommaire

Fête à la Licorne	7
Rencontre avec une bactérie	27
Un amour de pâtissière	45
Voyage en terre inconnue	65
Concert au camp de base	99
Le protocole salopé	113
La campagne électorale	133
Échec et mat	151
La mutation	183
La sorcière bien-aimée	203
Épilogue	227
Remerciements	229

